

JUNG YOUNG-MOON

PIERROT  
EN MAL DE LUNE

*Roman*

Traduit du coréen par CHOE Ae-young  
et Jean BELLEMIN-NOEL

 Decrescenzo  
éditeurs

Ouvrage traduit et publié avec le concours du  
LITERATURE TRANSLATION INSTITUTE OF KOREA

Titre original : *Dal e bollin gwangdae*

© Jung Young-moon, 2004

Publié par Munhak dongne

© Decrescenzo Éditeurs, 2013  
pour la traduction française.

ISBN 978-2-36727-007-4

Si vous souhaitez être informé de nos parutions,  
n'hésitez pas à consulter notre site.  
[www.decrescenzo-editeurs.com](http://www.decrescenzo-editeurs.com)

La couverture de  
*Pierrot en mal de lune*  
a été dessinée par Thomas Gillant.





## AVANT-PROPOS

### PORTRAIT D'UN HOMME LUNATIQUE

Dès l'Antiquité, les Romains avaient fabriqué sur le nom de la Lune deux adjectifs, l'un qu'ils réservaient aux réalités d'apparence et de cycle de notre satellite, *lunaris*, l'autre qui concernait plus spécialement le fait d'être soumis aux influences de cet astre caractérisé par ses mutations perpétuelles dans l'espace et dans le temps, *lunaticus*, c'est-à-dire d'humeur changeante, jusqu'à la folie.

L'ancienne langue française a repris ces usages de *lunaire* et de *lunatique*. Mais comme les poètes et autres rêveurs ont, comme on sait, souvent la tête ailleurs et qu'on disait qu'ils étaient « dans la Lune », vers les années 1880 Laforgue et Verlaine ont donné à *lunaire* le sens de chimérique, fantasque, imaginatif, voire imaginaire. À la même époque, un poète belge méconnu mais proche de nos poètes dits Symbolistes et Décadents, Albert Giraud, a écrit une série de cinquante rondeaux regroupés sous le titre de *Pierrot lunaire* : c'est de ces

poèmes que s’est inspiré l’autrichien Arnold Schönberg pour composer une œuvre célèbre de même titre qui a révolutionné la musique au début du siècle dernier (1912).

De même que les Allemands avaient traduit *lunaire* par « ivre de lune » (*Mondestrunken*), les Coréens ont rebaptisé l’œuvre de Schönberg « Pierrot envoûté par la lune ». C’est là le titre que récemment Jung Young-moon, qui est dans son pays un écrivain confirmé<sup>1</sup>, a donné au livre que voici, où l’on découvre le portrait, ou pour mieux dire l’autoportrait en six épisodes non pas d’un lunatique au sens fort où l’entendent les Anglo-Saxons — à enfermer en hôpital psychiatrique —, mais d’un homme qui pourrait devenir ce qu’on appelait naguère un maniaco-dépressif et qu’on nomme aujourd’hui un bipolaire. Disons en toute simplicité : un être instable, dont l’humeur et les affections varient sans cesse.

Ce livre, publié à Séoul en 2004, ne se présente pas comme un roman traditionnel enchaînant les épisodes d’une histoire suivie, sans être pour autant un recueil de nouvelles. On y découvre ce que raconte un seul et même narrateur. Un homme d’un certain âge, c’est-à-dire d’un âge certain puisqu’il a déjà deux fils adultes, retraçant pour son propre usage des épisodes à ses yeux marquants de son existence. Chaque épisode porte un titre, et peut être lu ou relu séparément, mais l’unité de la narration contribue à l’efficacité, au charme, à la réussite de l’ensemble, qui dessine et approfondit l’image d’un personnage à la fois très ordinaire et hors du commun.

Devant l’innovation technique des tranches de vie, des critiques récents ont parlé, en faisant appel à un terme à

---

1. - Déjà traduit en français : JUNG Young-moon, *Pour ne pas rater ma dernière seconde*, traduit par CHOE Ae-young et Jean BELLEMIN-NOËL, Montréal (Québec), éditions XYZ, 2007.

la mode, de « romanesque *déconstructif* »<sup>2</sup>. Ils se réfèrent implicitement à la position que le penseur Jacques Derrida a baptisée *déconstruction* parce qu'elle cherche à mettre au jour par une analyse minutieuse et systématique les présupposés et les préjugés que cachent la plupart des concepts en usage dans la philosophie moderne et contemporaine. Et il est vrai que la façon de penser et de raisonner (ou de déraisonner) de notre narrateur est assez surprenante, sans qu'on puisse le moins du monde le tenir pour délirant. Il nous ressemble à tous, mais vu par en dessous ou mieux : en regardant de travers —, ce que pour sa part il adore faire.

En termes moins abstraits, nous caractériserions plutôt l'art de Jung Young-moon dans ce livre en plaçant simplement l'histoire fragmentée, le personnage lunatique et même l'écriture sous le signe de la *discontinuité*. Le geste initial de décomposer la trajectoire d'une vie en quelques moments symptomatiques à peine reliés les uns aux autres peut être considéré déjà comme une manifestation emblématique de cette vision des réalités de l'existence.

L'aspect le plus visible de cette discontinuité, on le trouve néanmoins dans la psychologie du héros narrateur. D'abord sous la forme d'un manque de suite dans les idées : il fait des projets sans arrêt, mais change d'avis aussi souvent ; il évoque des souvenirs à la chaîne et se demande presque chaque fois si tel ou tel détail est conforme à la réalité ; il adore chercher la formule précise qui résumera un point de vue, une impression ou un moment de son passé, et tout de suite après il enchaîne en disant : « *ou plutôt non* » et en affirmant tout autre chose,

---

2. - En premier lieu le critique Coréen RYU Bo-seon, auquel fait écho le préfacier (et co-traducteur) de l'édition allemande, Philipp HAAS —, voir *Mondestrunken*, Stuttgart, Éditions Delta, 2012.

parfois le contraire exact de ce qu'il vient de poser. Il lui arrive en permanence de douter de ses sentiments, de ses décisions, de ses jugements : « *On aurait dit... , Il me semblait... , C'était comme si... , Apparemment...* », telles sont les expressions favorites qui commencent bon nombre de ses phrases.

De manière symétrique inverse, il lui plaît de citer formellement, au style direct, certaines de ses pensées dont il vient de nous donner l'équivalent sur le mode du récit et l'on rencontre cent fois des passages du genre de celui-ci : « *Je me faisais la réflexion qu'il était évident que A était égal à B [...]. Et je me suis dit : Il est sûr que A égale B !* » Ce besoin de confirmer sa pensée avec éclat en reprenant autant que possible les mêmes mots est sans doute la preuve qu'il n'y a en lui aucune certitude concernant la chose en question : on dirait qu'il veut seulement s'en persuader lui-même.

Sa façon même de conter ce qui lui arrive est enrobée dans une perpétuelle surprise. Il est impossible de dénombrer les adverbes ou les locutions adverbiales du genre : « *Tout à coup, Soudain, D'un seul coup, C'est alors que, Du coup, Brusquement, Et voilà que, etc...* » On dirait qu'aucun de ses gestes ne s'enchaîne avec le précédent, que lui-même n'existe qu'en allant de rupture en rupture, en découvrant sans cesse de nouveaux horizons, de nouveaux comportements possibles, de nouvelles occasions à exploiter ou même à laisser en suspens dès qu'il s'est résolu à prendre une décision. On ne parlera même pas des fréquents épisodes où il déclare : « *J'avais envie de... , mais je me suis retenu* » ou « *j'ai failli aller / faire / dire... et puis je suis resté sur place / immobile / muet !* »

On dirait un velléitaire, mais un velléitaire caché, qui ne s'accepte pas comme tel. En effet, la plupart du temps, dans les discours qu'il adresse à ses fils, à son frère, à ses amis, aux

gens qu'il rencontre, il se caractérise par un ton dogmatique et péremptoire dont il sent bien que cela le rend antipathique. Il accepte avec cynisme cette conviction inébranlable que les autres ne le comprennent pas, ne comprennent rien à ce qui se passe, quelquefois ne savent pas de quoi ils parlent. Quant à lui et à ses propres interrogations, il admet avec la même sérénité de se poser des questions insolubles et de ne pas être capable de trouver la réponse. Sa manière d'interroger le monde autour de lui en affichant un regard de doute, un air soupçonneux, une susceptibilité ultrasensible font qu'on lui trouverait facilement des affinités avec un authentique paranoïaque — où l'on retrouve notre *lunatique lunaire*.

L'alcool, qu'il aime, dont il dit tranquillement ne pouvoir se passer, accentue encore le côté émiété — dissout ? — de sa conduite et de ses raisonnements. L'état d'ivresse dans lequel il est bien souvent l'aide à soumettre sa façon de vivre, d'agir, de penser et de côtoyer les autres à un illogisme qu'il feint d'assumer avec la plus grande énergie, ce qui l'amène les trois-quarts du temps à se montrer agressif à l'égard du monde entier. Mais comme il ne cesse de passer du oui au non et de la gaieté à la tristesse, il n'est pas loin de se penser comme un être sage, capable de s'adapter rapidement aux aléas de la situation. Il en profite pour distribuer des leçons de morale à tous ceux qu'il rencontre, que ce soient des membres de sa famille ou des personnes croisées par hasard.

C'est d'ailleurs ce côté naïf qui le rend finalement attachant : il est dupe de lui-même. On s'habitue vite à son allure bougonne, à ses attitudes hargneuses, à ses réparties ironiques ; et on lui pardonne d'être insupportable, voire méchant, parce qu'il reste en général bon enfant, peut-être même, pourquoi ne pas le dire ? un peu vieil enfant. Parce

que, au fond, il est malheureux et que son humour ne le sauve qu'à moitié du sentiment de son malheur. On l'écoute jusqu'au bout raconter ce qui lui est arrivé : ce ne sont jamais des catastrophes, toujours de petites misères, malchances et mésaventures que leur accumulation même finit par dédramatiser au point qu'elles prêtent à sourire. En le quittant, on n'est pas loin de l'aimer, ce vieux-là !

Et c'est tout le mérite de Jung Young-moon d'avoir trouvé le ton et le style justes pour que nous puissions coller au personnage en adhérant à notre propre écoute. Il y a de la séduction dans cette manière d'écrire qui ne craint pas de nous heurter en se calquant sur les travers de son narrateur. On a l'impression que le noyau d'ombre et presque de noirceur du personnage a déterminé les particularités de sa façon de se raconter et qu'une telle narration a imposé au romancier un style entre le tortueux et l'enfantin qui s'harmonise avec cette âme singulière.

Si l'on ne savait par ailleurs que l'écrivain est capable d'écrire tout autrement des récits très différents — par exemple *Un monde artificiel*, qui devrait être bientôt traduit —, on serait tenté d'imaginer qu'il a trouvé ici une histoire qui lui ressemble, qu'il a emprunté la voix d'un semblable, d'un frère... Tant de justesse nous ravit, tant de cohérence peut nous exaspérer, mais il y a au cœur de toutes nos réactions une réelle admiration pour tant de talent.

Les traducteurs





« PIERROT LUNAIRE »<sup>3</sup>

« Grand-père était quelqu'un de très gentil, n'est-ce pas ? » a dit mon fils, qui était au volant, lorsque je me suis réveillé après avoir dormi profondément pendant un bon moment.

Je ne comprenais pas de quoi il parlait, alors je me suis frotté les yeux et je l'ai regardé.

« Je parle de grand-père. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de lui, mais ils sont tous très bons. »

Il avait une mine réjouie, comme si quelque chose le mettait de bonne humeur.

J'ai alors compris ce qu'il voulait dire, mais j'ai continué à le regarder d'un air interrogateur. Il a jeté un petit coup d'œil vers moi, puis a regardé de nouveau la route. Moi, je n'avais pas envie de voir ce qu'il regardait, donc j'ai tourné la tête vers la fenêtre.

Je ne m'en étais pas rendu compte, mais nous roulions déjà sur la route nationale. Elle longeait une rivière maigrelette avec de larges bandes de sable. J'ai essayé de me rappeler son

---

3. Nous reprenons le titre français, *Pierrot lunaire*, de l'œuvre d'Albert GIRAUD (1884) qu'Arnold SCHÖNBERG a lue dans la traduction allemande (1893) d'Otto-Erich HARTLEBEN.

nom, sans y réussir. En fait, je ne suis même pas sûr de l'avoir jamais su.

Un peu plus loin, j'ai pu me rendre compte en lisant une borne kilométrique que notre destination approchait. Nous étions en train de nous rendre sur la tombe du grand-père de mon fils, autrement dit la tombe de mon propre père.

Ce matin-là, il avait débarqué chez moi sans prévenir pour me proposer d'aller honorer la tombe de son grand-père, car le jour anniversaire de sa mort approchait. Je lui avais dit que moi je n'en avais pas envie et que si l'envie le démangeait, il n'avait qu'à y aller tout seul. Mais ça n'avait servi à rien.

J'avais trouvé intéressant qu'il ait employé le verbe *honorer* au lieu de *se rendre sur* la tombe, mais je n'avais pas fait de commentaire. Il lui arrive parfois de ne pas employer le mot qui s'impose, comme s'il le faisait exprès.

Il a dit que ça faisait très longtemps qu'on ne s'était pas rendus sur cette tombe et que ce n'était pas un comportement correct de la part des descendants.

« Ce qui n'est pas un comportement correct de la part d'un fils, c'est de rappeler à son père ce qu'est le comportement correct d'un fils *et cætera* ! » lui ai-je rétorqué.

Quand j'ai eu fini de dire ça, j'ai estimé que c'était assez proche de la vérité. Indépendamment du fait qu'elles sont vraies ou pas, il y a des choses qui se révèlent proches de la vérité une fois qu'on les a effectivement formulées. Lui, il a fait semblant de ne rien avoir entendu.

J'ai eu tout à coup le sentiment que ça manquait de naturel, d'être comme ça avec lui. Je l'ai donc dévisagé pour qu'il perçoive mon malaise, mais il n'a pas quitté la route des yeux. Je l'ai considéré un moment, puis j'ai tourné la tête.

Il m'avait tenu à distance pendant longtemps. Toutefois, il y

a quelques années, il avait soudain commencé à se rapprocher de moi. Même si je comprenais assez bien pourquoi, en ce qui me concerne, au départ ça ne me tentait pas tellement.

Dans la voiture, il avait mis une musique classique qui n'allait pas très bien avec l'ambiance. Dans notre famille, personne n'entretient des rapports étroits avec la musique, à part lui qui adore ça. Sans être pour autant un mélomane averti, du moins à mes yeux.

« Tu tiens vraiment à écouter ce genre de musique ?

– C'est agréable à entendre, non ?

– C'est plutôt déplaisant à mes oreilles. »

Il a baissé le volume.

« Ça reste toujours déplaisant. »

Il a éteint.

« C'est beaucoup mieux comme ça ! »

Bien que j'aie un peu dormi pendant qu'on roulait du fait que je m'étais levé plus tôt que d'habitude à cause de lui, je n'arrivais pas à avoir l'esprit clair. Si j'avais la tête embrumée comme ça, ce n'était pas seulement parce que je m'étais levé trop tôt. Je suis toujours comme ça, je souffre gravement d'insomnie : chaque nuit, je me tourne et me retourne des heures durant, il me semble que je n'arriverai jamais à m'endormir. Et je passe la plus grande partie de la journée à essayer par tous les moyens de dormir. Je cherche sans arrêt soit un moyen de m'endormir, soit un moyen d'être bien réveillé.

Par la vitre, j'ai vu une vache en train de paître sur le talus au bord de la rivière. Ça m'a soudain rappelé qu'une fois, quand j'étais petit, je m'étais approché par derrière d'une vache qui broutait sur une digue entre des rizières, et qu'elle m'avait balancé par terre d'un coup de pied. Je n'ai pas réussi

à me rappeler si je lui avais fait quelque chose qui justifiait ce coup de pied ou si elle me l'avait envoyé sans que je lui aie rien fait. Et je n'ai pas réussi non plus à me rappeler si cette fois-là mon père était à côté et si du coup il avait éclaté de rire, ou bien s'il n'était pas là et n'avait jamais su que j'avais reçu ce coup de pied. Et je n'ai pas non plus réussi à me rappeler ce que j'étais devenu après avoir reçu ce coup de pied, ni ce qu'il était advenu de cette vache. Je me suis seulement souvenu avec la plus grande netteté que j'avais reçu un coup de pied qui m'avait fait voler dans les airs avant d'atterrir sur le talus.

« Ton grand-père n'était pas quelqu'un d'aussi gentil que tu le penses.

– Moi, j'ai de très bons souvenirs de lui.

– Il est mort quand tu étais tout petit, tu ne vas pas me dire que tu te souviens de lui. Tu te racontes des histoires.

– Ce n'est pas une invention de ma part ! a-t-il protesté.

– Eh bien moi ! je n'ai pas l'intention d'écouter tes histoires », ai-je conclu.

Il a accéléré un peu, comme s'il n'avait pas envie de m'entendre : ma voix a été couverte par le ronflement du moteur.

« Dans certains cas, tu inventes souvent des histoires, alors que l'imagination n'est pas ton fort. »

J'ai eu l'impression qu'il ne m'avait pas entendu.

J'ai fermé les yeux un instant. Et soudain ce qui s'était passé la veille au soir m'est revenu à l'esprit. J'avais fait du riz et au bout de quelques cuillerées j'avais découvert des charançons dans mon bol. Depuis un certain temps, j'en voyais dans la boîte à riz et je m'efforçais de faire le tri, mais il avait dû en rester.

Bien sûr, passées à l'eau bouillante, ces bestioles étaient archi-mortes. Après les avoir sorties de mon bol, je m'étais posé des questions pendant un bon moment pour décider si je devais continuer à manger ou pas. J'avais déjà avalé quelques cuillerées qui contenaient des insectes crevés, alors il m'avait semblé naturel d'aller jusqu'au bout ; mais par ailleurs, j'éprouvais un certain dégoût à l'idée de manger du riz où j'avais trouvé des charançons.

J'avais pensé que je pourrais aussi finir le bol comme si de rien n'était après avoir même mangé les cadavres d'insectes que j'en avais retirés : pourquoi pas, après tout ? Mais j'avais senti que moi-même je ne me trouverais pas normal de manger ainsi des insectes crevés comme si de rien n'était. Pourtant, comment recracher ce que j'avais déjà avalé ? Indécis, j'étais resté comme ça, la cuillère à la main.

À ce moment-là une autre question m'était venue à l'esprit : d'où sortent ces charançons ? Question intéressante, c'est sûr, si l'on songe que ces bestioles apparaissent tout à coup un beau jour, comme ça.

On pourrait en débattre plus en détail de la façon suivante : à supposer que les charançons n'aient pas surgi tout à coup du néant, est-ce qu'ils existaient déjà au milieu des grains de riz à l'état latent sous forme d'œufs presque imperceptibles, et qu'ils ont éclos à une certaine date ? Ou bien, au lieu d'être restés dès le départ dans le riz, est-ce qu'ils arrivent de quelque part à l'extérieur ? Ou bien encore, se peut-il que des vers qui au départ n'étaient pas des charançons se transforment en charançons parce qu'ils se sont retrouvés parmi de vieux grains de riz ?

Impossible de trouver la bonne réponse. À défaut d'y arriver, j'avais fini par reposer ma cuillère sur la table.

Je n'ai pas parlé de ces charançons à mon fils. S'il avait entendu ça, il aurait sûrement trouvé que je devenais gâteux.

En fait, durant tout le trajet dans sa voiture, cette question importante de la veille au soir n'a pas quitté ma pensée. Ayant mûrement réfléchi au problème, j'ai réussi à ne plus y penser une fois que j'ai eu conclu qu'il valait mieux ne plus y penser. Je me suis dit que je devrais dès mon retour à la maison me procurer une jarre en terre puisqu'on dit qu'elles ne permettent pas aux charançons de se reproduire.

C'est alors qu'une mouche qui était dans la voiture a pris son vol et a commencé à m'agacer en se posant sur moi. J'ai brassé l'air vigoureusement pour l'attraper, en vain. Elle se déplaçait sur tout mon corps, tantôt ici tantôt là. Je me donnais des claques avec la paume des mains.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? » a demandé mon fils sans même tourner la tête.

Entre-temps, la mouche s'était calmée. Sans doute partie à l'arrière de la voiture ? Pourtant, elle est revenue sur moi pour recommencer à m'enquiquiner juste au moment où je pensais : *Enfin, la voilà calmée !* C'est à cet instant précis que j'ai réalisé que j'étais en train d'aller à la rencontre de mon défunt père.

J'ai recommencé à brasser l'air. Mon fils a tourné la tête puis a baissé sa vitre : la mouche s'est échappée.

« Tu aurais dû me dire plus tôt d'ouvrir la fenêtre ! » a-t-il dit.

Je n'ai rien répondu. Je n'avais pas envie de parler.

Un peu plus tard, il m'a jeté un coup d'œil. Quand il me regarde, c'est toujours soit furtivement, soit d'un regard oblique, soit avec un air agressif.

« Tes vêtements ne te vont pas si mal », m'a-t-il dit en regardant ma chemise.

Cette chemise à carreaux, il me l'avait offerte le matin même. Je déteste ce motif avec des petits carreaux géométriques, ça donne l'impression que ça m'étouffe. Autant que je peux, je ne porte pas de vêtements à carreaux, mais lui, il m'en offre autant qu'il peut, tout en sachant bien que je déteste ça. Selon lui, ce motif-là m'allait bien ; moi, je me sentais idiot, alors je lui ai dit que je ne porterais pas la chemise qu'il venait de m'offrir, mais il m'a presque forcé à la mettre. Et je la portais à contrecœur. Il faut reconnaître que le tissu était agréable sur la peau.

« Parle-moi un peu de grand-père, a-t-il dit en ralentissant un peu.

– Je n'ai rien à t'en dire. Et même si j'avais quelque chose, je n'aurais pas envie de te le dire.

– Il y a quelque chose qui ne va pas ? » a-t-il repris en examinant ma tête.

Je n'ai rien répondu. Si je ne répondais rien, ça voulait dire que je ne me sentais pas bien. Il le savait.

Il est donc resté un moment sans rien dire non plus. Après une spécialisation en génie civil à l'université, il est devenu ingénieur des travaux publics, et il a l'air d'avoir assez bien réussi. Comme il n'avait pas été brillant quand il était petit, comment il s'était débrouillé pour arriver là, ça reste pour moi une énigme. Au collège, un de ses professeurs principaux avec qui j'avais eu un entretien m'avait dit quelque chose comme : « C'est un élève qui ne manque pas complètement d'avenir, mais ça ne vaut guère mieux... »

En classe, au lieu de faire ce qu'on lui demandait de faire, il traînait en semant la pagaille. Mais on aurait dit qu'il n'était pas non plus doué pour la pagaille, car le plus souvent il rentrait à la maison avec des traces de coups. Ça ne l'empêchait de

jouer les fanfarons en montrant son visage couvert de bleus : selon lui, il n'avait que quelques égratignures, tandis que son adversaire, c'était un vrai massacre ! etc. Ce qu'il faisait le mieux, c'était courir. Au moins, pour s'enfuir, il était le roi.

Il avait un violon d'Ingres étrange : une fois, sans m'en parler, il s'était fait inscrire à l'orchestre du lycée et le voilà en train de souffler dans quelque chose qui ressemblait à un instrument de fanfare ; quand j'ai constaté la chose, il m'a dit que ce truc-là s'appelait un basson. Je l'ai engueulé un bon coup en lui disant que s'il n'arrêtait pas tout de suite, je lui ferais tâter du bâton en guise de basson ! Il avait promis d'arrêter immédiatement, peut-être parce qu'il avait pris peur.

Plus tard, il m'a semblé que ça avait peut-être été une erreur de l'empêcher de faire ce dont il avait envie. Enfin, ce n'est pas tout à fait exact : s'il avait vraiment tenu à son violon d'Ingres tout en travaillant bien en classe, je lui aurais permis de s'y livrer autant qu'il voulait. Mais à l'époque, avec ses capacités limitées et sans même qu'il soit question qu'il puisse aller à l'université, il avait déjà eu du mal à terminer son lycée.

Vu qu'il avait des notes tellement médiocres jusqu'en première, j'en étais même arrivé à me demander s'il n'était pas carrément demeuré ; mais avec un coup de chance inespéré, il est entré à l'université. Et là-bas, il a fait preuve d'excellentes aptitudes. À tel point que je me suis demandé si son cerveau ne s'était pas détraqué. Il y a des gens comme ça dont la tête tarde à s'éveiller, et on dirait que mon fils en fait partie.

De toute manière, si je n'ai rien eu à voir dans sa réussite, j'ai tout de même trouvé son métier valorisant. Est-ce que ce n'est pas magnifique de fabriquer des autoroutes, des ponts, des ports ? Un jour, il m'a dit : « En vérité, sans le génie civil, la civilisation n'existerait pas. » Je n'avais pas trop envie

d'admettre sans discuter la phrase qui venait de sortir de sa bouche, mais il faut reconnaître qu'il avait raison.

Ensuite, bien qu'il n'en ait pas eu besoin, il a pris l'initiative d'aller à l'étranger travailler sur le tas dans un désert, et il paraît qu'il y a déployé une compétence impressionnante. Comme si les expériences qu'il avait connues là-bas étaient restées de bons souvenirs, dès qu'il s'ennuyait il se mettait à en parler, et chaque fois je l'écoutais d'une oreille distraite. Par exemple, il racontait qu'on avait mené à bien le creusement d'un grand canal en se battant contre la canicule et les vents de sable du désert comme si c'était lui qui avait tout fait tout seul.

« Je me rappelle une chose concernant ton grand-père. Enfin, ce n'est pas un souvenir très drôle », ai-je dit en reprenant la parole.

Si je racontais ça, ce n'était pas pour lui dorer la pilule, c'était parce que l'atmosphère était un peu tendue.

« Un jour, quand j'étais petit, ton grand-père m'a pris à califourchon sur ses épaules pour traverser un champ. J'étais ravi et je lui ai donné un grand coup sur la tête avec le plat de la main comme si je fouettais un cheval. Du coup, il m'a posé par terre presque comme s'il me jetait et a commencé à me fesser durement : quelle douleur peut vous causer une main d'enfant pour qu'on en arrive à le battre à ce point là ? Pendant très longtemps, j'ai trouvé sa réaction abominable. »

Après un moment de silence, j'ai repris : « Qu'est-ce que tu en penses ? Est-ce que cette petite bêtise méritait une aussi grande correction ? »

— Je ne sais pas, puisque je ne me suis jamais trouvé dans cette situation, a-t-il dit au bout d'une minute.

– Si ç'avait été toi que j'aie porté à califourchon sur mes épaules et que je t'aie flanqué une correction après t'avoir posé par terre presque en te jetant parce que tu m'aurais donné un coup sur la tête, est-ce que tu aurais été content ?

– Sans doute que non ! a-t-il répondu après avoir réfléchi une seconde.

– Tu vois ? Ton grand-père me frappait à tout bout de champ. Il n'y a pas eu que cette fois-là !

– Malgré tout, ta situation était meilleure que la mienne : grand-père te corrigeait, certes, mais il t'avait pris sur ses épaules, tandis que toi, jamais tu ne m'as mis à califourchon sur les tiennes ! »

C'était vrai. Là-dessus, je n'avais rien à répondre, alors je me suis tu.

« Ce n'est pas grave ! Maintenant, je n'ai plus de regrets pour les bricoles de ce genre », a-t-il conclu.

Il m'a même fait un sourire en me jetant un coup d'œil.

« Vu que grand-père te frappait à tout bout de champ comme tu as fait avec moi, quand je serai marié et que j'aurai un enfant, il faudra peut-être que je choisisse comme précepte familial : « Ne fais jamais aucune bêtise qui mérite qu'on te file une correction » ! » a-t-il conclu en riant.

*N'importe quoi !* « Tu te rappelles cette histoire ? a-t-il repris

– Laquelle ?

– Quand j'étais petit et que tu as failli me tuer ?

– Qu'est-ce que tu vas encore me raconter là ?

– J'avais à peu près cinq ans ; c'était l'été, on était allés tous ensemble au bord d'une rivière. À l'époque, je ne savais pas encore bien nager. Tu m'as emmené à un endroit où je n'avais pas pied, puis tu m'as laissé me débrouiller tout seul et tu es reparti vers la rive. Je me suis débattu dans l'eau et j'ai fini par m'en sortir en me démenant comme un désespéré. »

Il a soupiré un grand coup, comme quelqu'un qui vient de revenir de justesse à la vie.

« Ce n'est pas plutôt moi qui t'ai sauvé pendant que tu te débattais dans l'eau profonde, où tu étais allé tout seul sans ma permission ?

– Ce n'est pas vrai ! C'est un de ces souvenirs qu'on n'oublie pas, je me rappelle toujours très nettement cette histoire ! a-t-il prétendu en haussant le ton.

– Depuis tout petit tu es doué pour inventer des histoires !

– Ce n'est pas une invention, je ne t'ai jamais raconté des mensonges. »

Pendant un moment, il a pris un air triste. Il faut dire qu'il joue bien la comédie. *Quel cabotin !*

« Tu imagines combien ce gamin a dû être perturbé ! Quel choc, pour lui ! Pourtant, en me voyant m'en sortir, moi qui venais de voir la mort de près, tu as plaisanté en disant que j'avais un ventre de têtard.

– Tu racontes sans sourciller des balivernes ! » ai-je répliqué.

Il a parfois un côté très pince-sans-rire, et c'est une des raisons pour lesquelles je le trouve déplaisant.

Au bout d'un moment, je lui ai fait arrêter la voiture et je suis descendu. Lui aussi. Je me suis dirigé en contre-bas de la route. Lui aussi. J'ai pensé à baisser mon pantalon, mais je me suis ravisé et je me suis contenté de la fermeture éclair. Lui aussi. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi il faisait sans arrêt comme moi. J'ai commencé à pisser. Lui aussi. Mais moi, ça ne m'est pas facile de pisser quand il y a quelqu'un à côté de moi et ça s'est arrêté au bout de quelques gouttes. Lui, il a lancé un jet qui rien qu'à l'entendre traduisait son soulagement ; c'était comme s'il voulait me montrer de quoi il était capable ! Quand il a eu fini, il m'a regardé. « Qu'est-ce

que tu regardes ? » Il a remonté sa fermeture éclair après avoir donné deux ou trois secousses.

Il est remonté le premier sur la route. Moi, j'ai de nouveau essayé de pisser, mais sans réussir à me soulager comme il faut : j'ai remarqué tout à coup deux canards qui nageaient dans la rivière — ou plutôt non, ils ne nageaient pas, ils se laissaient aller lentement au gré du courant, en maintenant toujours la même distance entre eux. Je les ai regardés se laisser emporter au fil de l'eau sans me soucier de pisser. À un moment donné, comme s'ils avaient changé d'avis, comme s'il leur était venu à l'esprit une bonne idée, ils m'ont tourné le dos et se sont dirigés vers la rive opposée. C'est seulement à ce moment que j'ai pu recommencer à pisser et aller jusqu'au bout.

Nous sommes repartis et un peu plus tard nous sommes arrivés dans mon village natal.

« Tu veux qu'on passe d'abord par la maison ? » a-t-il demandé.

J'ai préféré qu'on continue sans y passer. Cette maison où plus personne n'habite est devenue une ruine.

« Je songe à la remettre en état ; ça ferait une bonne villa pour l'été », a-t-il dit.

Je lui ai répondu de faire comme il voudrait. Il a ajouté qu'une fois les travaux effectués, je pourrais venir y vivre. Mais moi, je n'ai aucune envie de passer le reste de mes jours à aménager tout seul une maison.

Nous sommes arrivés à notre destination peu de temps après. Quand la voiture a été garée, il a sorti du coffre une faux et une pelle enveloppées dans un sac plastique. La faux avait une lame si aiguisée que l'expression « tranchante comme un rasoir » lui convenait tout à fait.

« Est-ce que par hasard tu aurais l'intention de me faire un mauvais parti avec cet instrument ? ai-je déclaré en manifestant de la surprise.

– Pourquoi, tu as peur ?

– Mais non ! »

Tout en déclarant ça, je me disais : *Il ne va quand même pas t'enterrer en cachette ! Voilà bien un soupçon de vieillard paranoïaque !*

À cause des pluies qui étaient tombées les jours précédents, le sentier déjà étroit était complètement envahi par les mauvaises herbes, de sorte qu'il ne restait qu'une vague trace où marcher.

« Le chemin a carrément disparu. Comment veux-tu qu'on marche là-dessus ? Il n'est pas encore trop tard, on retourne. »

Il a fait semblant de n'avoir pas entendu. Puis il a repris :

« Je préfère qu'on continue. »

Moi, je suis resté sur place, je n'ai pas bougé. Alors, mine de rien il m'a poussé légèrement pour me faire passer devant lui.

« Tu veux que je passe le premier sur un chemin aussi difficile ? »

Je l'ai fait repasser devant. Il a fait quelques pas, mais quand il s'est retourné, j'étais resté tel quel, sans bouger. Il est revenu vers moi et il s'est remis en marche en me traînant presque. Il avançait en frayant sa route à grands coups de faux au milieu des touffes de mauvaises herbes. Certaines arrivaient jusqu'à la hauteur de l'épaule ; les épines nous égratignaient le dos des mains et il nous arrivait de buter sur des branchages par terre. En pensant que c'était à cause de mon fils que je galérais comme ça, je l'ai trouvé vraiment odieux. Et en pensant que mon père me faisait galérer même après sa mort, je le trouvais lui aussi très détestable.

« Fais attention aux serpents ! Par ici, il y en a beaucoup, évite de leur marcher dessus ! ai-je dit.

– Je n’ai pas peur des serpents, tu sais bien : s’il y en a un qui se pointe, j’aurai vite fait de l’attraper. »

Depuis son enfance, c’était une de ses spécialités : loin d’avoir peur des reptiles, il allait se promener rien que pour en attraper.

« Si jamais je me fais mordre par un serpent, ce sera entièrement de ta faute.

– Dans ce cas-là, je prendrai mes responsabilités.

– Tu dis ça comme si tu souhaitais que je sois mordu ! »

Je l’ai suivi, collé à son dos. Il est normal d’avoir peur quand on voit un serpent, mais j’avais peur de ceux qu’on ne voit pas. Rien qu’à imaginer un serpent lové quelque part ou promenant tranquillement sa longue silhouette entre les herbes, mes cheveux se hérissaient. En plus, le long du sentier, il y avait des choses rouges qui ressemblaient tout à fait aux fraisiers-des-serpents.

« Si tu en vois un, crie fort «Gare au serpent !». Ou bien, comme ça ne servirait à rien de crier, fais ce que tu veux sans rien dire, mais empêche-le de venir vers moi.

– J’ai entendu raconter que si jamais on rencontre un serpent, il vaut mieux fuir en zigzags : il paraît qu’ils ne sont pas capables d’aller vite en zigzaguant.

– Ce que tu me racontes là m’aide vraiment beaucoup ! » lui ai-je dit.

La pente était raide, ça m’essoufflait. Lui, il avançait sur ce chemin de montagne aussi bien que s’il était en train de descendre au lieu de monter, ou comme s’il y avait quelqu’un devant lui qui le tirait.

« Va moins vite ! »

Il a ralenti le pas, puis m'a pris la main. Je n'aimais pas trop lui tenir la main, mais je ne pouvais pas faire autrement. Je la lui tenais serrée, j'étais presque accroché à lui pour le suivre.

Un moment après, nous sommes arrivés à l'emplacement de la tombe<sup>4</sup>. Abandonnée depuis un certain temps, elle était envahie par les mauvaises herbes et une partie du tumulus s'était effondrée. Mon fils s'est mis tout de suite à faucher. Comme je ne pouvais rien faire pour l'aider, je l'ai regardé les bras croisés. Il faisait ça avec habileté, je ne sais pas où il avait appris. J'ai surveillé sans montrer grand intérêt les mauvaises herbes qui se laissaient couper sans résistance par ses coups de faux. Il travaillait avec acharnement, sans avoir l'air de se fatiguer et même comme s'il trouvait de l'amusement à cette activité. Je me suis dit : *On dirait qu'il montre aux mauvaises herbes de quoi il est capable !*

Face à la tombe de mon père, les souvenirs de lui ne se sont pas présentés en se déroulant à la suite les uns des autres comme sur une lanterne magique. Il ne m'en est revenu aucun. Même son visage restait flou. Je ne me suis même pas rappelé tout de suite son prénom, à tel point que j'ai dû le vérifier sur la stèle.

Maintenant, mon fils était en train de reboucher avec la pelle le coin effondré du tumulus. J'avais entendu aux informations que beaucoup de tombes avaient été emportées par les grosses pluies auxquelles on avait eu droit ces derniers temps.

---

4. La sépulture traditionnelle en Corée est un petit cimetière strictement familial : un pan de colline en montagne comportant diverses fosses individuelles surmontées, au lieu de dalle et stèle, d'un tumulus engazonné devant lequel se trouve un espace avec une table pour les cérémonies du culte funéraire —, lequel est beaucoup plus complexe et contraignant qu'en Occident.

Autour de nous, tout était calme. Il n'y avait aucun bruit. Ou plutôt ce n'était pas complètement silencieux sans qu'on puisse dire pour autant qu'on entendait quelque chose. J'ai cru percevoir de petits bruits au milieu de ce silence. Un bruit de ruisseau, par exemple, mais dès que j'ai prêté l'oreille, ça a disparu.

À ce moment-là, j'ai découvert une chose étonnante sur la stèle plantée devant le tumulus dont l'inscription était devenue presque illisible à force d'être encrassée par la poussière : elle était littéralement couverte d'insectes. Je me suis approché pour regarder : c'étaient des coccinelles. Une véritable colonie de coccinelles avait envahi cette stèle.

J'ai dit à mon fils de venir jeter un coup d'œil. Il a interrompu ce qu'il faisait pour regarder, puis il m'a fixé.

« Qu'est-ce qu'elle a de particulier, cette stèle ? »

– Je ne te dis pas de regarder la stèle, mais ce qu'il y a dessus. Tu ne vois pas ? »

Il a l'examinée de plus près.

« Ce sont des coccinelles, a-t-il constaté comme s'il trouvait ça normal.

– Je le sais bien, que ce sont des coccinelles. Le problème, c'est leur nombre ! Tu ne trouves pas ça curieux, qu'il y en ait tant dans un même endroit ?

– Maintenant que tu me le dis, c'est vrai que c'est curieux.

– Quoi ? C'est maintenant que je te le dis que ça te paraît vraiment curieux ? » ai-je repris.

Il n'y a vraiment aucun point sur lequel il tombe d'accord avec moi. J'ai senti entre nous un profond sentiment de rupture.

« Tu sais ça ? a-t-il dit en se lançant encore sur un autre sujet. Il existe plusieurs espèces de coccinelles : les toutes rouges, les rouges avec points noirs et les noires avec points rouges.

– *Tss-tss*, ai-je fait. On peut dire que tu en sais, des choses ! »

Il n'a pas manifesté la moindre gêne.

« Combien d'espèces de coccinelles tu as dit, déjà ? »

Il a repris son histoire. Malgré ses explications répétées, je mélangeais tout.

« Tu ne me racontes pas tout ça pour que je mélange tout, j'espère ? Où est-ce que tu l'as appris, d'abord ? »

– Dans la maison où on habitait avant, pendant un moment il y a eu beaucoup de coccinelles, alors j'ai fait quelques recherches là-dessus. Le mur d'enclos en était couvert, l'intérieur comme l'extérieur. Je me rappelle en effet avoir trouvé ça très bizarre à l'époque. En principe, elles se nourrissent de pucerons qui parasitent les choux etc., mais aux environs il n'y avait rien du genre champ de choux. Et le plus étonnant, c'est qu'elles étaient apparues tout d'un coup à un certain moment, puis qu'elles ont disparu tout d'un coup au bout d'un certain temps. »

Bien sûr, il n'y avait rien du genre champ de choux aux alentours de la tombe. Pourtant, ça ne m'a pas semblé étrange que les coccinelles grouillent à tel point sur la stèle. Ou plutôt non, après tout : ça m'a semblé un peu étrange, comme si leur apparition soudaine en grande quantité en sortant de nulle part était de mauvais augure. Comme si cela suggérait au moins que quelque chose n'était pas normal.

« Qu'est-ce que tu sais encore sur ces bêtes-là, en plus de leur apparence ? »

Il a eu l'air de réfléchir un moment.

« Je ne me rappelle rien d'autre. »

J'ai regardé celles qui étaient sous mon nez. Elles étaient rouges avec des points noirs. Je les ai examinées de près parce que j'avais envie d'en savoir plus à leur sujet, mais je n'ai rien

découvert de plus que le fait qu'elles étaient rouges avec des points noirs.

Lui s'est remis à son travail. J'ai regardé autour de moi. Par là autour se trouvaient les tombes du père de mon père et d'autres membres de la famille, mais je ne savais pas où exactement. Même si j'avais su où elles étaient, je ne m'en serais pas approché. Il n'empêche que j'ai regardé partout en me demandant où elles pouvaient se trouver. Mais je ne les ai pas repérées, sans doute parce qu'elles étaient cachées par les hautes herbes et les broussailles.

Un peu plus tard, le fils a sorti la nourriture et l'alcool qu'il avait apportés et les a déposés sur la table de pierre devant le tumulus. Je l'ai regardé faire en toute tranquillité : j'avais l'intention d'intervenir au cas où il n'aurait pas fait comme il fallait, mais il a tout fait à la perfection.

Quand il a eu fini de tout mettre en place, il m'a proposé de faire les prosternations rituelles.

« Si tu veux, fais-les, toi.

– Qu'est-ce que tu as ? Tu ne veux même pas faire les prosternations alors que tu es venu jusqu'ici ?

– Au moment de les faire, je n'y arrive plus.

– Tu n'as qu'à faire comme moi.

– Ne me dis pas de faire ceci ou cela : c'est à moi de décider si je fais ou non les prosternations ; et ton grand-père n'aimerait pas que je les fasse à contrecœur. »

Il m'a fusillé du regard. Son expression m'a écoeuré.

« Tu crois que tu me fais peur, à me regarder comme ça ? »

Il n'a pas fait *tss-tss*, mais il a continué à montrer une tête qui semblait le faire. Finalement, il a exécuté ses deux prosternations tout seul.

« Je ne dirai rien si tu fais les deux miennes à ma place. »

Il s'est contenté des siennes.

C'est lui qui a fait les prosternations, mais c'est moi qui ai *croqué la chance*<sup>5</sup>. Il m'a semblé que c'était un partage équitable.

Un peu après, il a commencé à éplucher les fruits qu'il avait apportés. J'ai picoré les morceaux au fur et à mesure qu'il les découpait.

Il a pelé une pomme très minutieusement, faisant une longue épluchure fine sans la casser, comme s'il participait à un concours d'épluchage de pommes, si bien que moi-même j'étais anxieux en le regardant faire. Je pensais en moi-même : *J'espère qu'il ne fait pas ça pour m'angoisser !* Je l'ai surveillé en me disant : *Ça va casser, ça va casser, pourvu que ça casse !* Mais il a réussi à peler sa pomme sans casser l'épluchure. Ensuite il a pris une poire. J'ai failli l'empêcher de faire ce qu'il faisait, mais j'ai laissé tomber.

« Pourquoi tu es comme ça ? » a-t-il dit.

J'ai continué à picorer des morceaux de fruits.

« Pourquoi tu vois tout de travers comme ça ? » a-t-il insisté.

J'ai continué à picorer mes morceaux de fruits. Il m'a regardé d'un air qui semblait dire que ce n'était pas possible ! Mais qu'il me regarde ou non avec cet air-là, ça ne m'a pas empêché de continuer à picorer, un peu par provocation : *Rien à faire, tant qu'il continuera à me regarder avec cet air-là, je continuerai à picorer !*

Lui aussi s'est mis à picorer les fruits, comme s'il avait renoncé. J'ai dit :

« C'est ça, mange tes fruits et ne dis plus rien ! »

Il n'a pas répondu.

---

5. Quand on mange et qu'on boit finalement les mets et l'alcool qu'on a mis sur la table en l'honneur des défunts, c'est supposé apporter de la chance et ça s'appelle littéralement en coréen « manger le bonheur ».

C'était très calme aux alentours. Un calme qui semble n'être possible qu'auprès d'une tombe. Cela m'a incité à continuer à observer en silence les environs.

Tout autour de la nôtre, là, il y avait des touffes d'arbrisseaux. Sur le tronc des arbres plus grands s'enroulaient des lianes qui donnaient l'impression de pousser n'importe comment. On aurait dit des buissons d'arrow-root. À travers ces arbres, j'ai aperçu des fruits rouges que je n'ai pas reconnus tout de suite.

« Tu le vois aussi, ça, toi, là-bas ? À ton avis, qu'est-ce que c'est ? »

– On dirait des fraises sauvages.

– C'est bien ce que je pensais. »

Des fraises sauvages rouges, mûres et bien appétissantes.

« Si ce sont bien des fraises sauvages, tu sais ce qui te reste à faire ? »

Il m'a regardé.

« Tu ne vois pas où je veux en venir ? »

Il a dit non en remuant la tête de droite à gauche.

« Sacré imbécile ! »

Je l'ai envoyé en cueillir, en me disant dans mon for intérieur : *Ça alors, il faut absolument tout lui dire, dans les moindres détails !*

À peine le lui avais-je ordonné, il est allé à l'endroit où étaient les fraises et a commencé à en cueillir. Mais il mangeait tout au fur et à mesure qu'il cueillait.

« Eh ! Espèce d'animal ! » ai-je crié.

Il ne m'a même pas regardé malgré mon appel.

« Je t'ai dit d'aller cueillir des fraises sauvages pour ton père et non de les manger toi-même ! » ai-je crié de nouveau.

Cette fois, il a arrêté de manger tout ce qu'il cueillait, mais il a tout de même continué à en manger une partie.

« J'essayais de les goûter d'abord ! » a-t-il lancé.

*Quel animal ! Je croyais, tout de même, que c'était mon fils !*

Un moment plus tard, il est revenu avec une main pleine de fraises. Je l'ai laissé tenir sa main en l'air et j'ai commencé à en picorer pour les manger une à une. Elles étaient sucrées et parfumées à souhait, avec un goût différent de celles qu'on cultive dans les champs : un goût tout à fait incomparable.

*Au moins, je ne me serai pas fait traîner par la main jusqu'ici pour rien !*

Entre-temps, lui aussi s'était mis à picorer dans ses fraises avec l'autre main. J'ai eu envie de lui faire un commentaire, mais je me suis retenu. Comme c'est lui qui les avait cueillies, il méritait bien d'en manger.

« Ça ne fait pas un bon moment, une sortie en pleine nature, comme ça ? a-t-il dit.

– Si ce n'était pas près d'une tombe, ça aurait pu faire un bon moment. »

Nous sommes restés quelque temps sans parler à manger nos fraises.

« Tu sais ça, par hasard ? ai-je demandé.

– Quoi ?

– Je pense aux fraisiers-des-serpents. »

J'ai laissé passer un intervalle sans rien dire : une fois que j'avais eu dit ces mots, je ne savais plus ce que je voulais raconter. C'était normal, car quand je ne sais plus très bien ce que je veux dire, j'insère un petit silence dans mon discours ; mais ce n'est pas ma seule motivation, j'en ai une autre : ménager un suspense.

« Et alors, qu'est-ce qu'il y a ?

– Est-ce qu'on les appelle comme ça parce que les serpents les mangent ? »

Il a penché la tête sur le côté d'un air dubitatif.

Ça m'amuse toujours de lui poser une question délicate ou de l'interroger sur un sujet plus en détail qu'il n'est nécessaire — c'était ma manière personnelle de faire son éducation — pour le voir s'empêtrer en réfléchissant pour trouver une réponse.

« Je ne crois pas, a-t-il dit.

— Ne réponds pas n'importe quoi, réfléchis d'abord ! C'est une question importante à mes yeux, alors ne pense pas t'en tirer par une pirouette. »

Je trouvais totalement inacceptable qu'il se tire d'affaire par une pirouette.

D'ordinaire, quand il est absorbé profondément dans une réflexion, il appuie ses doigts entre ses sourcils en imitant quelqu'un qui est profondément absorbé dans sa réflexion, mais cette fois, il ne l'a pas fait. En revanche, il a croisé les bras.

« Tu n'es pas en train de penser à autre chose, j'espère ? »

Il a protesté. Je savais bien qu'il était en train de réfléchir à ce que je lui avais dit. Il a un côté naïf, contrairement à ce qu'on imagine, et il fait ce qu'on lui dit de faire. En fait, c'était moi qui avais un instant pensé à autre chose. Lorsque je parle, j'aime bien employer une expression toute faite, par exemple formant un alexandrin comme « se tirer d'affaires par une pirouette »<sup>6</sup>, alors je me suis demandé s'il existait une autre locution en vers convenant à cette situation, mais aucune formule appropriée ne m'est venue à l'esprit. En plus, je n'étais pas sûr que cette expression « se tirer d'affaires par une pirouette » puisse être appelée un alexandrin, car on peut la prononcer en neuf ou dix syllabes.

---

6. Les traducteurs ont bien sûr francisé l'exemple, qui joue sur les caractères chinois et la langue coréenne.

« Alors, pourquoi on a appelé ça fraisiers-des-serpents ? »

J'aime bien lui lancer comme ça une question susceptible de le plonger dans une réflexion interminable ; et plus la question est inutile, plus elle me comble de joie.

« Je n'en ai aucune idée, a-t-il dit.

– Peut-être parce qu'on ne doit pas en manger et qu'on veut empêcher les gens d'en manger ? C'est ce que je pense. Pas toi ? »

Il a eu l'air de réfléchir un long moment.

« Une fois que j'ai dit ça, ça ne me paraît plus vrai du tout, ai-je repris.

– Je n'en ai aucune idée, a-t-il répété après une autre longue réflexion.

– Il t'a fallu réfléchir aussi longtemps pour voir que tu n'en as aucune idée ?

– Il n'y a des choses dont on n'a aucune idée même après y avoir longuement réfléchi. »

Il avait l'air tout de même très embarrassé ; en tout cas, ma véritable intention étant de l'embarrasser, sur ce point j'avais plutôt bien réussi.

« Au bout du compte, je pense que j'ai raison. Essaie de voir ça comme ça, toi aussi. »

Il m'a regardé comme si malgré tout il n'arrivait pas à me croire. J'ai noté :

« De toute façon, ces fraisiers ne donnent pas très envie qu'on en mange !

– Quand je mange comme ça des fraises sauvages, ça me rappelle une histoire », a-t-il dit en en prenant une.

Moi aussi j'en ai pris une. Du coup, nos mains se sont heurtées, mais je n'ai rien dit. Il a reculé la sienne pour que je me serve d'abord, c'était bien normal, non ?

« Quand j'étais au lycée, tu m'as envoyé un jour cueillir des fraises sauvages pour faire de l'alcool avec. »

Et j'ai même fait de l'alcool avec des serpents qu'il avait attrapés !

« Mais j'en ai mangé en cachette et j'ai reçu de toi une engueulade magistrale. Il n'y avait pourtant pas de quoi m'enguirlander à ce point ! »

Il a dit ça comme pour lui-même, sans me regarder, avec un sourire.

Moi, je sentais qu'il racontait là une histoire totalement insensée.

« Est-ce que par hasard tu connais un film intitulé *Les Fraises sauvages* ? a-t-il repris.

– C'est un film érotique, non ? Toi aussi, tu regardes ce genre de films ?

– Je ne parle pas de celui-là, mais d'une œuvre tournée par un metteur en scène étranger très célèbre.

– Celui-là aussi est érotique ? » ai-je demandé.

Il m'a regardé comme s'il me trouvait un peu lamentable. J'ai repris la parole :

« Bon, *Les Fraises sauvages* dont tu parles, quelle sorte de film c'est ? »

Il a bla-blaté pour raconter l'histoire du film, mais je n'arrivais pas à comprendre de quoi il était question.

« Il ne me semble pas que ce soit un film érotique.

– Non, ce n'en est pas un !

– On ne dirait pas pour autant que ce soit un film qui raconte quelque chose d'important... »

Il a pris une expression comme si on ne se comprenait pas du tout. Moi, j'ai constaté une fois encore que je ne m'entendais jamais avec lui.

« Bon, et toi, est-ce que tu as vu le film érotique *Les Fraises sauvages* ? »

Après avoir hésité un instant, il a fait non de la tête. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'il mentait.

« Et toi-même ? »

Je me suis d'abord dit qu'il fallait lui répondre franchement, mais j'ai conclu que ce n'était pas la peine que je réponde à toutes ses questions et je n'ai rien dit.

« Bon, eh bien ! le personnage principal de ce film étranger te ressemble dans une certaine mesure », a-t-il risqué avec prudence.

Il avait bien dit que le personnage principal de ce film me ressemblait, au lieu de dire que moi je ressemblais au personnage principal du film... Mais ça ne paraissait pas faire une grande différence.

« En quoi trouves-tu qu'on se ressemble, lui et moi ? »

Il n'a pas pu répondre tout de suite : il s'évertuait à inventer quelque chose pour ne pas se faire engueuler.

« Pourquoi tu hésites comme ça ? C'est tellement déplaisant, ce que tu vas me sortir ? »

Il était en train de s'empêtrer, sûrement.

« Tu sais que je peux monter sur mes grands chevaux sans raison précise ! » lui ai-je rappelé.

J'aime bien le regarder s'empêtrer comme ça sous mes yeux.

« Bon, ça va, inutile de me répondre ! »

Et je m'en suis tenu là. Mais j'ai bientôt précisé :

« Je crois deviner à peu près ce que tu allais dire. »

Ça a eu l'air de le rassurer.

Ayant fini de manger les fraises, j'ai versé encore un peu d'alcool sur le tumulus et j'en ai bu une rasade. Il m'a demandé

de lui en donner un verre, mais j'ai refusé parce qu'il en restait à peine assez pour moi.

« Tu dois conduire, non ?

– Quand même, tu peux m'en donner un petit peu ?

– De toute façon, je ne peux pas t'en donner une goutte. Tu n'as qu'à te dire que tu as bu ce que tu as versé sur la tombe. »

Il a dit deux ou trois mots que j'ai vaguement entendus, du genre « Comment peut-on être aussi mesquin ? » Il me ressemble par cette habitude de parler dans sa barbe. Ou bien peut-être qu'il n'avait rien dit du tout ?

J'ai vidé la bouteille jusqu'au fond, sous son nez. Ça ne faisait pas une grosse quantité, mais, peut-être parce que je l'avais bu en pleine journée, l'alcool m'est tout de suite monté à la tête. Je lui ai demandé si par hasard il en avait encore : il m'a répondu que non.

« Tu aurais dû en prévoir davantage. Qu'est-ce que tu es rapiat ! »

Il m'a demandé ce que je lui avais dit.

« Espèce de rapace ! » lui ai-je dit à haute voix.

Il a dit que c'était un mauvais usage d'employer ce mot pour signifier qu'il était mesquin, alors que ce mot sert au départ à désigner un bel et noble oiseau.

« Alors, je devrais t'appeler pingre ! Et puis, d'où est-ce que ça t'est venu de faire semblant d'être si savant ? »

Comme s'il détestait m'entendre parler, il est retourné devant le tumulus avec sa faux. Et moi je me suis allongé sur l'herbe pour faire une sieste. Mais je n'ai pas réussi à m'endormir : en songeant à lui qui s'éreintait avec la faux, je ne pouvais pas me laisser aller au sommeil. Non, pour être tout à fait franc, c'est d'imaginer qu'un serpent pouvait être lové dans les herbes qui m'a empêché de m'endormir.

Je voyais sur les touffes voisines courir des insectes d'une couleur analogue à celle de l'herbe et d'autres de couleurs différentes. Au-dessus de ma tête, entre les branches des arbres, il y avait une de ces grosses araignées que je déteste, immobile au milieu de sa toile ; elle était verte avec des rayures variées ; elle ne me guettait pas, mais dans sa toile étaient pris divers cadavres d'insectes et, je ne sais pourquoi, je sentais en elle comme une menace. En plus, à côté, sur une branche, était installé quelque chose comme une salamandre. J'ai pensé : *Ici, les insectes et les reptiles que je déteste, il y en a en veux-tu en voilà !*

La salamandre, je n'avais pas envie de la montrer à mon fils, alors je n'en ai pas parlé. Sur le coup, elle ne m'a pas semblé être trop belle pour qu'on ait envie de la regarder avec quelqu'un d'autre, et pourtant je l'ai regardée comme si c'était quelque chose de très beau. Elle restait là, sans bouger, comme pour éprouver sa capacité de patienter, ou alors ma patience à moi qui la regardais.

Un instant après, j'ai détaché mes yeux de cet animal et j'ai contemplé les nuages qui se déplaçaient avec sérénité dans les hauteurs lointaines du ciel. Je me suis dit : *Quelle sérénité dans leur déplacement !* Entre-temps, mon fils était en train de finir d'arracher les mauvaises herbes de la pelouse, sur le tumulus et tout autour. Je ne comprenais pas à quoi ça servait de les enlever puisqu'elles allaient repousser. Je me suis senti bêtement désolé pour ces pauvres herbes.

Quand il a eu terminé son travail, il est revenu s'asseoir. Il soufflait sur un de ses doigts en le tenant devant sa bouche.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? »

– Il y a une herbe tranchante qui m'a coupé, ça me cuit vraiment !

– C'est profond ? »

Il continuait à souffler sans me montrer sa plaie.

« Ça cuit vraiment beaucoup !

– Fais-moi un peu voir ? »

Il a entouré son doigt avec l'autre main comme si sa plaie était quelque chose de honteux à montrer.

« Fais voir, je te dis ! »

Rien à faire, il ne m'a pas montré. Pas facile de savoir lequel de nous deux est le plus entêté.

« On dirait que ça va mieux, maintenant. »

Je l'ai forcé à écarter les doigts pour voir le doigt blessé. Il semblait que l'herbe avait légèrement effleuré la peau, il n'y avait presque pas de sang. Pure exagération de sa part !

« Dire que ça me serre le cœur de voir ta blessure, ce serait beaucoup dire.

– Quoi ?

– Rien que d'être un peu effleuré par une herbe coupante, ça suffit pour causer une douleur très cuisante. »

Assis tous les deux près du tumulus, on a regardé au loin devant nous. Le paysage qui se détachait sur le ciel, autrement dit là où il ne pouvait y avoir d'autre fond que le ciel, marquait l'extrême bout de l'horizon.

J'ai réfléchi au fait que le regard est une chose dont on doit toujours limiter l'action en largeur et en profondeur : focaliser sur le proche ou le lointain, c'est pour ainsi dire rapprocher ou éloigner les choses. Mais j'ai aussi estimé que ce n'était pas forcément comme ça, car il existe toujours des regards rêveurs. Je suis resté un instant avec un regard rêveur, puis je l'ai dirigé vers les lointains.

Partout aux alentours se déployaient des croupes passablement élevées, et au milieu d'elles on voyait une vallée avec une retenue d'eau d'une certaine importance. Le

panorama était superbe et l'endroit où se trouvait cette tombe d'où on voyait toutes ces choses était ce qu'on peut appeler un emplacement qui porte chance. Il n'empêche qu'un mort enterré à cet endroit isolé où régnait un tel silence devait se sentir très triste et très seul.

On aurait dit que lui de son côté était plongé dans une songerie personnelle. Il contemplait les lointains. J'ai pris la parole :

« Tu sais qu'il y a une forteresse sur la montagne d'en face, loin là-bas ?

– Il me semble l'avoir entendu dire. Ou peut-être que je me trompe ? Mais la montagne où se trouve la forteresse ne doit pas être celle d'en face... Plutôt celle de là-bas, non ? Il indiquait un autre sommet un peu l'écart de la mienne.

– Non, pas celle-ci : celle-là !

– Moi, je crois que c'est celle-ci.

– Non, c'est celle-là ! » ai-je conclu.

Il a continué à regarder celle qu'il avait indiquée, lui, comme s'il y avait là quelque chose qui l'empêchait de détacher ses yeux. Il ne tombe jamais facilement d'accord avec moi.

« Je crois avoir entendu dire ça, mais je ne me rappelle pas par qui. Est-ce que ce ne serait pas toi ? Ou alors peut-être quelqu'un d'autre... », a-t-il dit.

Je ne me rappelais pas clairement lui avoir jamais dit ça.

« Maintenant, il ne reste plus que des ruines », ai-je précisé.

Il m'a regardé en se montrant intéressé par ce que je disais. J'ai repris :

« Quand j'étais jeune, il m'est arrivé de grimper sur cette montagne. »

Sans rien ajouter. J'avais le sentiment d'avoir une raison personnelle de rester ainsi silencieux.

« Et alors ?

– Après ? Je suis redescendu. »

Son expression disait qu'il trouvait cette réponse ridicule. Pour moi aussi elle était ridicule.

« Est-ce que tu es monté jusqu'au sommet ?

– Seulement jusqu'à l'endroit d'où on voyait le sommet de près.

– Pourquoi tu t'es arrêté tout près du sommet pour redescendre juste après ?

– Parce que je n'avais pas envie de monter plus haut. Parce que j'ai pensé que j'étais monté jusque là pour rien. Si tu regardes les choses sous cet angle, je pouvais redescendre, non ? Y a-t-il une meilleure raison que celle-là de redescendre d'une montagne ? »

Il avait la tête de quelqu'un qui ne sait pas quoi penser. J'ai repris :

« Bon ! Et on dit qu'il y a eu une bataille dans cette forteresse, il y a très longtemps.

– Qui était en guerre avec qui ?

– Je n'en sais pas tant. Et il y a encore autre chose que je ne sais pas exactement, c'est s'il y a eu une grande bataille telle que dans les deux camps tous ont été anéantis ou s'il n'y a eu qu'un camp d'écrasé, ou bien si les soldats qui défendaient la forteresse se sont rendus sans s'être vraiment battus... Comme j'ai entendu raconter cette histoire quand j'étais petit, je ne suis sûr de rien. »

Il a eu la tête de quelqu'un qui est encore plus gêné de se retrouver en pleine absurdité. Je me disais : *Ce n'est pas ça que je voulais dire, pas ça du tout !*

« Ce qui est sûr, c'est qu'il y a sur cette montagne-là une forteresse qu'on ne voit pas d'ici mais dont il subsiste encore des ruines. »

En ajoutant ça, j'ai eu l'impression d'ajouter des paroles inutiles. Alors, j'ai rajouté encore ceci :

« Cette montagne paraît proche à nos yeux, mais en réalité elle est très loin, et beaucoup plus rude à escalader qu'elle n'en a l'air.

– Elle a déjà l'air rude même vue d'ici.

– Ce que je veux dire, c'est qu'elle est encore beaucoup plus rude qu'elle n'a l'air de l'être vue d'ici, tu comprends ce que je veux dire ? »

Il est resté muet. De nouveau, assis là en silence, nous avons regardé cette montagne qui conservait les ruines d'une forteresse où avait eu lieu une bataille dont on ne savait pas avec certitude qui était en guerre avec qui, ni quel était le résultat de la bataille. À rester comme ça sans parler pendant si longtemps, j'avais l'impression qu'on était deux personnes qui se sont disputées.

Après un bon bout de temps, il a regardé en direction du tumulus. Peut-être pensait-il à ce qu'il ferait quand je mourrai ? Du coup, j'ai dit :

« Quand je mourrai, je veux absolument qu'on m'incinère. Pas question de m'enterrer dans un endroit comme ici ! »

Il a dit qu'il allait y réfléchir.

« Non, c'est tout réfléchi ! Car j'irai mourir seul, sans que tu le saches, dans un endroit que personne ne connaîtra. »

Il m'a dit de faire ce que je voulais. J'ai marmonné au fond de moi : « Quel malappris ! »

Juste à ce moment-là a éclaté un vacarme affreux. Un instant plus tard, un hélicoptère est apparu, sortant de derrière la colline. Il volait bas et on voyait nettement les lettres inscrites au bas de son fuselage : OFFICE DES FORÊTS. On voyait aussi quelque chose de long qui était accroché et

qui ressemblait à un tuyau d'incendie ; je ne sais pourquoi, ça m'a fait l'impression d'être un cordon ombilical. On aurait dit qu'il était en route pour aller maîtriser un incendie quelque part dans les montagnes, mais on ne voyait nulle part, ni loin ni près, quoi que ce soit faisant penser à un feu.

« On ne dirait pas qu'il y a réellement un incendie, a dit mon fils.

– C'est peut-être simplement un vol d'entraînement.

– Tu sais ça : à soixante tours-minute, on voit les quatre pales de l'hélice aussi nettement que si elles étaient à l'arrêt », a-t-il ajouté lorsqu'il est passé au-dessus de nous, en faisant voir ses quatre pales aussi nettement que s'il était à l'arrêt.

Il sait beaucoup de choses disparates, et même très disparates.

« C'est vrai, ça ? »

Il a hoché la tête. J'ai réfléchi à la chose : il m'a semblé que soixante tours-minute, c'était trop peu.

« À mon avis, à soixante tours-minute, un hélicoptère dégringole ! »

En réaction à ce que je venais de dire, il a pris un air moins sûr de lui.

« Peut-être que ce n'est pas soixante tours-minute, mais soixante tours-seconde ?

– Cette fois, c'est beaucoup trop rapide !

– Peut-être est-ce six tours-seconde ? Là, je l'ai regardé.

– Tu es en train de te moquer de moi, non ?

– Ou alors, peut-être seize tours-seconde ? Ce dont je suis sûr, au moins, c'est qu'il y a le chiffre 6 là-dedans... »

Entre-temps, l'hélicoptère était passé au-delà de la montagne qu'on voyait en face de nous, en faisant tourner son hélice à la vitesse de soixante tours-minute, ou soixante

tours-seconde, ou six tours-seconde, ou seize tours-seconde ! Nous, nous sommes restés assis sans bouger jusqu'à ce qu'il disparaisse complètement à notre vue —, jusqu'à ce qu'on n'entende même plus un faible bruit.

Peu après, mon fils s'est levé et après avoir enveloppé la faux et la pelle dans le plastique, il est allé les cacher sous un rocher derrière le tumulus.

Ensuite, nous nous sommes mis à redescendre la colline. Je me suis retourné une dernière fois et j'ai vu ma salamandre de tout à l'heure toujours immobile sur sa branche. À l'avenir, je verrai sans doute ici ou là des salamandres, mais jamais je ne reverrai celle-ci. J'ai agité la main dans sa direction en guise de salut.

Au milieu de la descente, j'ai buté contre quelque chose et je suis tombé, si bien que j'ai fait tomber mon fils qui marchait juste devant moi. Il m'a regardé d'un air soupçonneux comme si je l'avais poussé exprès.

Lui comme moi avions des égratignures sur le visage ; on aurait dit que nous nous étions bagarrés ensemble. J'ai pensé : *Quelle tuile stupide ! Et sacrément embarrassante !* La mauvaise humeur nous a gagnés lui de son côté et moi du mien, si bien que nous nous sommes fusillés du regard.

« Prends moi sur ton dos ! » ai-je dit.

Il m'a regardé, l'air de ne pas comprendre.

« Je te dis de me porter sur ton dos. Ainsi, je ne risque pas de te faire tomber en étant derrière toi ? Si tu ne me portes pas, je ferai en sorte que tu tombes de nouveau. »

Il m'a pris sur son dos à contrecœur, mais comme il est plus petit que moi, j'avais les pieds qui traînaient par terre, pas moyen d'éviter ça. Je me suis dit : *Apparemment, ce serait mieux que ce soit moi qui le porte, mais pas question !*

« Fais donc un effort pour me porter mieux que ça ! »

Il m'a un peu remonté, mais ça n'a pas servi à grand chose. Je lui ai entouré le cou de mes bras en serrant davantage : il m'a demandé de desserrer un peu parce qu'il avait du mal à respirer, mais je me suis accroché encore plus étroitement comme un désespéré. Il a toussé pour avaler de l'air, *aaargh* ! J'ai dû quand même desserrer un peu ma prise.

« Dépêche-toi ; tu peux même courir, car j'ai envie de sortir au plus vite de cet endroit sinistre. »

Il a descendu le sentier avec moi sur le dos vraiment presque en courant. J'avais l'impression de me cramponner à l'encolure d'un cheval.

« Hé ! On risque de tomber tous les deux encore une fois, vas-y mollo ! »

Comme s'il ne m'avait pas entendu, il a continué à courir à toute vitesse comme quand on fait une course de porteurs dans une fête sportive. J'étais passablement inquiet, mais je trouvais ça exaltant. Je me suis demandé comment je me souviendrais, dans longtemps, de cette équipée impressionnante où nous nous étions cassé la figure au milieu des broussailles.

Une fois en bas, nous sommes partis tout de suite. Mais très peu de temps après il a stoppé la voiture, au-dessus de la retenue d'eau qu'il s'est mis à contempler sans rien dire.

« Qu'est-ce que tu es en train de faire ? »

– Chaque fois que je vois une retenue d'eau avec un barrage, je me demande ce qui pourrait lui arriver.

– J'espère que tu ne veux pas me noyer dans celle-ci ? »

Il a redémarré sans commentaire. Il a des côtés vraiment bizarres.

Soudain, je me suis rappelé que quand j'étais petit j'allais parfois à une retenue d'eau et que pendant que je la regardais

tranquillement, j'étais sûr qu'il allait se passer quelque chose ; pourtant, il n'est jamais rien arrivé. Tout ce qu'il y avait, c'était seulement de temps en temps quelques poissons qui sautaient au-dessus de l'eau.

Nous avons roulé sans parler pendant longtemps. Même à mes propres yeux j'avais un air renfrogné. Il m'a demandé si tout allait bien ; je n'ai rien dit.

« Il y a quelque chose qui ne va pas ? » a-t-il insisté ; je n'ai toujours rien dit.

« Il y a quelque chose qui te tracasse ? » J'ai persisté à ne rien dire.

« Si tu ne dis rien, comment veux-tu que je sache ? »

En fait, moi-même je ne savais pas pourquoi j'étais comme ça. Ce n'était pas parce que j'avais quelque chose qui n'allait pas, je n'avais aucune raison de devenir tout à coup morose. En tout cas, ce n'était pas pour une raison précise que j'étais devenu morose comme ça.

Puisque ça avait l'air de ne servir à rien de me parler, il a mis de nouveau sa musique classique. J'estimais qu'on pouvait ranger ce morceau dans la musique classique, mais dans la musique classique contemporaine. C'était une musique qui écorchait l'oreille et qui donnait une impression très agaçante. Elle ne vous parlait pas. Je ne savais pas s'il y comprenait quelque chose. J'ai demandé :

« Tu n'as rien dans le genre musique populaire ?

– Je ne suis pas dingue de ce genre de musique.

– Tu n'as pas honte d'employer une expression pareille devant ton père ? »

Il n'a pas pipé. J'avais très envie de voir quels étaient les mots qui allaient sortir de ma propre bouche ; c'était une situation où il était impensable que surgisse une parole gentille,

mais contrairement à mon attente, rien ne m'est venu. J'ai manqué de mots.

« Tu veux que j'éteigne la musique ? a-t-il dit en surveillant ma réaction.

J'ai fait non de la tête et j'ai écouté en silence cette musique énervante.

Nous avons roulé sans rien dire pendant un long moment. Petit à petit, j'ai senti venir la faim.

« J'ai faim ! Tu ne vas pas me priver de repas, j'espère ?

– Justement, j'étais en train de chercher un restaurant. Moi aussi j'ai très faim. »

Peu après, nous avons trouvé une aire de repos où nous nous sommes arrêtés. À côté, il y avait une boutique qui a attiré mon regard.

« Arrêtons-nous là une seconde ! » ai-je dit.

C'était une boutique où l'on vendait diverses espèces de thés. Chose singulière, dans un coin étaient alignés des bocaux d'alcool de toute sorte : il y en avait au moins cinq cents ! Dans les bocaux, il y avait non seulement des fruits et des racines de plantes, mais aussi plusieurs sortes de serpents, et des choses de forme curieuse qui évoquaient des viscères d'animaux. J'avais l'impression d'être dans une salle d'exposition de spécimens biologiques. On avait dû faire pas mal d'efforts pour rassembler tout ça, depuis longtemps, avec enthousiasme et en faisant preuve avant tout d'une étrange obstination.

J'ai demandé à la propriétaire, qui était assise sans rien dire dans un coin de la boutique, ce qui l'avait amenée à collectionner ces choses-là. Elle a répondu que c'était simplement un hobby. Je me suis dit : *Voilà un hobby vraiment étrange !* J'avais envie d'essayer de parler avec elle, mais juste à ce moment-là le téléphone a sonné et sa conversation a duré.

Mon fils et moi avons juste fait un tour dans la boutique, puis nous sommes sortis.

« Ce n'est pas un endroit où on se sent à l'aise », a-t-il remarqué.

Moi, je ne me sentais pas mal : simplement un peu bizarre.

Nous sommes entrés dans le restaurant à côté. La serveuse était peu avenante : une femme désagréable, sans qu'on puisse dire exactement pourquoi. Elle se conduisait vis-à-vis de vous comme si personne ne vous avait demandé de venir dans son restaurant ; elle n'a pas eu un seul sourire pendant qu'elle prenait la commande, et pas davantage en apportant ce qu'on avait commandé. Au point que cette impolitesse avait presque quelque chose de propre à me séduire !

Quand j'ai parlé à mon fils de cette grossièreté, il a dit après un temps de réflexion : « Tu as raison ! Je suis tout à fait d'accord avec toi. » Quel balourd ! Je lui ai dit de lui faire une remarque à ma place, mais il n'a pas bronché.

Dès que le repas a été servi, il a commencé à manger avec grand appétit. Je me suis dit : *Je comprends bien qu'il devait avoir faim, mais ce n'est quand même pas une raison pour se jeter comme ça sur la nourriture — un vrai cochon !*

Il n'est pas difficile sur la nourriture, tout le contraire de moi ; ce point aussi me déplait chez lui. En plus, il est culotté, arrogant et peu susceptible — c'est sans doute grâce à ça qu'il a si bien réussi, même s'il n'est pas parvenu au pinacle. Mais sur ce point également, je ne l'apprécie guère.

J'ai pris lentement quelques cuillerées, puis j'ai reposé ma cuillère : ça m'ôtait l'appétit de voir quelqu'un dévorer si goulûment. Pour compenser, j'ai commandé une bouteille d'alcool.

« Il y a quelques jours, j'ai rencontré mon oncle, ton frère cadet. Il m'a dit avoir envie de se réconcilier avec toi », a-t-il soudain avancé.

Je m'étais disputé avec mon jeune frère quelque temps auparavant, mais je ne me rappelais pas pourquoi. Il avait fini par me dire que je perdais la tête et que je ferais bien d'aller consulter un psychiatre, alors je lui avais balancé une gifle du tonnerre de Dieu.

« Ce ne serait pas impossible, à condition qu'il vienne gentiment me demander pardon.

– Mais il disait justement que ce serait d'abord à toi de t'excuser.

– Quoi ? Moi, m'excuser d'abord ? Va lui dire que ça n'est pas demain la veille ! Et même s'il venait me demander pardon, il n'en est pas question. »

Il m'a regardé comme s'il me trouvait minable.

En fait, j'avais au fond de moi l'intention de me réconcilier avec mon frère, avant tout parce qu'il avait une entreprise de pisciculture dans les montagnes et que lorsque j'allais chez lui, je pouvais me gaver d'excellentes truites à volonté. En plus, c'était excitant de voir des truites bien en chair se balader en nombre dans les bassins. Je me suis dit qu'il faudrait que j'aille chez lui un de ces jours afin de me réconcilier avec lui pour pouvoir manger des quantités de bon poisson cru.

En pensant à mon frère, j'ai réalisé que lui aussi était un type très particulier. Il avait élevé en libre pâture pour commencer des quadrupèdes : d'abord des cerfs<sup>7</sup>, puis des chevreuils, enfin des moutons ; de là, il était passé aux autruches ; finalement, il avait changé de catégorie en s'occupant d'animaux à nageoires

---

7. - Il s'agit de cervidés élevés pour leurs bois, qu'on utilise en médecine traditionnelle.

au lieu de pattes. Il se mettait à élever d'autres bêtes quand le moment était venu, quand il sentait arriver le moment de changer, alors qu'il n'avait pas forcément échoué dans son élevage précédent. Il avait sûrement un côté particulier, et on pouvait sûrement dire de lui qu'il était bizarre.

Sur ce, la serveuse a apporté mon alcool. Cette fois aussi, elle a posé la bouteille bruyamment sur la table et s'en est allée. Je me suis dit : *Il faudrait tout de même que quelqu'un dise au patron de la mettre à la porte !*

À ce moment-là, mon fils a pris la parole sur un sujet que je déteste et dont il sait parfaitement que je le déteste : sa mère. Mon ex-femme.

« On dirait que maman ne va pas très bien. »

Elle était hospitalisée dans une maison de retraite et sa semi-surdité s'était aggravée au point qu'elle était maintenant complètement sourde.

« Tu ne crois pas que tu pourrais aller la voir un de ces jours ? »

Je ne lui ai pas dit que j'étais déjà allé la voir quelque temps auparavant. J'y allais épisodiquement depuis que sa mauvaise santé avait empiré.

Je me suis souvenu de ma dernière visite. Lorsque je suis arrivé, elle avait les yeux chassieux comme si elle venait de se réveiller. Cela n'incitait pas aux démonstrations de tendresse. J'ai d'abord pensé lui dire : « Tu devrais te nettoyer les yeux ! », mais j'ai laissé tomber. Après tout, c'était ridicule de dire des choses comme ça à quelqu'un que je rencontrais après si longtemps.

Dans la salle où elle était, il y avait quatre lits, dont un vide. Une patiente avec un visage de couleur cuivrée à cause de je ne sais quelle maladie était en train de dormir ; l'autre était

assise dans son lit relevé à angle droit : dès que je suis entré, elle m'a adressé un regard plein d'animosité, sans dire un mot.

Assis face à face avec mon ex-femme, nous avons eu une conversation par écrit. Je n'avais pas grand chose à dire, alors je suis resté un moment à rouler le stylo entre mes doigts.

Mais c'est moi qui ai commencé.

« Ça va ? »

– Couci-couça » a-t-elle écrit après avoir lu mon message en tournant la feuille de papier vers moi.

Elle était sourde, mais elle pouvait encore parler, donc elle n'était pas obligée d'écrire, mais c'est quand même ce qu'elle a fait.

« Comment sont les deux, là ? »

– Couci-couça. »

Nous avons détaché nos yeux du papier pour nous regarder un moment, puis j'ai tourné la tête vers la dame d'à côté qui continuait à me fixer. Ses yeux manifestaient franchement du soupçon et de l'animosité à mon égard. Je l'ai fixée à mon tour en montrant le même soupçon et la même animosité. J'ai senti que nos regards se heurtaient à mi-chemin entre nous deux.

J'ai baissé les yeux sur la feuille. Il restait encore beaucoup de blanc, mais il ne me venait plus rien à dire.

« Pourquoi elle me fixe comme ça ? »

Mon ex-femme a jeté furtivement un coup d'œil vers sa voisine.

« Sa tête, ça va ça vient. »

– Ça se voit ! »

Je n'avais plus rien à dire.

« Ça fait quoi être complètement sourde ? »

J'ai essayé d'écrire bien lisiblement, mais déjà à mes propres yeux, même si on pouvait déchiffrer, c'était un vrai gribouillis.

« Quelle question ! Tu as beaucoup changé, on dirait. »  
Elle a écrit ça en s'appliquant. J'ai trouvé vraiment lamentable d'échanger des mots par écrit comme si on entretenait une certaine relation alors que nous n'avions plus aucun rapport.

« Y a que des vieilles ici. »

Cette fois, j'avais griffonné.

« C'est une maison de retraite. »

Elle avait écrit en s'appliquant comme quand on remplit un formulaire officiel. Son écriture était toujours élégante.

Nous nous sommes regardés de nouveau. J'ai écrit en grosses lettres :

« J'ai pas grand chose à dire.

– Moi non plus », a-t-elle répliqué en lettres aussi grosses.

J'ai pris une des cannettes de jus de fruit que j'avais achetées pour elle. Je lui en ai proposé une, elle a refusé.

« Fait chaud. »

Je cherchais déjà un prétexte pour me relever.

« Pas si chaud que ça.

– Besoin de quelque chose ?

– Non merci.

– Tu es sûre ? »

Mes lettres se tortillaient de plus en plus.

« Oui, ça va. »

J'ai relu les phrases que nous avons écrites sur cette feuille entre nous. J'ai pensé que ce serait bien de connaître le langage des gestes. J'ai bu une autre cannette.

De nouveau, nous sommes restés assis sans parler. Je ne savais pas quoi dire d'autre et elle n'avait pas de question à poser, c'était mieux comme ça. Pour mon compte, je n'avais vraiment rien à raconter.

J'ai pensé que ce serait bien de poser des questions très simples, qui n'exigent pas de longues réflexions de ma part et qui ne demandent pas à l'autre de réfléchir longuement avant de répondre.

« Mal nulle part en particulier ?

– Non.

– Ça te démange ou ça te brûle quelque part ?

– Non.

– Ça te pique quelque part ? Des courbatures ?

– Non. »

Tout à coup l'envie m'a pris de poser une question insensée.

« Toujours envie de faire la chose ? »

Elle m'a regardé comme si elle se demandait de quoi je parlais.

Je ne savais pas comment j'en étais arrivé à poser tout à coup une telle question. C'est vrai qu'elle avait été une femme qui ne crachait pas sur la chose, mais quand même, je me suis trouvé minable.

L'autre là-bas, toujours à moitié assise, continuait à me fixer d'un air agressif.

J'ai tourné la tête vers la fenêtre, mais les rideaux fermés empêchaient de voir autre chose que les rideaux, et lesdits rideaux ne méritaient pas d'être regardés : du simple drap blanc, sans décoration. Sauf qu'on voyait que quelque chose miroitait derrière.

J'ai encore ajouté quelques questions simples. Il restait encore du blanc sur la feuille et j'ai pensé qu'il fallait la remplir complètement.

« Tes yeux, ça va ?

– Ça va.

– Des promenades ?

– Parfois. »

J’ai continué à lancer des questions. À peine avais-je fini que la réponse arrivait. Je lui ai demandé tout ce qui me passait par la tête. *Au fond, je pourrais même lui demander de réciter la table de multiplication, 3 fois 3, 4 fois 7, etc. Ou bien de jouer aux enchaînements de syllabes : cheval de course, course à pied, pied de cochon, etc.*

J’ai arrêté les questions pendant un moment. J’ai fait courir le stylo sur le papier comme si j’écrivais quelque chose alors que je n’écrivais rien. Elle me regardait faire sans bouger. Soudain, celle qui dormait a parlé dans son sommeil : j’ai prêté l’oreille un instant. Mon ex-femme n’a pas paru entendre, mais ce que l’autre disait ne la concernait pas, c’étaient des bribes de mots vides de sens.

Finalement, quand je suis rentré à la maison, j’avais juste bu quelques cannettes de la boîte de jus variés que j’avais achetée pour elle : raisin, tomate, carotte, une de chaque. Elle n’y avait même pas touché. Je me suis d’abord dit que j’allais rapporter ce qui restait, mais j’ai renoncé en me disant : *Peut-être qu’elle en prendra quand je serai reparti ? Ou les donnera aux copines, quelle importance ?*

J’ai de nouveau tourné les yeux vers mon fils, qui était toujours en train de s’empiffrer : il restait encore deux ou trois choses sur la table.

« Je vais essayer d’aller la voir dès que j’aurai un moment de libre.

– On peut y aller ensemble, si tu veux ?

– Non, si j’y vais, j’irai tout seul. »

Nous sommes restés un moment assis sans parler. Il s’est versé de l’alcool et a siroté son verre. J’ai failli faire un commentaire, mais je me suis retenu.

« À quoi tu penses ? » a-t-il dit.

Je n'ai pas répondu tout de suite, car juste à ce moment-là j'étais en train de penser à la salamandre que j'avais vue en quittant la tombe, et je n'avais aucune envie d'en parler. J'ai détourné la conversation :

« Les fraisiers-des-serpents, tu te rappelles ? »

Il m'a regardé comme si c'était incroyable que je demande ça.

« Quel goût peut bien avoir leur fruit ? Vu qu'ils sont rouges, on a l'impression qu'ils doivent être sucrés ; mais peut-être qu'en réalité ils ont un goût très spécial, tu ne crois pas ? »

Il m'a dévisagé. Quand je lui parle, il lui arrive de temps en temps de ricaner ou de riposter du tac au tac en disant : « Encore ça ? » ou « On n'en sort pas ! » et je ne devais donc pas lui laisser le temps de me rejouer cet air-là. Il fallait le bloquer sèchement :

« Peut-être qu'ils n'ont aucun goût ? Est-ce que par hasard tu y as déjà goûté ? »

Il a fait non de la tête.

« En fin de compte, moi je crois que malgré leur apparence, ils n'ont aucun goût », ai-je conclu.

Il n'a rien dit. Moi : *J'aurais dû lui en faire goûter tout à l'heure !*

« Ah ! j'ai une chose à te dire », a-t-il dit en changeant de sujet.

Il fréquentait une femme. J'ai repensé à ma salamandre. Bien que je ne lui aie rien demandé, il m'a raconté en détail comment il l'avait rencontrée et comment il en était venu à en tomber amoureux. De mon côté, il y avait pas mal de choses que j'avais envie de savoir, mais comme il racontait tout, ce n'était pas la peine de poser des questions en plus. J'ai continué à penser à ma salamandre, mais sur ce sujet je ne voyais pas très bien ce que je devais penser.

Comme tout le monde quand on évoque une affaire d'amour, il bavardait avec beaucoup d'excitation. Ce qu'il racontait était tout ce qu'il y a de banal. Tout à fait prévisible. Et puis tous ces détails, ça me paraissait absurde.

Je cherchais une autre histoire, par exemple une qui pourrait lui servir de leçon : j'aime bien faire la morale là où on a besoin de morale. Mais il a continué ses anecdotes sans me laisser un moment de libre pour réfléchir.

Il a dit qu'il aimerait bien l'amener un jour chez moi. Je lui ai dit que ça ne valait pas la peine qu'il se donne tant de mal. Je lui ai expliqué que comme elle était déjà son amie, c'était à lui de décider s'il voulait ou non l'épouser. Il a répliqué que je devrais quand même la voir une fois, puisqu'elle risquait de devenir ma belle-fille. J'ai répété que je pouvais parfaitement me dispenser de la voir. Il m'a regardé d'un œil torve.

« Qu'est-ce que tu as à me regarder de travers comme ça ? »

Il m'a encore lancé un regard en dessous. J'ai vu que la bouteille d'alcool n'était qu'à moitié vide et tout à coup, l'envie m'est venue de m'offrir un petit moment d'ivrognerie. C'est toujours une fête de perdre la tête, même si dans ce cas-là c'est le corps qui supporte le choc et que ça fait mal.

De nouveau il a repris la parole. J'en avais assez de l'entendre jacasser sans arrêt à côté de moi. Il est vraiment doué pour bavarder ! Je ne savais pas qu'il était aussi bavard.

« Je m'aperçois que tu es un sacré bavard ! »

Il a continué à parler d'autre chose, mais je n'écoutais plus. Ce qu'il racontait ne méritait pas une oreille attentive, et pourtant il persistait à papoter.

J'ai rempli mon verre d'alcool, mais comme je m'étais servi trop vite, ça a débordé : l'alcool a dégouliné de la table et a

mouillé mon pantalon avant que je puisse faire quoi que ce soit. J'ai cherché une serviette en papier, mais il n'y en avait pas. Lui me regardait tranquillement comme s'il ne pouvait rien faire pour m'aider.

« Tu ne pourrais pas appeler la serveuse, qu'elle apporte des serviettes ? » ai-je râlé.

Il l'a appelée, sans se presser, comme si à ses yeux ce n'était pas urgent. Elle était introuvable.

« Ne reste pas planté comme ça, va la chercher ! »

Il s'est levé, toujours sans se presser, juste au moment où elle réapparaissait. Il lui a crié de nous apporter des serviettes. Elle est venue en traînant les pieds, comme si elle n'avait pas compris ce qu'il disait.

« Apportez-nous des serviettes, s'il vous plaît ! » a-t-il répété.

Elle est repartie, toujours en traînant les pieds, puis est revenue sans accélérer. Entre-temps, l'alcool avait été complètement absorbé par le tissu du pantalon ; je me sentais mouillé, pas seulement les sous-vêtements, même la peau en dessous.

Tout en frottant mon pantalon avec une poignée de serviettes, j'ai regardé le dos de la serveuse qui repartait en traînant les pieds. *Ah là là ! c'est pas croyable !* J'ai vidé d'un trait mon verre d'alcool, puis je m'en suis rempli un autre en faisant attention que ça ne déborde pas.

Il m'a regardé me verser de l'alcool comme si lui aussi avait envie d'en avoir un peu, mais il n'a pas dit qu'il en voudrait.

« Où j'en étais, dans mon histoire ? » ai-je repris.

Il a dit qu'il ne se rappelait pas. Moi, je me suis rappelé : malgré la catastrophe, je n'avais pas oublié ce que j'étais en train de dire.

« Écoute : ne viens pas me voir trop souvent, je te prie. Si tu viens une fois de temps en temps, comme ça, par hasard, c'est bien. C'est comme ça que fait ton petit frère. »

C'est un fait que mon fils cadet, son petit frère, vient me voir à l'occasion, très rarement ; il n'est jamais chez lui, je ne sais pas ce qu'il fabrique. Par beaucoup de côtés, il me ressemble quand j'étais jeune. Aujourd'hui encore, ça fait plusieurs mois qu'il n'a pas donné signe de vie. En pensant que ça faisait longtemps que je ne l'avais pas vu, je me suis senti curieux de savoir comment il allait.

« Ce serait mieux que tu fasses comme si je n'étais plus là, et que tu ne viennes plus me voir du tout.

– C'est vrai que je ne viens pas très souvent...

– Ce n'est pas ce que je voulais dire : vraiment, j'aimerais bien que tu ne m'accordes pas autant d'attention. C'est le meilleur moyen de me rendre service, et à toi du même coup. »

Il a eu un sourire en me regardant.

« Pourquoi tu as ce sourire qui me fait tourner le cœur ? Tu as mangé un truc qui ne passe pas ? »

Il a continué à sourire de la même façon. On a beau lui dire toutes les méchancetés du monde, il reste imperturbable : ce côté de sa personnalité aussi me déplaît. J'ai vidé le reste de la bouteille.

Il faisait encore grand jour et je n'étais pas encore complètement sorti de l'alcool que j'avais bu auparavant ; lorsque j'en ai bu de nouveau, il m'est monté à la tête et j'ai eu envie d'aller m'allonger quelque part. Entre-temps, lui avait fini de dévorer ce que j'avais laissé dans mon assiette ! J'ai voulu commander une autre bouteille, mais il m'en a empêché avec détermination.

« Qu'est-ce qu'il peut être rapiat ! Quelle mesquinerie !

– Si tu bois encore, l'ivresse ne te fera faire que des bêtises, tu sais bien ? »

Ce n'était pas faux. Mais sa façon de le dire ne m'a pas plu. Je me suis dit que je devrais lui sauter dessus pour lui filer une bonne gifle, mais je me suis retenu. Faire des bêtises sous l'effet de l'alcool est une mauvaise habitude que les hommes de notre famille traînent de génération en génération.

En sortant du restaurant, j'ai eu un vertige, j'ai senti que mes pas n'étaient plus assurés. Il a tendu le bras pour me soutenir, mais je l'ai repoussé. Mes tempes cognaient, *tac-tac-tac*, comme s'il y avait une horloge dans ma tête et que la grande aiguille battait les secondes. J'avais envie de m'étendre en formant le signe chinois pour « grand » : bras en croix, jambes écartées.

Quand nous sommes remontés dans la voiture, j'ai tout de suite commencé à somnoler. Il a remis sa musique classique. J'ai eu envie de lui balancer un commentaire, mais rien que d'ouvrir la bouche me fatiguait. Quand tout m'ennuie, simplement ouvrir la bouche, pour moi c'est déjà un effort.

J'ai regardé par la fenêtre. Sans accrocher mon regard, le paysage défilait en donnant l'impression d'être lointain comme dans un rêve. J'ai marmonné d'une voix pâteuse et endormie : « Tout ce paysage ne mérite pas qu'on s'attende sur lui ! » Et j'ai fini par m'endormir tout à fait, non sans avoir songé : *J'ai complètement oublié de dire au patron de se débarrasser de sa serveuse !*

J'ai fait un rêve qui m'a fait mal : la propriétaire de la boutique à côté du restaurant m'avait anesthésié afin de m'ouvrir le corps et de prendre mon foie pour remplir un de ses bocaux ; pendant qu'elle m'arrachait le foie, je me

demandais : *Quel goût va avoir cet alcool fabriqué avec un foie imbibé d'alcool ?*

Quand je me suis réveillé, nous étions en train de rouler de nouveau le long de la rivière. Il écoutait toujours le même morceau de musique.

« C'est quoi, le titre de ce morceau ?

– *Pierrot lunaire.*

– Pardon ?

– *Pierrot lunaire.* On le traduit aussi par *Pierrot envoûté par la lune* ou encore *Pierrot monté sur la lune.*

– Voilà au moins un titre qui me plaît.

– Le compositeur, un contemporain, appelé Schönberg... »

Je lui ai coupé la parole :

« Ça va, merci ! »

C'était au-dessus de mes forces de mémoriser le titre et en plus le nom du compositeur.

« C'est quoi, déjà, le titre ? »

Du fait qu'il avait dit le nom du compositeur, j'avais oublié le titre.

« *Pier-rot en-voût-té par la lu-ne.* » a-t-il répondu en forçant la voix et en détachant les syllabes, comme fait un petit enfant à qui on a posé une question dont il connaît bien la réponse ; on ne pouvait pas dire que c'était mignon, mais ça avait un côté qui faisait penser à quelque chose comme ça.

Pendant un instant, j'ai prêté l'oreille à cette musique. J'avais l'impression qu'on était à l'accélération proche d'un sommet et cela m'a fait anticiper une fin abrupte. Ma tête était prise dans un tourbillon chaotique. J'avais l'impression que ma poitrine était oppressée. Il fallait que je dise quelque chose.

« Est-ce que tu vas vraiment te marier ?

– Franchement, je ne suis pas encore très sûr.

– Ne te précipite pas. Si tu dois le faire un jour, attends d’être vieux ! »

Il a dit qu’il allait continuer à y réfléchir. Entre-temps, la musique s’était calmée, comme si elle avait dépassé un point culminant. Pourtant, le tourbillon était toujours là dans ma tête, sans changement.

C’est alors que tout à coup j’ai vu par la vitre, non loin d’où on était, une vache en train de brouter sur la digue, sous un saule. Je n’étais pas sûr que c’était celle que j’avais vue le matin. J’ai demandé à mon fils d’arrêter la voiture.

« Qu’est-ce que tu as ? Une envie pressante ?

– D’où tu sors ça ? C’est vrai que j’ai envie de pisser, mais ce n’est pas pour ça. »

Il m’a dit que si ce n’était pas pour ça, alors pourquoi c’était ? Je lui ai redit d’arrêter la voiture sans me demander pourquoi. Il a stoppé.

Je suis resté un instant assis sans bouger. En écoutant cette musique obscure qui emplissait la voiture fermée, aussi étrange que ça paraisse, je me suis senti peu à peu apaisé. Quelque chose me disait qu’il me fixait, le regard cloué sur moi : je ne lui ai même pas jeté un coup d’œil.

« Je descends ici, et toi tu continues tout seul », ai-je dit posément, comme quelqu’un qui a pris sa décision.

Mon ton était réfléchi et plein de gravité. Ça m’a donné le sentiment que j’avais une raison précise pour agir comme ça à ce moment-là.

« Mais pourquoi tu fais ça ? a-t-il dit.

– Ne t’inquiète pas, je trouverai un moyen de rentrer. Toi, tu rentres tout seul. Et une fois démarré, tu continues sans jeter un seul coup d’œil en arrière. »

Il m'a dévisagé d'un air qui semblait dire qu'il ne comprenait pas ; ça lui arrive de temps en temps de me regarder comme ça, avec la même expression. Je suis descendu de la voiture. Lui aussi, sans que je le lui aie demandé.

« Qui t'a dit de descendre de la voiture ? »

Il a eu l'air de ne pas comprendre. Je l'ai prié de remonter dans sa voiture.

« Il faut quand même que je sache pourquoi ! a-t-il dit.

– Il n'y a pas de raison. Je te dis seulement de finir la route tout seul. »

Il a eu l'air très embarrassé.

« Tu m'écoutes ?

– Oui, a-t-il dit, découragé, d'une voix éteinte.

– Tu sais ce que je deviens, quand je perds la tête ! »

Il n'a rien dit.

« Dans ces cas-là, je ne sais plus ce que je fais. »

Il me regardait d'un air vide, les yeux ronds. Sa silhouette me paraissait plus grande que dans la réalité.

« Tu sais comment ça finit, quand je ne sais plus ce que je fais ! »

Il n'a toujours rien répondu. En fait, même si je ne sais plus ce que je fais, rien ne finit jamais très mal : dans ce cas-là, je suis enragé et je ne fais que souffler comme un bœuf.

« Tu veux vraiment assister au spectacle ? »

Il n'a pas bronché. Il avait l'air très très embarrassé. J'ai pris un air furieux, mais ça ne lui a pas du tout fait peur. Pourtant, depuis qu'il est tout petit, j'ai tout fait pour qu'il ait peur de moi.

« Je te dis de t'en aller ! » ai-je insisté.

Mais il n'a toujours pas entendu ce que je disais. Il aurait dû bouger à l'instant même où je finissais de parler, et pourtant il continuait à ne pas bouger. Je l'ai apostrophé :

« 'ou le 'an ! »

Comme je gueulais en forçant la voix, je n'ai pas pu bien prononcer.

« Fous le camp ! » ai-je repris en forçant ma voix un ton en dessous.

Comme ça ne suffisait pas, sans lui laisser le temps de s'écarter je lui ai filé une grande tape sur la nuque. J'avais tapé tellement fort que j'ai eu la main tout engourdie.

« Qui sème le vent récolte la tempête ! » ai-je crié.

Les yeux écarquillés à cause du choc causé par mon coup inattendu, comme il était vexé il a fait la grimace, puis il est remonté dans sa voiture en claquant la portière et il a démarré sur les chapeaux de roues. Ça a soulevé beaucoup de poussière.

Là-dessus, en frottant ma main tout engourdie, je me suis dit : *Toute violence s'exerce toujours avec un certain degré d'injustice.*

Je l'ai regardé s'éloigner. Il accélérait comme s'il s'enfuyait. J'ai pensé que je m'étais conduit d'une manière un peu rude, sans pourtant avoir du regret.

Tout en restant debout sur place, j'ai contemplé le ciel un instant comme si rien ne venait de se passer. Mais j'avais toujours la main engourdie et elle me disait qu'il venait de se passer quelque chose. Je suis resté les mains étroitement serrées l'une contre l'autre, comme si de rien n'était.

Et voilà qu'il est revenu. En marche arrière. Tout droit jusqu'à moi.

« Qui t'a demandé de revenir ? Tu es revenu parce que tu as envie d'une autre claque ? Celle de tout à l'heure ne t'a pas suffi ?

– Tu es vraiment têtu comme une mule ! Et incurable ! J'essaie de bien faire, mais avec toi c'est impossible ! Rappelle-toi bien : celui qui a semé le vent récolte la tempête ! » a-t-il crié.

Puis il a redémarré à toute vitesse, avant que j'aie eu le temps de répliquer.

Je l'ai regardé s'éloigner sans bouger. Il roulait brutalement, comme s'il était très en colère. Je me suis fait la réflexion : *Je comprends bien pourquoi il se met en colère, mais à rouler aussi brutalement, tout ce qu'on risque, c'est un accident !*

Un peu plus tard, je me suis dirigé vers l'endroit où j'avais aperçu la vache. Elle broutait paisiblement en chassant les mouches à grands coups de queue. À côté d'elle, il y avait un joli petit veau. J'étais à peu de distance d'eux. Ayant découvert mon approche, elle m'a suivi attentivement des yeux tout en broutant tandis que je venais jusqu'à elle.

Je m'approchais lentement. Elle regardait tantôt moi tantôt son veau ; moi je regardais les deux tour à tour ; le veau regardait tantôt sa mère, tantôt moi. Je me suis passé doucement la main droite sur les joues ; j'ai senti ma peau rêche sous ma paume rugueuse.

Je suis resté comme ça un moment sans bouger. J'ai eu un vertige, j'avais l'impression de vaciller sur mes jambes alors que je restais sur place.

À ce moment-là, il s'est passé quelque chose : le bouton de ceinture de mon pantalon est parti. Je l'ai ramassé pour le mettre dans ma poche, puis j'ai empoigné mon pantalon pour l'empêcher de tomber.

Le vent se levait et le ciel commençait à s'assombrir. Des nuages cendrés se regroupaient à toute allure.

Tout en retenant mon pantalon, qui tombait parce que ce matin-là je n'avais pas mis de ceinture, je me suis rapproché de la vache. Peut-être est-ce que j'espérais recevoir un coup de patte arrière ? Non, ce n'était pas ça. Peut-être avais-je envie de voir ses grands yeux innocents ? Pas ça non plus. Je ne voyais aucune raison.

Je me suis arrêté à peu de distance des deux bêtes. Soudain, en levant les yeux, j'ai vu que sur la digue les feuilles du saule frémissaient légèrement sous le vent, sauf certaines d'entre elles qui ne bougeaient pas du tout.

Au milieu des innombrables feuilles qui frissonnaient, d'innombrables autres restaient immobiles : c'était un spectacle curieux. Sans doute était-ce à cause des angles différents qu'elles présentaient au soleil ? Sur ce, tout d'un coup, je me suis rappelé avoir contemplé tranquillement une scène analogue au bord d'une rivière quand j'étais petit.

Il y avait un vieux moulin à eau pas très loin de chez nous et j'étais près d'une rivière parallèlement à laquelle coulait un petit ruisseau bordé de l'autre côté par un talus de rizière. Ce devait être une fin d'après-midi d'été, car il n'y avait personne aux alentours et je n'entendais que le murmure de la chute d'eau du moulin.

Or, à un moment donné, j'avais vu le spectacle que voici : comme par miracle, parmi les feuilles d'un saule qui se trouvait là certaines frissonnaient, d'autres ne frissonnaient pas. À quoi avais-je pu penser en assistant à ce phénomène ?

Cette fois, immobile, je me suis plongé dans les pensées qu'évoquaient en moi ces feuilles qui frissonnaient ou ne frissonnaient pas. Entre-temps la vache avait commencé à s'éloigner à pas lents, suivie de son veau. *Ces bêtes doivent rentrer à l'étable ; ou alors, c'est trop tôt pour rentrer et elles vont peut-être ailleurs, pas très loin ; à moins qu'elles ne partent à l'aventure, ne sachant où aller ?* En me faisant ces réflexions, j'ai fermé les yeux, tout rasséréné.

C'est à ce moment-là que j'ai senti quelque chose me tomber dessus. Même les yeux fermés, j'ai su tout de suite ce que c'était : des gouttes de pluie. C'était frais sur la peau.

Je ne savais toujours pas ce que j'étais en train de faire à cet endroit-là ou ce que j'avais projeté d'y faire. Ma conviction était que j'étais en train de remplir fidèlement un rôle qui ne m'avait pas été confié, même si je ne savais pas très bien de quoi il retournait. Toutefois, j'ai ressenti une petite excitation quelque part dans mon corps.

Cependant, même à cet instant-là, je devais continuer à retenir mon pantalon. Et soudain je me suis senti comme un Pierrot envoûté par la lune.

Le vent soufflait de plus en plus. Mais je n'entendais pas le vent, ou ce que la chose agitée par le vent semblait dire, à savoir : « Me voilà, c'est moi ! » Pour le moment, mes oreilles n'entendaient rien du tout. Lorsque j'ai rouvert les yeux, j'ai vu seulement les milliers de ronds que faisaient naître les grosses gouttes de pluie en s'écrasant sur la face des eaux.



## UNE PROMENADE

Je me dirige vers chez elle. Sa maison est assez éloignée mais j'y vais à pied. Je regarde autour de moi en marchant lentement, mais il n'y a pas grand chose à voir aux alentours. Sur le chemin, je dois traverser une zone industrielle avec des usines.

Ça et là, je vois de hautes cheminées qui méritent le coup d'œil. Je vois aussi de longs tuyaux d'aluminium argentés dont l'enchevêtrement mérite aussi le coup d'œil si on regarde avec attention. Je vois également des ouvriers d'usine en tenue de travail avec un casque ; au début, je ne les vois pas, mais si je cesse d'avancer pour regarder plus attentivement, je les découvre. Ils sont en train de souder ou de transporter des matériaux.

À cet instant précis, je pense aux objets qu'on est actuellement en train de fabriquer sans arrêt dans ces ateliers. J'essaie de penser à ces trucs-là et à rien d'autre. J'imagine des scènes où l'on fabrique des chaussures, du tissu ou des produits en plastique. Dans mon imagination, les choses s'entassent comme une montagne.

Je pense à B. Je pense à elle en me dirigeant vers chez elle. Elle est mon unique amie et nous sommes amis de longue date.

Je continue à marcher. Certaines usines sont fermées. De leur cheminée ne sort plus aucune fumée. Cette zone industrielle ne tardera pas à disparaître : elle va être transformée en cité-dortoir. Je regrette un peu la disparition de ces usines qui produisent des substances polluantes comme du benzène, de l'acide sulfurique, du cadmium. Ici, les jours où il y a du bouillard, il vaut mieux rester chez soi : un vrai smog.

Bientôt, j'arrive près de la maison de B. Je passe chez elle de temps en temps, mais pas très souvent. En ce moment il se peut qu'elle regarde dehors, assise dans son fauteuil à bascule. Les jours où nous nous rencontrons, j'imagine nos conversations.

« Quel temps fait-il ? demande-t-elle à l'instant où j'entre chez elle.

– Après la pluie, les nuages se sont enfuis rapidement. À toute allure. Un vrai tourbillon, si bien qu'au bout d'un moment à les regarder, j'ai eu un vertige. »

Déjà, j'ai quitté la zone industrielle et j'arrive dans la ruelle de la cité où elle habite et un instant plus tard je suis devant chez elle. Je me dis : *Maintenant que je suis arrivé, il ne me reste plus qu'à entrer.* Et pourtant, au lieu d'entrer, je passe devant sa porte et je poursuis mon chemin. J'enfonce mon chapeau que le vent menaçait d'emporter. Je n'aurai qu'à passer la voir en revenant d'une petite promenade. Autant que possible, je préfère me promener seul.

En sortant de la ruelle, au coin de la rue il y a un coiffeur. C'est là qu'à lieu un de mes petits plaisirs, tellement rares : assis dans un fauteuil devant le miroir, les yeux fermés, je prête l'oreille aux ciseaux qui me raccourcissent les cheveux, et à un moment donné, comme je n'entends plus les ciseaux,

j'ouvre les yeux et j'imagine ce qui m'est arrivé entre-temps en regardant les bouts de cheveux tombés par terre... Je me passe la main sur le crâne : mes cheveux sont encore courts, je n'ai pas besoin d'aller les faire couper.

Un peu plus loin dans la rue, il y a une quincaillerie. Une petite fille regarde quelque chose les mains sur les hanches : un tuyau de caoutchouc tout entortillé. Quelqu'un a dû ouvrir le robinet à l'intérieur de la boutique, car à ce moment-là l'eau jaillit et le tuyau se tortille d'un côté et de l'autre.

« C'est un chat, c'est un chat ! » crie la fillette.

Je regarde avec elle le tuyau qui tournoie.

« Bouge plus, le chat ! dit-elle.

– Tu appelles ça un chat ? Ce n'est pas un chat, c'est un tuyau de caoutchouc ! »

Elle me regarde d'un œil inquiet.

« C'est un chat ! dit-elle.

– Je te dis que ce n'est pas un chat, mais un tuyau de caoutchouc. »

Elle me regarde de nouveau.

« C'est un chat !

– Ce n'est pas un chat, je te dis, mais un tuyau de caoutchouc. Tu ne vois pas ?

– Toi, tu ne vois pas que c'est un chat ?

– Bon, d'accord, c'est un chat. Occupe-toi bien de lui. »

Je laisse la fillette jouer avec son chat et je reprends ma route. J'arrive bientôt à l'endroit où bifurquent le chemin de la mer et celui de la colline. Ou tu vas vers la mer, ou tu vas vers la colline, il faut choisir. Je fais d'abord quelques pas sur le chemin qui conduit à la colline, mais très vite je tourne les talons et je m'engage dans l'autre, en direction de la mer. De toute façon, une fois au bord de la mer, on voit la colline, et

si je veux, on peut y aller aussi en partant de là, mais je n'irai pas sur la colline quand je serai à la mer, ça fait trop loin. Mon principe est de ne pas parcourir le même jour plus de chemin que j'ai décidé.

Le fait que la chaussée sur laquelle je me trouve conduise vers la mer me donne envie d'accélérer, mais je continue à marcher lentement. Je n'ai aucune raison de me dépêcher, je me rappelle bien : je suis sorti me promener, je ne vais pas au travail.

Bientôt, j'arrive à la dune qui précède la mer. Devant moi, ce n'est pas tout de suite le large : il y a la plage, puis à une certaine distance une jetée, avec des bateaux. Comme c'est loin, je ne vois pas très bien, mais sur les docks, ça ne peut pas être la tranquillité de la plage, on doit s'affairer à débarquer et à charger des marchandises dans une grande agitation.

Sur la dune, un vieil homme assis sur la selle de son vélo contemple la mer. Sa bicyclette est jaune et petite, comme une bicyclette d'enfant, mais il a lui-même la taille d'un enfant. Puisqu'il a la taille d'un enfant, n'est-il pas tout à fait normal qu'il ait une bicyclette d'enfant ?

Les fesses posées sur le parapet en haut de l'escalier, je contemple la mer un instant. Tout à coup, je réalise que lorsque j'ai les fesses posées sur ce parapet-là, il m'arrive de m'enfoncer dans une rêverie. En effet, dès que je pose les fesses à cet endroit, beaucoup de choses me trottent par la tête. Ça me paraît être un endroit convenable pour s'asseoir et penser à beaucoup de choses.

Mais quand je tourne de nouveau la tête vers le vieil homme, il n'est plus où il était ; son vélo non plus n'est plus là. Je me dis : *Il a disparu en poussant son vélo, son vélo a disparu poussé par lui...* En pensant à l'effet produit par la répétition des

mots, je répète lentement les mêmes mots : *Le vieil homme qui en un rien de temps n'est plus visible a disparu en un rien de temps, le vieil homme qui en un rien de temps a disparu n'est plus visible en un rien de temps*. Alors, le fait qu'il ait disparu avec son vélo devient un fait insignifiant. En général, répéter les mots affaiblit leur sens. Ça peut même l'annuler.

À ce moment-là, j'aperçois une petite fille qui monte l'escalier avec à la main un ballon au bout d'une ficelle. On dirait que pour elle ce n'est pas dur de monter l'escalier : elle grimpe à pas légers. Elle porte une tenue d'été de couleur verte, des chaussures blanches et un sac rouge à l'épaule ; sur le sac, il y a quelque chose d'écrit.

Arrivée presque à ma hauteur, elle s'arrête une seconde pour me regarder, puis se remet à monter. Une fois en haut, elle s'arrête de nouveau et me regarde. Elle a dans les cheveux une petite barrette violette en forme de papillon. J'essaie de lire ce qu'il y a d'écrit sur son sac, comme si c'était quelque chose que je dois absolument découvrir, mais je n'y arrive pas parce que les lettres sont trop petites pour qu'on les lise sans une loupe.

« Qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur ton sac ? »

Elle tourne le sac pour que je le voie bien, sans répondre ; elle bat des cils lentement. Ces battements de cils me font penser : *Elle bat des cils comme le font souvent les petites filles*.

Et soudain, elle fait une chose à laquelle je n'aurais jamais pensé : elle me tire la langue brusquement et de sa bouche sort un autre ballon, un *bubble-gum*. Du coup, l'envie me prend de faire éclater sa bulle comme si j'étais en colère, mais c'est elle qui la fait éclater. Elle rit aux éclats en faisant éclater son chewing-gum gonflé d'air. Moi aussi je me mets à rire. Elle souffle encore un fois dans son chewing-gum pour le faire éclater en me regardant comme si je le lui avais demandé.

Je m'esquive avant qu'elle ne souffle encore une fois pour faire éclater une bulle comme si c'était quelque chose qui me faisait peur. Je descends presque en courant l'escalier en direction de la plage.

En bas de l'escalier, je me retourne : elle a disparu. Je soupire de soulagement comme si je venais d'échapper à un danger. Ensuite, j'enfonce mon chapeau sur ma tête d'un air décidé et je marche dans le sable en fredonnant une chanson.

Je parcours la plage le long de la limite laissée sur le sable par le reflux. Des mouettes grises volent dans le ciel de midi, on dirait des fantômes. Certaines se posent sur l'eau. Je me dis : *On dirait qu'elles se reposent ; les mouettes aussi ont parfois besoin de se reposer !* Il n'y a presque pas de vagues. Alors je pense : *Ce serait bien qu'il y ait des vagues, et même simplement des vaguelettes ! Mais dans ce coin-là, la mer est toujours plutôt calme !*

Il y a longtemps, chaque hiver des blocs de glace flottaient sur cette mer, à cause d'une influence géographique car cette côte échancrée était jadis longée par un courant froid à la saison hivernale ; mais depuis un certain temps, la mer ne gèle plus à cause d'une anomalie météorologique.

Non loin de là, on aperçoit une petite île. Je la contemple un moment. Un jour, sur cette même plage, j'ai pensé que j'aimerais bien aller jusqu'à cette île à la nage. L'eau m'attire toujours, j'aime me plonger dedans.

Je me rappelle tout à coup qu'une fois — il y a longtemps, à l'époque j'étais encore jeune —, j'ai traversé à la nage un fleuve d'une largeur assez importante. Je me suis jeté à l'eau tout habillé ! Je ne me rappelle pas pourquoi j'ai commis cet acte téméraire, qui aurait pu être très dangereux. Je voulais peut-être juste exhiber mon courage, je ne sais pas. J'ai fini par arriver sur l'autre rive, mais quand je suis sorti de l'eau

j'étais littéralement épuisé. À cause de la violence du courant au milieu du fleuve, je m'étais retrouvé beaucoup plus en aval que prévu, j'avais pas mal dérivé avant d'atteindre l'autre bord. Je me souviens que les gens qui étaient là m'ont regardé comme si j'étais fou.

Et je me rappelle aussi être monté une fois avec B sur un bateau de croisière qui faisait le tour de cette île. On ne faisait qu'une fois le tour et on ne mouillait pas dans l'île. J'étais curieux de connaître le paysage de l'autre côté : il ne présentait pas de grande différence avec ce côté-ci. C'est une île rocheuse inhabitée. Ça prenait une trentaine de minutes de bateau. Il n'y avait que nous. Il faisait très froid, et je n'ai aucun autre souvenir que d'avoir été secoué de frissons.

Je me rappelle encore autre chose — et ce souvenir réapparaît chaque fois que je reviens au bord de la mer : ça doit être l'eau qui fait remonter les souvenirs en masse à la surface de ma mémoire. Donc, un soir où il ne faisait pas encore très chaud, pendant que je me promenais j'ai vu un noyé entouré de curieux. Je ne sais pas comment cette personne s'était noyée et comment son corps avait été récupéré. Ce que j'ai vu, c'était un cadavre d'homme boursoufflé gisant sur le sable. Il portait un bermuda, c'est tout. Son ventre était gonflé, sans doute parce qu'il avait avalé beaucoup d'eau, mais il m'a semblé que déjà avant il devait avoir un gros ventre.

Les gens le regardaient comme si c'était un requin mort. Ayant connu une mort misérable, il avait l'air misérable — ou bien il avait l'air misérable parce qu'il était mort ? J'ai regardé son visage, son cou, son ventre et ses jambes, qui avaient l'air aussi misérables que lui en pensant que je ne pouvais pas ne pas les regarder pour la simple raison qu'ils étaient là sous mes yeux. À ce moment-là, quelqu'un a couvert le corps avec quelque chose et je n'ai plus vu sa misère.

Je marche lentement sur le sable. Un groupe d'enfants vêtus de la même tenue de sport avec des rayures est en train de courir à ma rencontre, conduit par les coups de sifflet d'un adulte. On dirait le club de base-ball d'un collège. Un enfant un peu enrobé est à la traîne ; il n'a pas l'air d'avoir la forme physique qui convient, et pour cette raison il devrait sans doute faire du sport avec d'autant plus d'assiduité.

La personne qui a l'air de diriger le groupe lui dit de ne pas se décourager et l'enfant répond qu'il n'en peut vraiment plus. Je crois que l'adulte va le réprimander, mais tout au contraire, il fait continuer les autres, puis se met à marcher en soutenant le retardataire ; lui aussi, il a l'air fatigué.

Je recommence à marcher lentement tout en regardant le groupe d'enfants et en songeant : *La promenade est une chose qui a pour moi une grande signification !* Mais dès que j'ai dit ça à haute voix, il me semble qu'en fait c'est quelque chose qui pour moi n'a pas grande signification. Quelque chose d'indifférent, finalement.

Un peu plus loin sur la plage, je vois quelqu'un assis sur une chaise pliante avec quelque chose ressemblant à un attirail de peinture. On dirait bien un peintre. Je m'arrête à côté de lui. La toile posée sur le chevalet est encore vierge. Non : à y regarder de plus près, on y a tracé une faible ligne d'horizon. Je fais semblant de remuer la tête comme si selon moi cette simple ligne n'avait pas été tracée convenablement.

Le peintre continue à regarder alternativement la ligne d'horizon qu'il a esquissée sur la toile et la réalité de l'horizon. On dirait qu'il est absorbé à fond dans ses pensées, et il n'a pas l'air de faire attention à moi. Moi, tout à fait immobile à côté de lui, comme si j'accompagnais ses pensées, je regarde la mer devant moi avec concentration.

Et comme si j'étais moi-même peintre, intérieurement je divise le paysage en trois plans : un sur lequel il y a un cargo, un sur lequel il y a le soleil, un sur lequel il n'y a rien. Aussitôt que j'ai terminé mon esquisse, je pense que maintenant je n'ai plus qu'à me mettre au travail. Mais le peintre ne bouge pas, à croire qu'il n'a pas encore sa composition en tête. Il a l'air endormi, même s'il ne dort pas. En voyant cette inaction, je commence à me sentir impatient.

Peu après, avec une certaine arrière-pensée, je vais m'asseoir sur le sable devant lui à un endroit un tout petit peu à l'écart. Puisque je suis maintenant dans son champ de vision, est-ce que je vais figurer sur sa toile ? Je reste immobile lui tournant le dos. Est-ce qu'il va se mettre en colère contre moi parce que je barre une partie de sa vue ? Je n'entends aucun bruit derrière moi. Je redivise en cinq plans ce que j'avais partagé en trois. Sur les deux nouveaux plans figurent deux petits bateaux de pêche, un dans chaque. Comme les objets placés dans ces deux plans continuent à bouger, il est difficile de les fixer ; en plus, ils vont dans des directions opposées. Maintenant, un des deux pénètre dans le plan où il y avait le soleil tandis que l'autre vient occuper le plan vide.

Mon attention commence à être de plus en plus perturbée par le peintre derrière moi. Comment va-t-il faire pour représenter mes plans ainsi divisés ? Est-ce que je perturbe son attention ? Est-ce qu'il arrive à ne pas laisser émerger sa perturbation même s'il se sent perturbé ? Je finis par me retourner et quand je me retourne, il a disparu. Il a tout simplement ramassé son attirail et s'en est allé ailleurs. Il s'est effacé avec une telle netteté que je me demande même s'il a jamais été là.

*J'aurais dû le regarder travailler avec plus de patience, sans pour autant le déranger !* Je me fais ce reproche à moi-même comme si ç'avait été une faute grave, alors que ce n'est sûrement pas le cas.

Je me remets à marcher sur la plage. À cet instant, le vent se lève d'un coup et un vieux parapluie ouvert abandonné là au bord commence à rouler n'importe comment. J'avance sans me presser en le suivant. C'est un parapluie jaune comme on peut en voir partout. Il s'arrête.

On dirait que ce n'est pas un parapluie, mais une de ces ombrelles que les femmes utilisent pour se protéger du soleil. Une baleine est cassée et le tissu est déchiré. Je regarde avec attention ce parapluie ou cette ombrelle pendant un moment comme si j'avais à faire un rapport officiel là-dessus. Mais tandis que je me dis : *Voilà la forme parfaite d'un parapluie ou d'une ombrelle en partie démolis !* l'attention que je lui porte s'évanouit.

C'est alors que mon chapeau s'envole au-dessus de l'eau. C'est un chapeau que j'aime beaucoup porter et que j'adore regarder quand il est accroché au portemanteau. Lorsque je sors, je le mets comme quelqu'un qui se prépare à passer un grand moment et je me regarde dans la glace en soignant son inclinaison.

Je quitte mes chaussures et mes chaussettes, je fais quelques pas dans l'eau pour aller le ramasser, mais il s'éloigne de plus en plus sous mes yeux, emporté par le reflux. Je le regarde s'éloigner, incapable de faire quoi que ce soit. Je ne sais pourquoi, je pense que les choses qui se sont passées depuis mon arrivée au bord de l'eau alors qu'elles n'avaient pas de rapport entre elles sont en train de se développer comme une série d'événements incompréhensibles constituant une affaire qu'on peut comprendre de manière globale.

Finalement, je reste immobile dans l'eau en renonçant à récupérer mon chapeau. Les vagues se brisent doucement autour de mes chevilles. Tout à coup, je me sens envahi d'un grand contentement. Je reste là sans bouger pour exprimer ce contentement. Et comme si ça n'était pas suffisant, je me dis : *Dire simplement que je suis content ne suffit pas à exprimer mon contentement, mais pourtant il faut que je le dise.* J'ajoute : *Au bout du compte, je ne peux exprimer ce contentement que de façon insuffisante !*

Je ferme doucement les yeux. Soudain surgit dans mon esprit une mer d'épis d'orge verts ondulant sous le vent que j'ai vue un jour dans un champ. Je marchais lentement en regardant la danse des épis qui s'inclinaient tous ensemble dans la même direction sous le souffle du vent, lorsque tout à coup je me suis arrêté au milieu de ces choses mouvantes pour contempler cet immense mouvement en montrant la même surprise que quelqu'un qui vient d'ouvrir les yeux devant un monde nouveau. Je me rappelle avoir déjà ressenti des contentements pareils à celui de ce moment-là.

Je rouvre les yeux. Je regarde le soleil du plein midi. Tout à coup, un cercle rouge entre dans mes prunelles et perd petit à petit sa couleur rouge jusqu'à devenir blanc. À cet instant, un vertige intense me saisit. Ces temps-ci, j'ai de plus en plus souvent des vertiges : j'ai l'impression que je vais m'effondrer d'un seul coup. Chaque fois que je suis ainsi pris de vertige, je pense que c'est la fin.

Pour surmonter ça, j'évoque l'image de la petite fille de tout à l'heure : est-ce que sa robe était rouge, blanche ou verte ? Et ses chaussures, blanches ? Et son sac, de quelle couleur il était ? Je ne me rappelle aucun de ces détails. Il me semble seulement que la barrette en forme de papillon qui tenait ses cheveux était violette. Et je revois le ballon qu'elle tenait. Non : au lieu

du ballon, c'est à la bulle qu'elle a faite avec son *bubble-gum* que je pense sans arrêt, elle a l'air d'être sur le point d'éclater et j'ai l'impression que je vais m'effondrer juste au moment où elle éclatera. Je dis d'une voix pleine de conviction : « Bientôt, j'irai mieux. » Une fois que j'ai dit ça, j'ai plutôt l'impression que cette conviction se retire à toute allure. J'aurai du mal à passer ce moment.

C'est alors que je remarque quelque chose qui remue sur le sable. J'arrête de penser au ballon ou à la bulle et je regarde ce qui est là : c'est une mouette en train de mourir. Une de ses ailes est déchirée mais continue à s'agiter. Je concentre toute mon attention sur elle et du coup mon vertige se dissipe peu à peu. C'est la mouette mourante qui m'a sauvé la vie. Ayant péniblement repris mes esprits, je me dis en la regardant : *Elle meurt comme tous les autres êtres qui ont perdu la vie !*

Et je découvre autre chose à côté d'elle : une montre-bracelet rongée par le sel et qui ne marche plus. Cette mouette mourante et cette montre en panne transforment l'espace où je me trouve en un lieu irréel. Je pense que ce serait parfait s'il y avait là en plus une statue de plâtre brisée ou un vieux sac de voyage bourré à craquer.

Les aiguilles de la montre sont arrêtées sur deux heures et je vois que la mouette d'à côté a cessé de respirer. Je déclare qu'elle est morte à deux heures moins deux, comme font les médecins en s'adressant aux proches d'un défunt. Et cette fois je prends une expression triste et résignée comme si j'étais un membre de la famille. Ensuite, je l'enterre dans le sable avec la montre cassée et une pensée me vient : accroupi, j'enfonce les mains profondément dans le sable ; là, le sable est froid contrairement à la surface et ce froid évoque le monde souterrain.

« Qu'est-ce que tu étais en train de faire ? dis-je en entrant chez B.

– Je dormais.

– Moi qui je croyais qu'à cette heure-ci tu te balançais mollement dans ton fauteuil à bascule et que tu étais en train de tricoter en regardant de temps en temps par la fenêtre !

– Je ne donne pas dans les trucs du genre tricot, mais puisque j'ai ce fauteuil, c'est vrai qu'il m'arrive de regarder par la fenêtre en me balançant. »

Je découvre une égratignure sur le dos d'une de ses mains.

« Qu'est-ce que tu t'es fait, à la main ?

– Ma chatte m'a griffée.

– Pourquoi elle a fait ça ?

– Je ne sais pas. Je l'avais prise dans mes bras et tout à coup en s'est échappée en me faisant ça.

– Comme ça, d'un coup ?

– Il me semble qu'il y a eu un bruit : elle a dû entendre quelque chose et elle a bondi par réflexe. »

B bâille en faisant un grand bruit. Je reprends :

« Je t'avais bien dit qu'un jour tu aurais des problèmes avec cette chatte.

– Je ne me rappelle pas t'avoir entendu dire ça. »

Je me demande à mon tour si j'ai vraiment dit ça.

« Tu as raison. Peut-être que je n'ai jamais dit ça, mais j'y ai pensé. Ça va aller ?

– Oui, bien sûr. »

Elle continue à bâiller.

« Tu as sommeil ? Tu n'as pas assez dormi ?

– Si, mais je suis encore en train de me réveiller. »

Je regarde partout autour dans la pièce comme si je voulais me rendre compte à nouveau de l'endroit où je me trouve. Son intérieur est tel que je l'ai toujours vu.

« Où elle est passée ?

– Elle doit être dans la cuisine. »

Je jette un coup d'œil vers la cuisine. Je tends l'oreille mais il n'y a aucun signe de la chatte. Peut-être qu'elle dort.

« J'ai été chez toi il y a quelques jours, dit B.

– Ah bon ?

– Tu n'étais pas là.

– Non. J'avais dû aller quelque part.

– Où ça ?

– Quelque part. »

Elle n'a pas insisté.

« Tu n'es pas sortie aujourd'hui ?

– J'ai fait une promenade. En revenant, j'ai vu des employés jouer au football dans la cour de l'usine.

– Ah bon ?

– On aurait dit qu'ils faisaient un peu de sport après le déjeuner.

– Il y a des gens comme ça.

– Combien il faut être pour une équipe de foot ?

– Onze.

– Oh ! ils avaient l'air beaucoup plus nombreux !

– Combien ?

– Peut-être est-ce qu'il n'y en avait pas tellement, mais on avait l'impression, parce que la cour était petite. Je ne sais pourquoi, ça m'a semblé bizarre de voir tous ces gens courir après un petit ballon.

– C'est vrai, c'est un spectacle qui paraît toujours un peu bizarre. »

Je pense à l'échange que nous avons en ce moment ; je sens que ces sortes de choses méritent qu'on en parle entre vieux amis.

Sur ce, la chatte réapparaît dans le salon. Elle vient devant nous étirer ses pattes. On dirait qu'elle vient de dormir. Je vois qu'elle remue la queue comme si elle était de bonne humeur — et tout à coup, je crois comprendre pourquoi la petite fille baptisait « chat » le tuyau de caoutchouc.

En regardant sa queue, je me dis : *Elle a toujours les yeux mouillés d'émotion, mais aujourd'hui ils doivent l'être !* Je regarde ses yeux : c'est bien le cas. Elle me fait l'impression d'avoir aujourd'hui le ventre particulièrement gros.

« Elle va pas avoir des petits ? Elle a l'air d'avoir un gros ventre, dis-je.

- C'est pas possible, elle n'est pas sortie de la maison.
- Regarde son ventre : on dirait bien qu'elle est grosse !
- Sûrement pas, à mon avis. »

La chatte vient dans mes bras sans que j'aie essayé de l'attraper. Je lui caresse le dos ; il me reste des poils entre les doigts.

- « On dirait qu'elle débouffe, non ?
- Pas du tout.
- Mais regarde tous ces poils !
- Il y en a toujours comme ça. »

Je continue à caresser son pelage et je débarrasse ma main de ses poils.

« Ce n'est pas la peine de lui arracher les poils exprès comme ça, dit B.

– Je n'en arrache pas, je m'en débarrasse parce que j'en ai plein les doigts. »

Ma paume est appliquée sur son ventre, mes doigts sentent l'intérieur de son ventre, les battements de son cœur. C'est une sensation très étrange.

« C'est une sensation très étrange.

– Quoi ?

– Le ventre de la chatte.

– De quoi tu parles ?

– Du ventre de la chatte !

– Qu'est-ce qu'il y a là de si «étrange» ?

– Ça signifie en l'occurrence que je trouve étrange le ventre de la chatte sous ma main et que c'est étrange de dire ce mot. C'est-à-dire le fait que quelque chose de chaud et de mou palpite là. »

B sourit en me regardant comme pour dire qu'elle me comprend. On se regarde tous les deux en silence un moment, comme si on se surveillait mine de rien.

« J'ai fait une promenade avant de passer te voir. Du côté du port. Et il s'est passé quelque chose, dis-je.

– Quoi ?

– Il s'est passé des choses, à l'aller et au retour.

– Raconte.

– Voilà d'abord ce qui s'est passé à l'aller. Je me dirigeais vers le port et quelqu'un s'est approché de moi pour me demander le chemin qui mène à la mer ; je lui ai demandé pourquoi il voulait aller là-bas et il m'a répondu qu'il avait quelque chose à y faire. Et puis il m'a dit d'une voix très désagréable que ça n'était pas mon affaire, comme s'il voulait me chercher chicane. Il m'a redemandé de lui expliquer la route du ton de quelqu'un à deux doigts de se mettre en colère si je n'obtempérais pas. Je lui ai dit que pour cette chose là je pouvais l'aider : si on ne connaît pas la route, on risque de se perdre. Et puis j'ai eu tout à coup envie de m'offrir une petite fantaisie aux dépens de cet inconnu : «Si vous allez quelque part, il faut bien connaître la route.» Et je lui ai donné un luxe d'explications avec ce que j'appellerai le plus grand

sérieux ; car c'est ma conviction ordinaire que si quelqu'un me demande son chemin, je suis tenu de le renseigner avec le plus de gentillesse possible. Alors j'ai dit : « Si on va tout droit par ici, on voit une grande usine ; si on va tout droit par là, on tombe sur un petit parc ; si on le traverse, on débouche sur une grande avenue qui conduit à une dune ; et là, si on suit le sentier tout droit, il y a un escalier abrupt qui descend sur la plage. » Il a eu l'air de bien écouter ce que je disais.

– Tu aurais dû lui dire carrément qu'il n'avait qu'à aller tout droit !

– J'ai préféré lui expliquer en détail. Je lui ai dit qu'il ne pourrait jamais arriver à la mer s'il ne suivait pas mes indications, ou plutôt qu'il n'y arriverait qu'avec de très grandes difficultés, alors il valait mieux qu'il y aille en faisant attention à prendre la bonne direction. Sur quoi il m'a demandé ce qu'il devrait faire une fois arrivé là-bas. J'ai dit : « Là-bas, il y a la mer. Une fois au sommet de l'escalier dont j'ai parlé, vous la verrez d'un coup d'œil. On ne peut pas manquer de la voir d'un coup d'œil, à moins de fermer les yeux. » Il m'a alors demandé si ce n'était pas trop loin et je lui ai dit que bien sûr on pouvait y aller en bus, mais qu'il valait mieux y aller à pied, car marcher, c'est bon pour la santé. Il a eu l'air de grommeler des injures tout seul, comme s'il était très en colère. Alors je me suis dit : *On ne peut même plus indiquer la route à quelqu'un sans prendre un risque !*

B essaie de me couper la parole, mais je continue mon récit.

« Il est parti avant que j'aie bougé. Sans un mot. Il aurait tout de même pu me remercier, non ? Il marchait d'un bon pas. Moi, je l'ai suivi en marchant lentement. On s'est trouvés de plus en plus éloignés l'un de l'autre, mais je ne l'ai pas

perdu de vue. Lorsque je suis enfin arrivé à l'escalier d'où on embrasse la mer d'un coup d'œil, il était là planté là, en haut de l'escalier. Je suis resté un instant à côté de lui, mais il n'a pas eu l'air de me reconnaître. Ensuite, j'ai posé mes fesses sur le parapet qui se trouve au départ de l'escalier et pendant un moment j'ai regardé tantôt la mer tantôt l'homme près de moi. Lui, debout là sans bouger, il gardait les yeux fixés sur la mer. J'ai espéré qu'il allait faire quelque chose, mais il n'a pas esquissé le moindre mouvement. Je suis resté moi aussi immobile, bien que ce ne soit pas son immobilité qui ait eu le pouvoir de m'immobiliser. Je pressentais qu'il allait me venir une bonne idée, et il m'en est effectivement venu une. Elle n'était pas si bonne que ça, alors j'ai croisé les jambes. Et j'ai réalisé tout à coup qu'en ce même endroit, les fesses posées sur le parapet, il m'arrive de me plonger dans mes réflexions. Effectivement, il me vient toujours beaucoup d'idées, les fesses posées sur ce parapet, on dirait que c'est un endroit qui favorise la méditation dès qu'on s'y assoit.

– Qu'est-ce que tu me racontes, là ? Où veux-tu en venir ?

– Je me suis dit en moi-même : *Je pourrais rester indéfiniment comme ça, les fesses posées sur ce parapet*. Ensuite, j'ai imaginé que nous — je veux dire lui et moi —, on engageait la conversation. C'était surtout lui qui parlait, mais comme ce n'était pas facile de le suivre, j'ai dû lui dire : «Ça ne me dérange pas que vous me racontiez ce genre de choses, mais je ne saisis pas bien où vous voulez en venir, vous voyez ce que je veux dire ?» Là, il a bougé et s'est mis à descendre l'escalier.

– Tout ça, tu l'inventes à mesure, n'est-ce pas ?

– Pas du tout, ça s'est vraiment passé comme ça. »

Je me demande pendant un moment si ce que je viens de lui raconter est bien vrai. Peut-être que c'est vrai, peut-être

que ça ne l'est pas, quelle importance ? Il y a longtemps que j'ai perdu tout intérêt pour le fait de raconter uniquement des choses vraies. Pour moi, il n'y a pas de différence entre ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas.

« Je ne savais pas quoi faire, alors je suis resté les fesses sur mon parapet. Une fois descendu, il a rapidement disparu à ma vue. J'ai dû prendre un air déprimé.

Je suis resté assis là, immobile, les fesses sur mon parapet, à regarder la mer coupée par l'horizon, forcément, c'est-à-dire la mer et le ciel avec l'horizon entre deux. À force de rester immobile, j'ai senti venir le sommeil. En même temps, je me sentais très seul ou très misérable, je ne sais pas exactement lequel des deux. Alors j'ai pensé : *C'est sans doute parce que tu as envie de dormir !* J'ai fermé les yeux, mais je ne me suis pas endormi. Dans ces conditions, je ne pouvais pas me dire que si je ne pouvais penser à rien, c'était parce que j'étais en train de dormir. Devant mon parapet, il y avait un banc et si j'avais vraiment eu sommeil, je n'avais qu'à m'y allonger pour essayer de dormir. Mais au lieu de m'y installer confortablement, je suis resté les fesses sur mon inconfortable parapet. Et j'ai rouvert les yeux pour contempler la mer devant moi. J'ai songé que si le soleil avait été sur le point de se coucher, j'aurais très bien pu rester là à attendre qu'il se couche, mais ça faisait trop longtemps à attendre. »

J'arrête un instant de parler, bien que cette fois B ne m'ait pas coupé la parole. Je me demande de quelle façon je vais terminer l'histoire que je suis en train de raconter.

« À ce moment-là, quelqu'un s'est approché et a commencé à chanter devant la mer comme si c'était pour moi qu'il faisait ça. Il chantait avec tout son cœur comme un professionnel. Je me suis dit : *Celui-là, c'est un vrai chanteur !* Sa chanson ne

me paraissait pas être la bonne chanson à chanter au bord de la mer sans une raison particulière. Du coup, j'ai pensé : *On comprendrait mieux s'il était aveugle !* En fait, il avait les yeux grand ouverts et regardait devant lui. À un moment donné, il a interrompu sa chanson, puis m'a regardé comme si ma présence le gênait pour chanter et il est parti en vitesse. *Quel drôle de zigoto !*

– Ce n'est pas toi qui chantais, en réalité ?

– Un bon moment après, j'ai revu l'homme qui m'avait demandé son chemin. Il remontait l'escalier. J'ai pensé que j'allais me lever brusquement devant lui quand il serait au sommet de l'escalier et lui demander : «Je vous ai fait peur ? C'est justement ce que je voulais ; voilà, c'est fait !» Et puis, au cas où il n'aurait pas eu l'air très surpris, je lui aurais demandé : «Est-ce que vous avez vu des mouettes, en particulier posées sur l'eau ?» Dans ce cas, sûrement il aurait bafouillé : «La mer, cette lumière, les vagues qui m'apaisent me tout en perturbant...» Il ne m'aurait pas montré la même attitude menaçante qu'auparavant.

Bon, on arrive à échanger quelques phrases pendant un moment. Il me parle surtout de la mer et chaque fois qu'il finit une phrase il ajoute : «Vous me suivez ?» Et moi je dis : «Je comprends au moins pourquoi vous parlez de la mer. Face à la mer, on pense à la mer, c'est naturel, parce que devant elle, il est difficile de penser à un lac. Bien sûr, devant une mer qui donne l'impression d'être un lac, on arrive aussi à penser à un lac, et dans ce cas, on pourrait se dire : *Cette mer ressemble plus à un lac qu'à la mer !*» Et lui, il continue à parler de la mer jusqu'à ce que, tout d'un coup, il change de sujet pour passer à quelque chose de plus personnel : «J'ai exprimé avec netteté que je n'avais pas l'intention d'être agressif. – Vis-à-vis de

qui ? – De tout ce monde-là, de toutes ces choses-là». Comme s’il ne savait plus pourquoi il se trouve en conversation avec moi, il interrompt soudain son histoire et il s’en va, non sans m’avoir lancé un coup d’œil, mais sans avoir la correction de me saluer. Je l’arrête en le prenant par le coude, mais je n’arrive pas à trouver mes mots, alors il me fusille d’un regard menaçant qui contraste avec un moment précédent. Pour deviner qu’il adopte à coup sûr à mon égard une attitude menaçante, il me suffit de m’entendre me dire en mon for intérieur : *Maintenant qu’elle est carrément menaçante, l’attitude de ce zigoto me plaît bien !...*

Dans la réalité, il a monté l’escalier lentement comme si cela lui était très pénible, et lorsqu’il a fini par arriver au sommet, je n’ai rien pu lui demander. Une fois en haut, après avoir repris son souffle, il s’est éloigné en me laissant planté là. Je ne savais pas quoi faire, alors j’ai été obligé de reconnaître au fond de moi : *Ce n’est pas aussi désagréable que je l’imaginai de rester sans savoir quoi faire.*

– Tu as vraiment le chic pour les inventer, tes histoires, on ne sait jamais comment elles vont tourner, dit B.

– Voici maintenant l’aventure qui m’est arrivée au retour de la promenade à la mer. Lorsque je suis arrivé près du parc, j’ai rencontré un chien que je voyais pour la première fois. Il était couché sur le ventre au bord de la rue. Il ne tremblait pas de froid, vu qu’il ne faisait pas froid. Je me suis arrêté un peu devant lui : il m’a regardé d’en bas, fixement : moi je l’ai aussi regardé fixement, d’en haut. J’ai examiné avec attention de quoi il avait l’air et je me suis dit : *Il a tout à fait l’air d’un chien !* Quand j’ai tourné la tête sur le côté, il a lui aussi tourné la tête : il y avait un passant qui nous regardait. J’ai retourné la tête vers lui à mes pieds et il a relevé la tête vers moi. En

le regardant lever la tête, j'ai pensé : *Ce chien ne ressemble à rien d'autre qu'à un chien !* Il ne s'est pas mis sur ses pattes. Je me suis demandé intérieurement : *Est-ce qu'il serait incapable de se mettre sur ses pattes tout seul ?* Et juste à ce moment-là, il s'est levé sans me lâcher des yeux. J'étais en train de manger quelque chose enveloppé dans un bout de papier. »

J'interromps un instant mon récit.

« Qu'est-ce que c'était ? demande B.

– Un tentacule de seiche fumé. Parce que de temps en temps, j'emporte de la seiche dans un papier pour manger en me promenant.

– Ah bon ? Tu ne m'avais jamais dit ça ! D'après ce que je croyais, tu n'aimes pas la seiche.

– Le chien continuait à me fixer en bavant et en battant des cils, patiemment, sans rien faire du genre aboyer ou remuer la queue.

– Et alors ?

– Alors, je lui ai dit d'aboyer et que s'il aboyait je lui donnerais un tentacule, mais il n'a pas réagi. Du coup, en lui expliquant qu'il ne risquait pas d'en manger s'il n'aboyait pas, je lui ai agité un tentacule devant le museau : il bougeait la tête pour suivre le mouvement du tentacule, toujours sans aboyer.

– Et alors ?

– Alors, je l'ai regardé sans parler en mastiquant ma seiche. Toujours bavant et battant lentement des cils, il m'a regardé en train de le regarder tout en mastiquant ma seiche. C'est à cet instant que je me suis rendu compte que j'étais justement en train de manger un tentacule entier sans en laisser une miette. Cette soudaine prise de conscience n'a pas été suivie d'une autre : j'ai continué à regarder le chien qui avait envie de goûter au morceau que j'étais en train de manger. J'aurais

pu sans problème lui donner un tentacule de seiche, mais je ne l'ai pas fait, car dans ce cas je me serais dit : *Ce que je mange, le chien en mange aussi !* Ou plutôt non, je me serais dit : *Ce que le chien mange, j'en mange moi aussi !* En fait, ce n'était pas à cause de ça que je ne lui avais rien donné, il n'y avait aucune raison. Tout simplement, je n'en avais pas envie.

– Et alors ?

– Il battait des cils en bavant, mais il est resté sur ses pattes sans bouger, sans aboyer, sans remuer la queue ni faire un pas. J'ai même pensé : *Tu vois ça, toi, un chien qui peut se mettre debout, mais qui est incapable de faire un pas ?*

– Et alors ?

– Alors je suis parti, sans rien dire. Ah si ! il y a tout de même quelque chose qui s'est passé. J'étais en train de penser : *Maintenant, je dois poursuivre mon chemin en laissant cette pauvre bête toute seule*, quand juste à cet instant j'ai senti une douleur au genou, comme si quelque chose me taraudait ; et je me suis retrouvé incapable de faire un pas. Je ne pouvais plus bouger. J'ai senti mon visage grimacer et tout est devenu noir autour de moi. Il m'est seulement venu à l'esprit que j'avais dû enfin atteindre une certaine limite, et qu'alors je faisais, je devais faire une réaction à cette limite...

– Quelle réaction ?

– Je n'ai pas pu réagir du tout.

– Et alors, qu'est-ce qui s'est passé.

– En pensant à tous les embarras où je me trouvais dans cette extrémité, en pensant à moi qui me trouvais dans cette extrémité, je me suis fait une réflexion qui ne m'a servi à rien : *Si c'était moi qui me trouvais dans cette extrémité, moi et personne d'autre, qu'est-ce que je ferais ?* Et en même temps je regardais sans en détacher mes yeux le chien immobile sur ses pattes. Et en

même temps je me disais : *Puisqu'il y a là un chien en train de me fixer de ses yeux suppliants, je devrais dire « Un chien me fixe de ses yeux suppliants »* ! Et en même temps j'ai pensé à une chose sans rapport avec le contexte : à l'effet de la répétition d'un mot ou d'une phrase qu'on a en tête. Eh bien ! on dirait que ces pensées ou ces attitudes m'ont rendu service : ma douleur au genou a disparu et j'ai bientôt pu marcher de nouveau. En fait, je n'ai pas tout de suite recommencé à marcher : toujours debout immobile, j'ai imprimé tel quel dans ma mémoire ce qui venait de se passer, en vue de me préparer à affronter un embarras encore plus grand qui risquait de survenir un de ces jours. »

Elle me regarde, cette fois sans m'infliger son « Et alors ? ».

« Alors, laissant l'animal baver et battre des cils, j'ai quitté les lieux. En partant, je lui ai juste dit un mot : « Si ça te plaît, ou même si ça ne te plaît pas, reste là comme tu es, continue à saliver comme ça. » Or, quand je me suis retourné au bout de quelques mètres, j'ai constaté qu'il en train de s'en aller.

– C'est là ce qui t'est arrivé pendant ta promenade ?

– Oui. Je n'ai rien fait pour l'empêcher de me suivre de toute façon.

– J'ai l'impression que tu ne me racontes pas du tout ce qui t'est arrivé en réalité, et je me demande pourquoi. »

Je réfléchis un petit moment sans rien dire aux histoires que je viens de raconter : maintenant que je les ai racontées, je n'ai plus le sentiment qu'elles me soient réellement arrivées.

« En plus, ton récit n'a pas de fil conducteur, remarque B.

– C'est parce que je n'ai pas de message à transmettre.

– Du moment que tu n'as rien à transmettre, tu racontes les histoires mieux que personne. »

Elle me regarde comme si elle me comprenait, ou comme si elle avait envie de bien me comprendre.

« Tu n'as pas faim ? dit-elle alors, les yeux toujours posés sur moi.

– Je ne sais pas, mais je peux manger, dis-je en la regardant à mon tour.

– Tu veux manger ou non ?

– Je n'ai pas dit que je voulais manger, seulement que je pouvais. »

Elle ne dit rien pendant un instant.

« Qu'est-ce qu'on va manger ? Qu'est-ce que tu veux manger ? reprend-elle.

– Ça m'est égal. »

Elle ne bouge pas de son fauteuil pour aller chercher quelque chose à la cuisine.

« On peut très bien rester comme ça sans manger, dis-je.

– Ou alors, tu veux un thé ?

– Ah oui ! c'est une bonne idée ! »

Elle se lève et va dans la cuisine. Un petit moment après, elle revient avec du thé et quelques petits gâteaux.

« Tu sais bien que je ne mange pas de gâteaux.

– Ils sont pour moi. Mais au fait, pourquoi tu n'en manges pas ?

– Tu oublies que j'ai du diabète.

– Ah ? je ne savais pas.

– En fait, je viens de l'apprendre, tout récemment.

– C'est grave ?

– Pas tellement, mais ça risque de s'aggraver. Alors s'il te plaît, les sucreries, fais en sorte que je ne puisse pas y toucher, ni en voir, ni même simplement y penser dans ma tête. »

Elle verse du thé dans ma tasse après avoir grignoté un gâteau. J'en bois une gorgée.

« Il est bon, ce thé ; il donne l'impression d'être de qualité, même si je n'y connais pas grand chose, dis-je.

- Ne cherche pas, ce n'est pas du haut de gamme.
- Mais ce n'est pas non plus du tout-venant sans aucun goût.
- Je suis allé moi-même l'acheter dans un champ de thé.
- Dans quoi ? un champ de thé ?
- Oui, je suis allée, dans un champ où pousse le thé, quelque part dans le sud.
- Avec qui ?
- Avec quelqu'un<sup>8</sup>.
- Quelqu'un que je connais ?
- Non.
- C'était quand ?
- Il y a déjà pas mal de temps.
- Tu ne m'en as pas parlé.
- C'était avant de faire ta connaissance. »

Je bois une autre gorgée.

« Le goût n'est pas mauvais, dis-je.

– Il y en a beaucoup de bien meilleurs. »

Je regarde dehors un moment. La ruelle est calme, je ne vois rien qui y passe.

« Tout à l'heure, pendant ma promenade, debout au coin de ta ruelle, les yeux fermés, je me suis demandé comment ça serait si je devenais aveugle, dis-je.

– Il y a quelques jours, j'ai vu un programme à la télé à propos d'un aveugle, très intéressant. Alors qu'il ne voit rien, il a réparé le toit de sa maison : il est monté à l'échelle et là-haut il a remplacé des tuiles.

– Ce n'est pas ça la question...

– Il roule aussi à vélo : il vacille un peu, mais ne tombe jamais. Il s'est occupé d'un bébé tout seul.

---

8. Le coréen ne marquant pas le genre, on ne sait pas si elle dit « un ami » ou « une amie ».

- Il n’a pas de femme ?
  - Elle les a quittés quand le bébé avait six mois.
  - Mais qu’est-ce qui se passerait si nous, on devenait vraiment aveugles ?
  - On ne pourrait même pas distinguer le jour et la nuit.
  - On ne saurait pas non plus que quelqu’un à côté de nous nous regarde d’un air apitoyé en attendant le feu vert au coin de la rue.
  - On ne saurait pas non plus qu’on a une tache sur son vêtement.
  - On ne saurait pas non plus qu’un mendiant aveugle en haillons tend la main.
  - Il vaut mieux ne jamais connaître ça. »
- Au loin, on entend un faible bruit venant du chantier de construction.
- « Ce quartier aussi va beaucoup changer, maintenant, dis-je.
- Oui, sûrement.
  - Je me rappelle avoir couru dans les champs avant que les usines ne s’installent ici. Je me rappelle aussi avoir cherché des trèfles à quatre feuilles et aussi avoir erré au milieu des roseaux dans les terrains marécageux.
  - À l’époque, des roseaux, il y en avait encore partout tant qu’on voulait.
  - Il n’y en avait pas partout, quand même : seulement aux environs de l’endroit où le fleuve se jette dans la mer.
  - Ah bon ! tu es sûr ?
  - À la bonne saison, sans doute en automne, les pêcheurs s’activaient pour attraper les anguilles qui se rassemblaient dans l’estuaire.
  - Ah bon ! tu es sûr ?
  - Les anguilles, c’est délicieux, et aussi très revigorant.

– Moi, quand j’avais du temps, je montais sur la colline pour regarder tout ce qu’on voyait en bas : la mer, le fleuve qui s’y jette, son estuaire, et quand c’est la saison, les flamants roses qui viennent vivre là. C’était un spectacle magnifique quand ils dansaient en groupes.

– Des flamants venaient séjourner là-bas ?

– Oui, à tel point qu’ils obscurcissaient le ciel.

– Moi, je n’en ai jamais vu.

– Je ne vois pas comment tu as pu ne pas les voir, tellement il y a en avait. Mais est-ce que tu sais seulement pourquoi ils sont roses ?

– Non, je ne sais pas.

– Parce qu’ils mangent des petits crustacés rouges.

– Tu es sûre ?

– Oui.

– Quand j’étais étudiant à l’université, j’allais à cet endroit d’où on voit la mer à ses pieds pour lire des poèmes de Yeats. Un endroit idéal pour lire ces poèmes-là.

– Des poèmes juste bons pour qu’on dise qu’on les a lus dans un endroit comme ça !

– Et puis, il m’arrivait aussi de m’endormir en lisant. Ou plutôt, sans être complètement endormi, je me laissais entièrement aller à ces moments de confort douillet où, les yeux fermés, j’étais envahi massivement par le sommeil. Tout mon corps éprouvait une sensation d’engourdissement juste avant de plonger dans le sommeil. »

Pendant un instant, il y a eu un silence.

« Il paraît que le projet de construire un canal en creusant le lit du fleuve a été abandonné, dit B.

– Oui. Mais ce serait pas mal non plus de voir des bateaux glisser sur le canal. »

Je pense à ce futur canal dont le projet est désormais abandonné.

« Tu te rappelles qu'on a été parfois ensemble sur la colline d'où on voit la mer à ses pieds ? dit B.

– C'est là-bas que nous nous sommes embrassés sur la bouche pour la première fois.

– Ah bon ? Je ne m'en souvenais pas...

– Moi je m'en souviens encore. Tout en t'embrassant sur la bouche, je t'ai caressé un sein, et en faisant ça je me suis dit : *Voilà un de ces seins de femme dont jusqu'ici j'avais seulement entendu parler : il est plus petit que je l'imaginais !* Et puis j'ai aussi pensé : *Il n'y en a que deux, comme si c'était bien suffisant !*

– Je parie que les derniers détails sont de ton invention !

– D'accord, je viens de les inventer.

– Là-bas, en regardant le ciel bleu, nous avons aussi parlé de notre avenir et de nos ambitions personnelles.

– Je n'en suis pas si sûr : à l'époque, en plus, nous n'avions rien qui ressemblait à des ambitions. »

J'ai le sentiment que cette époque dont nous parlons est terriblement loin. Je reprends :

« La plupart du temps, là-haut, je ne faisais que regarder la mer d'un œil vague.

– La mer, c'est bon à regarder d'un œil vague.

– Et puis parfois, on descendait au bord du fleuve. On regardait les choses qui s'en allaient sur la mer et on leur faisait nos adieux au fond du cœur...

– Comment on est arrivés à parler tout à coup de notre jeunesse ?

– Il y a une chose dont je me souviens maintenant encore : un jour il avait plu, et sur la colline, j'ai vu une colonne de lumière resplendissante qui tombait sur la mer dans l'échancrure entre les nuages en train de se dissiper. »

Pendant ce temps, B garde les yeux fermés.

« De temps en temps je repense à cette époque, comment nous étions... dit-elle en rouvrant les yeux ; après quoi elle reprend :

– Et si un jour on allait en pique-nique sur cette colline d'où on voit la mer, avec un panier rempli de bonnes choses ?

– Et avec une bouteille d'alcool ! »

Mais dès qu'on a réellement dit ça, ça m'apparaît comme une chose d'une tristesse infinie.

« Quand j'avais une trentaine d'années, je me rappelle, maintenant que j'en ai soixante, avoir un jour imaginé comment je serais quand j'en aurais le double, dit B.

– Ce qui est drôle, c'est que la voix aussi vieillit avec l'âge. Quand je m'entends parler : *C'est la voix d'un vieil homme !* voilà ce que je me dis. »

Pendant un moment, on garde le silence. Un peu plus tard, B se lève et va dans sa chambre, d'où elle rapporte quelque chose.

« J'ai retrouvé cette photo récemment, en rangeant mon bureau », dit-elle.

Elle me passe une photo : deux petites filles sont debout devant un pin sur une petite colline.

« Qui c'est ?

– C'est moi, là, mais je n'ai pas l'impression que c'est moi. J'ai du mal à comprendre que j'aie pu me laisser photographier comme ça. Cet arrière-plan m'est peu familier et mon expression manque de naturel.

– À côté de toi, c'est ta sœur aînée, non ?

– Oui, c'est elle.

– Tout à coup, je me la rappelle, et ce qui s'est passé quand elle est morte.

– Ça fait si longtemps !

– Oui, si longtemps... Comment elle est morte, déjà, je ne m'en souviens pas.

– Crise cardiaque, subitement.

– Ah oui ! c'est vrai. J'ai été un peu étonné en apprenant la nouvelle, car on m'a annoncé qu'une personne que je connaissais était morte soudainement même si je ne l'avais pas vue en pleine forme quelques jours auparavant.

– Oui, ça m'a fait un grand choc.

– Peut-être que toute ta famille a le cœur fragile ?

– Je ne sais pas. »

Je regarde attentivement les visages sur la photo. L'une des deux fillettes est morte et l'autre est encore vivante, mais ces visages n'ont pas l'air d'appartenir à des personnes ayant connu des destins différents.

« Je me souviens encore de certaines paroles que ta sœur aînée avait prononcées. C'étaient des paroles inoubliables.

– Certaines paroles ?

– Certaines paroles. »

J'ai l'impression que nous sommes en train de parler comme des acteurs sur une scène de théâtre.

« Ce n'était pas à propos de moi, j'espère ? dit B.

– Non. J'ai un souvenir précis, qui me revient chaque fois que je pense à elle. Ce jour-là, on était dans les champs ; c'était la nuit et je crois qu'on était en train de s'amuser à faire tourner des boîtes à feu. C'était peut-être le jour du Nouvel An ? Quelqu'un a mis le feu aux herbes avec une torche ; il faisait du vent et le feu s'est répandu aux alentours en un rien de temps. Je ne sais pas comment c'est arrivé, le feu a pris à la jupe de ta sœur.

– Ah bon ? Je n'ai jamais su, ça.

– Tu ne savais pas ? Tu étais pourtant là !

– Sans doute pas : si j’avais été là, comment je n’aurais pas su ?

– Je ne sais pas si elle a eu des brûlures aux fesses à cause de ça.

– Je ne lui ai jamais vu de cicatrices de ce genre sur les fesses !

– En tout cas, depuis, de temps en temps j’imagine les petites cicatrices qui auraient pu rester sur ses fesses. Je me dis : *Si quelqu’un au monde a des cicatrices sur les fesses, c’est bien sa sœur !*

– Quel surnois ! Tu étais amoureux de ma sœur ?

– Oui, j’étais amoureux d’elle.

– Et tu étais aussi amoureux de moi ?

– Oui, j’étais amoureux de toi.

– Elle m’a dit un jour qu’elle était amoureuse de toi.

– À moi, elle ne me l’a jamais dit. »

Je m’efforce de me reporter à cette époque-là.

« Un soir, elle et moi, on s’est croisés par hasard dans la rue ; dans l’obscurité qui s’épaississait, on est restés un moment face-à-face sans bouger.

– Et alors ?

– Je lui ai posé une question.

– Qu’est-ce que c’était ? Qu’est-ce que tu lui as dit ?

– Je lui ai demandé d’où elle venait et elle a répondu qu’elle revenait du marché. Et puis, je n’ai plus su quoi dire. À l’époque, dès que je la croisais j’avais le cœur qui se mettait à battre, comme ça, sans raison. Sur le coup, j’ai senti les paumes de mes mains moites de transpiration : c’était un moment où il fallait du courage, alors je me suis demandé ce que ça pouvait être ce qu’on appelle le courage...

– Tu as pensé ça en un moment pareil ?

– Sur le coup, il n’y avait que ça à quoi je pouvais penser. Elle et moi, on se regardait sans parler. Aucun des deux ne savait quoi dire, pas plus l’un que l’autre. Comme elle avait quelque chose à la main, je lui ai demandé ce que c’était.

– Et alors ?

– Elle m’a demandé à quoi ça ressemblait, à mon avis ; j’ai dit que je ne pouvais pas savoir sans voir l’intérieur, alors elle a dit que c’était du poisson. Elle n’a pas précisé lequel, car je n’ai pas posé la question. Elle a levé un petit peu le sachet contenant le poisson en disant que c’était pour le dîner. Ça sentait un peu la marée. J’ai dit : «Ce soir, toute la famille va manger du poisson». Elle a hoché la tête.

– Et puis ?

– Et puis on s’est quittés. Moi, je suis resté sur place un moment à la regarder s’éloigner.

– C’est tout ?

– C’est tout, oui. Je n’ai fait que lui demander ce qu’elle avait à la main. Il ne s’était rien passé de notable, et pourtant cette scène est restée gravée dans ma mémoire. Une scène, en somme, où il ne s’est rien passé, où on a hésité jusqu’au bout sans arriver à sortir un mot de ce qu’on aurait eu envie de se dire. »

Je bois une gorgée du thé qui est devenu complètement froid. Je reprends :

«J’ai envie d’aller un jour au champ de thé où tu dis que tu es allée.

– Actuellement, ce n’est pas la saison. Ce n’était pas non plus la saison quand j’y suis allée, remarque. C’est toujours bien, même quand ce n’est pas la saison, mais ça doit être mieux à la pleine saison. »

On entend par la fenêtre le camion du marchand ambulancier passer dans la ruelle. Nous tournons la tête et regardons par la fenêtre.

« J'aimerais bien pouvoir mourir tranquillement, un soir comme ça, assise dans mon fauteuil à bascule à écouter les bruits de la ruelle en pensant : Qu'est-ce qu'on va manger ce soir ? a-t-elle dit.

– Au fait, qu'est-ce que tu vas manger, ce soir ?

– Je ne sais pas. »

J'ai envie maintenant de rentrer chez moi. Je me lève.

« Bon. Je dois y aller. »

Elle ne fait rien pour me retenir. Elle ne me dit même pas de rester dîner avec elle avant de repartir.

Une fois sorti de son pavillon, je reste là, planté devant. Je jette un coup d'œil derrière moi. On voit que c'est allumé à l'intérieur. Je n'aperçois pas B dans l'encadrement de la fenêtre : au-delà des rideaux, il y a une famille assise dans le salon, des gens que je connais pas. Ils habitent chez elle. À l'heure actuelle, dans cette maison, B n'y est plus, elle est morte depuis longtemps — la conversation jusqu'ici avec elle n'était que le souvenir d'une scène que je me suis rappelée en revenant de la mer vers cette maison où elle a habité.

Je presse le pas. Comme les ouvriers ont déjà fini la journée, la zone industrielle est presque déserte. Je me dis : *La rue n'est pas différente de ce qu'elle est d'habitude !* Deux individus qui ont l'air passablement éméché sortent d'un bar. La lumière de l'intérieur filtre un instant par la porte entrouverte et disparaît après leur passage.

À cet instant, quelqu'un que je connais me double. Je le reconnais, mais lui ne me reconnaît pas. Il marche quelques

pas en avant de moi. Nous allons dans la même direction, mais je ne l'interpelle pas. En fait, je ne peux pas dire que je le connais vraiment ; il habite sans doute le quartier, je l'ai déjà vu quelquefois, mais on n'a jamais fait connaissance. Je marche derrière lui. Il est quelques pas en avant de moi et comme je n'ai pas vraiment à me rendre à un endroit précis, je décide de le suivre, sans le vouloir vraiment. Encouragé par le fait que je n'ai pas de raison importante de faire ça, je m'en vais derrière lui. Il traverse aux feux, tourne le coin, traverse de nouveau aux feux, et après avoir marché un moment il pénètre dans un bâtiment. J'attends qu'il ressorte, mais il ne ressort pas tout de suite. Ma tête se met à déborder de toutes sortes d'hypothèses.

À ce moment-là, un homme me bouscule et passe sans s'excuser. Je lui pardonne. Je le regarde jusqu'à ce qu'il ait complètement disparu. Et puis tout à coup, je me file une grande claque, comme quelqu'un qui frapperait un passant sans raison, et je reprends ma route. Je me rappelle alors qu'un instant auparavant j'étais en train d'attendre un homme qui était entré dans un bâtiment, mais je continue tout de même.

La nuit est maintenant tombée et il commence à pleuvoir. Je marche lentement sous la pluie jusqu'à chez moi. J'enlève mes vêtements trempés. Il fait tellement de vent que la fenêtre est ébranlée, ça fait beaucoup de bruit. Je remarque les taches d'humidité sur le papier peint du salon : à croire que la pluie s'infiltrerait par des interstices dans le mur.

Allongé sur mon lit, je me représente dans ma tête des choses qui ne sont pas là sous mes yeux, des choses qui sont très loin, par exemple la surface de la lune, les taches noires du soleil, les anneaux de Saturne... Immobile, je regarde le plafond. Je reste comme ça très longtemps. Il me vient soudain

à l'esprit que c'est lorsque je regarde le plafond comme ça que je m'attache à la contemplation de quelque chose.

Le bruit de la pluie augmente de violence. Probablement qu'une partie s'infiltré dans la terre tandis que le reste devient un cours d'eau qui s'écoule. Je vais à la fenêtre : quelqu'un est en train de traverser sous un parapluie. Je tapote la vitre à plusieurs reprises, comme pour lui envoyer un message, mais il n'entend pas et passe son chemin.

Je n'ai plus la force de penser quoi que ce soit. Je ferme les yeux. Des paysages bleus et verts émergent dans ma tête. La mer et un champ de thé. Puis d'innombrables épis d'orge verts qui se courbent tous ensemble dans le même sens sous l'effet du vent. Chaque fois que je me représente ce spectacle-là, il fait naître en moi comme une tristesse apaisée. J'enferme cette tristesse dans une phrase qui n'est qu'une phrase très ordinaire : *Évoquer les épis d'orge verts sous le vent, c'est évoquer la tristesse apaisée que font ressentir les épis d'orge verts sous le vent.*





## PERDU DANS LA FORÊT

Mon fils cadet est venu me chercher dans la matinée car on avait décidé d'aller ensemble à la commémoration annuelle de la mort de mon père. La cérémonie devait avoir lieu chez mon frère cadet, comme depuis toujours. On peut trouver bizarre qu'elle ait lieu chez le cadet alors qu'il y a un aîné, mais nous avons adopté cette formule comme normale parce que celui qui tient le rôle de l'aîné dans la famille depuis la mort du père, c'est mon jeune frère.

Mon fils avait un jean déchiré avec une chemise bariolée aux couleurs voyantes. Cette tenue lui donnait des allures de fille. Il a déjà des traits un peu féminins et avec sa longue queue de cheval, à certains moments il a vraiment l'air d'une fille. En tout cas, vu qu'il est grand, la queue de cheval lui va bien.

Il n'arrêtait pas de bâiller. C'est moi qui venais de me lever et c'est lui qui bâillait. Il m'a regardé d'un œil vague et ce regard ne me plaisait guère : en fin de compte, il ressemblait à quelqu'un qui vient de prendre sa dose. Il a déjà pris de la drogue dans sa vie et me l'a même raconté. Il faut dire que dès son enfance, il a toujours et partout créé des problèmes. Je ne l'ai pas élevé intentionnellement comme ça, mais il a un côté

un peu affreux jojo. Il est vrai, cependant, qu'en prenant de l'âge il est devenu petit à petit plus raisonnable.

« Tu prendras ça comme des paroles en l'air venant d'un vieil homme qui aime se mêler de tout, mais tu ne devrais pas donner dans la drogue. Ça ne peut faire que du mal à ta santé. »

Quand j'ai eu fini de dire ça, j'ai senti que j'avais parlé comme quelqu'un qui s'est drogué longtemps et qui a arrêté. Il m'a regardé.

« Si tu dois absolument en prendre, fais-le de façon modérée. Dans tous les domaines, c'est toujours mieux de garder la mesure », ai-je ajouté.

Il m'a de nouveau regardé, comme s'il me trouvait à côté de la plaque. Moi non plus, je n'arrivais pas très bien à savoir ce que j'étais en train de raconter. Il m'arrive parfois de dire des choses aberrantes, même à mes propres yeux. Là, j'avais l'impression d'être sous l'effet de la drogue ! Je lui ai dit de me préparer du thé. Il s'est levé mollement pour aller dans la cuisine, comme si ça l'ennuyait ; il a une façon de se mouvoir lente et lourdaude, et il parle aussi très lentement. Entre-temps, moi je suis allé dans la salle de bains me laver le visage. Je me suis regardé dans la glace : j'ai vu un visage encore tout rouge à cause de l'alcool que j'avais bu la veille. J'avais l'air de quelqu'un qui n'arrive pas à se débarrasser de sa mauvaise humeur. J'ai arrêté de me passer de l'eau, une fois suffisait. Mes cheveux avaient l'air d'avoir besoin d'être lavés, mais comme ça m'ennuyait j'ai laissé tomber. De toute manière, je me les lave le moins souvent possible.

« Alors, où est-ce que tu as été traîner, et qu'est-ce que tu as fabriqué depuis tout ce temps ? » ai-je dit en buvant le thé qu'il m'avait préparé.

Ça faisait des mois que nous ne nous étions pas vus.

« J'ai fait ceci cela, en circulant ici ou là. »

Il ne m'en a pas dit davantage. Une fois qu'il avait parlé comme ça, ça ne servait à rien de lui en demander plus. C'est sa manière de faire depuis toujours, mais je ne m'inquiète pas pour lui : il a un esprit vif et brillant, il n'est pas tête en l'air — de ce côté-là, je ne peux pas dire qu'il me ressemble. Il est capable de faire très bien n'importe quoi à condition qu'il soit décidé à le faire. Son seul problème, c'est que le plus souvent il refuse de faire quoi que ce soit. Contrairement à son frère aîné, il y a tout de même beaucoup de côtés par lesquels il me ressemble. Or, c'est surtout par les mauvais côtés qu'on se ressemble. Et la paresse en est un.

Nous avons quitté la maison pour monter dans sa voiture et nous sommes partis. Nous ne parlions pratiquement pas : quand j'avais un peu chaud, je lui demandais de baisser la glace, et quand il y avait trop de vent qui entraînait dans la voiture, je lui demandais de la remonter. Il faisait ce que je lui demandais sans commenter.

À peine avions-nous quitté le centre-ville que j'ai commencé à avoir sommeil vu que je n'avais pas bien dormi la nuit précédente.

J'ai sorti ma bouteille d'alcool de ma poche et j'ai commencé à boire au goulot. Il a fait semblant de s'étonner, mais n'a pas fait de commentaire. Il savait que je bois n'importe quand n'importe où. J'ai du mal à vivre sans recourir à l'alcool. Chez moi, l'effet de l'alcool met d'abord du temps à se manifester, puis ça agit de plus en plus vite. J'ai siroté à petits coups, mais en un rien de temps la bouteille était vide, sans que j'en sois vraiment rendu compte. La voiture roulait en pleine campagne quand nous avons aperçu un groupe

de gens rassemblés au bord de la route. Il a ralenti. Deux hommes torse nu étaient en train de se battre, et d'autres essayaient de les séparer. Les deux bagarreurs ont arrêté de se taper dessus un instant pour nous regarder ; il n'y avait pas trace de sang sur leur visage, mais leurs cheveux et leurs vêtements étaient gris de poussière, on voyait qu'ils s'étaient roulés dans la terre. Durant une seconde, j'ai eu envie de leur demander pourquoi ils se battaient, mais il m'a semblé que cela ne ferait que les empêcher de faire ce qu'ils avaient à faire. Dès que nous les avons eu dépassés, ils se sont remis à se rentrer dedans ; je me suis retourné et je les ai regardés rapetisser. J'aimerais bien savoir pourquoi les hommes ont comme ça tendance à se mettre torse nu lorsqu'ils se battent, mais je n'ai pas de réponse. En tout cas, il me semble que c'est un usage très ancien. Même maintenant que la société est civilisée, les athlètes se mettent torse nu quand ils pratiquent un de ces sports de combat qui ne sont qu'une transformation de la bagarre —, par exemple la boxe, ou la lutte, aussi bien occidentale que traditionnelle. Il suffit donc de se mettre à moitié nu pour afficher un défi, pour marquer son hostilité vis-à-vis de son partenaire ? Mais lorsque ce dernier est de l'autre sexe, ça affiche plutôt le désir. De toute façon, on ne montre jamais le sexe, même pendant les combats. Je me suis dit : *Voilà une question qui mérite plus ample réflexion !* En me disant ça, je me suis endormi sans m'en rendre compte.

Je ne sais pas combien de temps a duré mon roupillon, mais en me réveillant, j'ai eu l'impression qu'on serait bientôt arrivés à destination. Apparemment, c'était la fin de l'après-midi. Au loin, une montagne dont un pan était entaillé m'a sauté aux yeux. Selon ce que m'avait dit mon frère, ça devait être la mine d'arsenic. Le poison mortel fabriqué par la nature est à ciel ouvert et le site est impressionnant.

« Ce que tu vois là-bas, c'est une mine d'arsenic.

– Ah bon ? J'aimerais bien aller voir ça de près, un jour. »

Il a jeté un coup d'œil à la mine avec un air curieux. Peu de temps après, nous nous sommes arrêtés au village pour acheter quelques bouteilles d'alcool, puis nous sommes repartis.

Très vite nous sommes arrivés chez mon cadet. Il nous a demandé si ça n'avait pas été trop pénible de venir jusque là : je lui ai raconté avec beaucoup de détails combien ça avait été éprouvant. Il a vite cessé d'écouter mon histoire et a tourné les yeux vers ses bassins piscicoles. J'ai fini par me taire.

C'était très dommage qu'on ne puisse plus voir les poissons de ses bassins. Malheureusement, ils avaient été emportés peu de temps avant par les inondations de la dernière saison des pluies. Il m'avait appris la nouvelle au téléphone quelque temps auparavant ; la montagne près de chez lui avait été amputée d'un bon morceau par les pluies. J'ai dirigé mes pas vers les bassins pendant qu'il restait sur place. Parvenu à un bassin, j'ai regardé pendant un bon moment le petit filet d'eau sans poissons qui restait au fond et je me suis dit : *Quel dommage qu'on ne voie plus les alevins au ventre transparent en train de nager dans l'eau transparente !*

Sur quoi j'ai entendu les cris à fendre l'âme poussés par une poule dans la cour de mon frère : il était sans doute en train d'en attraper une pour la cérémonie. Je suis redescendu dans la cour. Dans un coin, il y avait une marmite où de l'eau était en train de bouillir. Il a tordu le cou à la poule, l'a plongée dans l'eau bouillante et l'a aussitôt retirée, puis il s'est mis à la plumer : il avait le coup de main.

Complètement débarrassée de ses plumes, la poule était là toute nue, on aurait dit qu'elle avait honte, ou mieux, qu'elle avait oublié même la honte. Mon frère lui a coupé la gorge

avec un couteau, puis il lui a ouvert le ventre pour retirer les viscères. En le regardant travailler, j'ai dit des choses qui n'avaient pas grand sens, même à mes propres yeux, *bla-bla-bla*. Je n'arrivais pas à empêcher ces paroles marmonnées de continuer à sortir de ma bouche, jusqu'à ce que brusquement mon frère se mette en colère. Ça m'a semblé normal, j'aurais dû arrêter, mais je n'avais pas pu me tenir tranquille, alors nous avons eu une bonne prise de bec. Chaque fois que nous nous rencontrons, sans exception, il faut que nous en ayons au moins une. On n'a pas nécessairement besoin d'une raison, c'est presque une sorte de rituel de politesse.

Les coqs et les poules encore en vie lâchés en liberté à travers la cour venaient regarder avec curiosité leur camarade se faire assassiner et éviscérer. Il y en avait qui se disputaient les entrailles de la défunte que mon frère leur avait jetées. Ils faisaient une sorte de carnaval à leur manière. J'en ai vu qui avaient perdu toutes leurs plumes sur le devant. D'après ce que mon frère m'a expliqué, cela peut être dû au poison des scolopendres ; il paraît qu'une volaille ainsi contaminée devient un médicament d'efficacité renforcée. Ces volailles au ventre déplumé mangeaient tout ce qui leur tombait sous le bec en circulant aux alentours dans les champs et même en forêt.

J'ai dit à mon fils cadet de préparer un plateau d'alcool. Il m'en fallait absolument après notre prise de bec. Mon frère a essayé de l'en empêcher en disant que si je commençais à boire dès avant la cérémonie, on aurait du mal à la célébrer. Mais j'ai dit à mon fils de m'apporter de l'alcool : il est resté un instant immobile sans savoir auquel des deux il devait obéir, et finalement il a décidé de satisfaire à ma demande.

Lorsque le plateau a été servi, mon frère s'est installé devant, lui aussi, et m'a demandé de lui en servir. Quand il voit de l'alcool, lui non plus ne peut pas passer à côté. Il m'a dit de ne pas le traiter par le mépris, puisque l'écart des années ne compte plus guère à nos âges. Je lui ai répliqué que si vieux qu'on soit, ça ne changeait rien au fait qu'il est mon cadet. Il n'a fait aucun commentaire. Parfois, quand je pense à lui, je me dis que nos disputes consolident peut-être notre affection fraternelle.

Mes deux fils sont venus nous accompagner. Nous avons commencé à parler de tout et n'importe quoi. Par hasard, à un moment donné, l'un de nous a soulevé la question du clonage humain, dont on parle tant actuellement ; je me demande si ce n'est pas mon fils cadet qui en a parlé le premier.

« Eh bien ! qu'est-ce que tu en penses, toi ? ai-je dit.

— Bof ! est-ce que ça vaut la peine de se poser la question ? » a dit mon frère.

En un mot, il n'avait aucune opinion là-dessus. Mon fils aîné a pris une position mi-chèvre mi-chou. Le cadet avait une position prudente quoique tranchée, disant qu'on devrait l'autoriser. Moi, j'ai choisi une position circonspecte —, autrement dit je n'en avais aucune.

« Le clonage humain risque d'avoir des séquelles fâcheuses, non ? a dit l'aîné.

— Cela vaut pour tout ! a rétorqué le cadet.

— Oui, il peut y avoir de sérieuses conséquences, a dit mon frère.

— Quoi qu'il en soit, le mieux, c'est de laisser faire, non ?

— Non, il faut interdire ça complètement ! » a soudain éclaté mon frère.

Ce gars-là, qui n'avait aucune opinion là-dessus un instant avant, manifestait maintenant une position nettement

négative : je me suis demandé s'il avait au moins une petite idée de la question pour adopter une position aussi déterminée.

Mon fils cadet a repris : « Ce ne serait pas mal d'utiliser la technique du clonage pour fabriquer un être humain complètement différent de ceux qui ont existé jusqu'ici, un être humain qui aurait une conscience et des sentiments tout à fait nouveaux. »

Les deux autres affichaient un air suggérant qu'ils admettaient difficilement ce point de vue. Moi, j'ai donné à entendre que ce n'était pas si difficile que ça à admettre. Et c'est alors que mon frère a proposé d'arrêter de boire et de célébrer la cérémonie.

« Je finirai l'alcool qui reste pendant que vous préparez la table d'offrandes », ai-je dit.

Mon frère et mes deux fils ont transporté sur ladite table les offrandes qu'ils avaient préparées, et moi je suis resté tout seul à siroter dans le salon, tout en grommelant : « Tout ça est tellement ridicule ! À quoi ça sert, ces simagrées ? »

J'accompagnais ma bière avec des anchois séchés. C'est ennuyeux d'enlever chaque fois l'intérieur de ces poissons assez petits, mais je les adore comme accompagnement, il n'y a rien de meilleur, surtout avec la bière. *Pourquoi est-ce qu'il faudrait absolument enlever l'intérieur avant de les manger ?* En y repensant, il m'était arrivé dans le temps de les manger tout entiers ; il y avait même eu une époque où je mangeais exprès l'intérieur, car ce goût amer me plaisait et je trouvais qu'à lui seul il retardait la venue de l'ivresse. Ça peut donner l'impression d'une habitude bizarre, mais ça ne l'est pas tellement si on tient compte du fait que les gros buveurs mangent exprès la bile des anguilles ou de certains autres poissons.

Je buvais ma bière dans un grand verre, à grandes gorgées. L'alcool m'est monté rapidement à la tête. Je traverse plusieurs étapes dans ma façon de m'enivrer. Une fois passée celle où l'esprit s'excite, des idées extravagantes se mettent à pulluler ; ensuite, mon humeur devient insolite ou carrément incontrôlable, et quand je dépasse cette étape, c'est la colère refoulée qui commence à bouillir. Mais ce moment-là n'est pas encore la dernière étape...

Mon père, qui était sur la photo encadrée accrochée au mur du salon, me fusillait du regard. Je ne comprends même pas pourquoi mon frère affiche ce genre de choses dans sa maison : bien sûr qu'il y a plein de gens qui font ça, mais je ne vois toujours pas à quoi ça rime. Sur la photo, donc, mon père avait une expression qui semblait me dire : *Réfléchis bien à ce que tu es en train de faire !* Alors, j'ai pivoté sur mes fesses et fait passer le plateau des alcools de l'autre côté afin de lui tourner le dos, comme ça, je n'entendais plus ce qu'il disait. En compensation, son image quand il était vivant a émergé devant mes yeux. À le voir comme ça, on ne pouvait pas déduire qu'il avait aimé plus qu'aucun autre la vie, sa personne et sa famille. Il avait mené en tant qu'être humain comme en tant que chef de famille une vie sans grand intérêt, et pas très constante. Plus que personne, il était d'humeur difficile, et pas toujours facile à comprendre. Je me suis débarrassé des idées sombres qu'il me donnait en regardant la cour déjà pas mal assombrie.

À partir de là, j'ai été de mauvaise humeur, sans bien savoir pourquoi. Il y a des jours comme ça. Dans ces cas-là, la meilleure solution est de ne pas aller contre : cette mauvaise humeur n'avait pas pour objet quelque chose ou quelqu'un de précis, mais le problème était qu'à la fin, elle devait fatalement se manifester envers quelque chose ou quelqu'un. Et alors,

sous l'effet de la boisson, j'étais capable de faire n'importe quoi. Là, j'avais envie de me laisser aller mais je me suis retenu ; en faisant un gros effort, j'ai réussi à calmer ma rage. Mon fils cadet est venu me chercher, la table d'offrandes était prête.

« On commencera quand on aura au moins vidé cette bouteille », ai-je dit.

Il restait encore la moitié de la bière.

« Prends ton temps avant de venir nous rejoindre, ou reste là tout le temps si tu aimes mieux », m'a-t-il répondu.

Il est reparti dans l'autre pièce où ils étaient rassemblés. Je me suis levé sans attendre, car j'ai tout à coup senti qu'il n'était pas convenable que la commémoration se fasse sans moi. Mais une fois debout, j'ai eu un vertige.

La table préparée pour la fameuse cérémonie était d'une sobriété presque désolante. D'abord parce que mon frère vivait seul, ensuite parce qu'il n'y avait là que des hommes et que donc on n'avait pas pu préparer des plats présentables : ils étaient de si médiocre qualité que même le défunt, qui n'avait rien mangé depuis longtemps, n'aurait pas eu d'appétit pour y goûter. En plus, ils n'étaient pas rangés sur la table dans le bon ordre. On aurait même dit que la table n'avait pas été bien essuyée : il y avait de la poussière ici ou là. Le centre était occupé par une grande assiette contenant le poulet entier bouilli : ça ressemblait à une cérémonie en l'honneur du poulet et non du défunt, célébrée dans une tribu primitive ayant pour bizarre coutume de vénérer les poulets. J'ai regardé celui-là de près : il restait encore quelques plumes qui n'avaient pas été arrachées ; elles ont attiré mon attention et j'ai eu envie de les arracher, mais j'ai renoncé. Le poulet cuit à point reposait tranquillement sur le ventre, comme si tout ça n'était pas grave.

Mon frère avait mis un costume traditionnel dont je ne sais d'où il l'avait sorti. Après avoir accroché au paravent un bout de papier sur lequel figurait la prière de condoléances pour le défunt, il a fait verser de l'alcool de riz dans un petit verre par mon fils aîné. Son costume traditionnel n'était même pas repassé ! Quant au paravent déployé derrière la table, je l'ai examiné : c'était un vieux meuble pliable à quatre doubles panneaux, sur lequel on voyait des nuages courant au-dessus d'un merveilleux paysage de montagnes abruptes, avec en dessous un personnage couché en oblique dans un pavillon au bord d'une vallée ; j'ai regardé de plus près : non loin de là, un cerf gambadait dans une forêt de pins ; en s'approchant encore davantage, on voyait aussi quelqu'un en train de pêcher au bord de la rivière. C'était un paysage très paisible. J'ai regardé encore plus attentivement en me disant que si je regardais plus en détail, je pourrais sans doute même apercevoir une grue volant dans le ciel, mais j'ai eu beau coller le nez dessus, il n'y en avait pas. Est-ce parce qu'il n'y en avait pas en réalité ou parce que j'étais trop ivre pour bien voir ? D'être incapable de répondre à cette question m'a tourmenté au point de devenir insupportable.

En fait, l'alcool que j'avais bu auparavant me rendait difficile de me tenir debout normalement. Mes jambes tremblaient fortement et je sentais qu'il était en train de se passer dans mon corps quelque chose de pas très sympathique : son mauvais état n'allait pas tarder à se résumer en un seul symptôme, à savoir que j'allais vomir. J'ai mobilisé pour résister toute ma volonté, mais dans l'état confus où je me trouvais, elle ne pouvait suffire avec ses seules forces et mon énergie mentale a fini par s'effondrer en même temps que mon corps n'arrivait plus à se maîtriser.

Ce que je craignais est arrivé : j'ai vomi sur la table des offrandes. Vraiment, je ne l'avais pas fait exprès — et d'ailleurs ce n'est pas une chose qu'on puisse faire à volonté. Tout s'est passé en un rien de temps, sans que je puisse faire quoi que ce soit. Les vomissures que j'avais rendues étaient répandues partout sur la table. Une voix en moi s'est écriée : *Ça, c'est le bouquet !*

Mon frère et mes deux fils m'ont regardé d'un air consterné. Moi aussi je les ai regardés d'un air consterné. C'était une situation où toutes les excuses étaient inutiles, alors je n'en ai fait aucune. Mon frère avait le visage tout congestionné et je me suis fait cette réflexion : *Ce gaillard-là est toujours rougeaud, mais cette fois, il est encore plus rouge que d'habitude !* Il avait l'air prêt à me filer une beigne à la première occasion. *Allons, il ne peut tout de même pas coller une beigne à son aîné !* J'étais prêt à lui dire qu'il était normal qu'il soit en rogne et qu'il n'avait qu'à se mettre en pétard une bonne fois, mais je me suis retenu : à coup sûr, ça n'aurait fait qu'augmenter encore sa colère.

Une odeur écœurante s'était répandue partout dans la maison. De quoi se dire : *C'est déjà dégueulasse pour moi, qu'est-ce que ça doit être pour les autres !* Mais personne ne s'est pincé le nez devant moi. Tout à coup, j'ai eu honte d'être leur frère et leur père, même si je n'ai rien laissé transparaître.

À ce moment-là, mon fils cadet a entrepris de réparer les dégâts. Je lui en ai été reconnaissant. Il a apporté des récipients pour remporter les nourritures qui se trouvaient sur la table de cérémonie. Son frère aîné l'a aidé. Mon frère cadet s'y est mis aussi, d'un air résigné.

Un peu plus tard, quand le nettoyage a été plus ou moins fini, ils ont discuté tous les trois de ce qu'il fallait faire. Comme j'étais plutôt mal placé pour intervenir, j'ai gardé le silence. En

vérité, je n'arrivais à avoir l'esprit clair, parce que la tête me tournait. Je suis allé dans la pièce à côté et je me suis allongé avec un oreiller sous la tête. Une fois étendu, il m'est venu à l'esprit l'idée absurde que j'avais vraiment fait tout ce que je pouvais dans cette cérémonie, et j'ai estimé que ce qui venait de se produire à l'instant n'était pas un drame. Ce qu'il y a de dramatique avec moi, c'est que je ne trouve jamais rien dramatique.

Entre-temps, on aurait dit que les trois autres avaient terminé les préparatifs pour recommencer la cérémonie en l'honneur du père défunt. Bientôt je les ai entendus officier. Je me disais : *Vu que le père aimait bien l'alcool, il me comprend sûrement !* Ensuite, au bout d'un certain temps, je les ai entendus rire et bavarder : apparemment ils en avaient fini avec le cérémonial et ils étaient passés au petit banquet rituel. J'avais l'impression qu'ils parlaient du défunt, mais je n'entendais pas ce qu'ils disaient.

Soudain, un souvenir de mon père m'est revenu. Lors de ses derniers moments, il a demandé s'il avait bien ses chaussettes aux pieds ; elles y étaient, mais il a vérifié plusieurs fois car ça l'inquiétait. En le voyant ainsi à l'agonie, je m'étais dit : *Après tout, à l'heure de mourir, pourquoi est-ce qu'il n'en ferait pas à sa tête ?* Et puis, jusqu'à la dernière seconde il n'avait pas arrêté de se gratter l'abdomen. On a constaté plus tard qu'il avait sur la peau du ventre une tache rouge gonflée ressemblant à une piqûre de moustique.

Les autres là-bas bavardaient à haute voix comme s'ils avaient complètement oublié le malheureux incident de tout à l'heure. J'en ai déduit une chose : *Voilà la bonne réponse à ma vieille question demandant pourquoi on fait des cérémonies en l'honneur des défunts : c'est pour manger, boire et bavarder comme ça ensuite !* Ils

étaient en train d'oublier l'incident de tout à l'heure, comme pour montrer que c'est ça, la famille. Je me suis endormi sur ce constat que la famille, vraiment, ce n'est pas quelque chose de simple.

Le lendemain matin, je ne me sentais pas bien du tout : j'avais le ventre très gonflé. Je suis parti pour une promenade matinale. Les autres dormaient encore ; je crois qu'ils avaient tous trop bu. Ils étaient répandus n'importe comment dans la pièce, ronflant à qui mieux mieux. Devant ce spectacle, j'ai eu l'impression de contempler une certaine tradition propre aux hommes de notre famille.

Une fois dans la cour, j'ai respiré le bon air, mais ma tête n'était pas aussi bonne. Même si ça faisait un bout de temps que je n'avais pas eu l'occasion d'accueillir un matin agréable, il était rare d'en accueillir un aussi désagréable que celui-là !

Je me suis engagé dans un sentier sur l'arrière de la maison. Il y avait un beau soleil, c'était un matin idéal pour aller se promener. Seulement moi, je n'étais pas dans un état idéal pour aller me promener. J'ai pensé que je ferais mieux de m'en retourner, mais j'ai tout de même continué. J'étais maintenant complètement réveillé et si je rentrais à la maison, je ne saurais pas quoi faire.

Lorsque je suis parvenu à un endroit d'où je ne voyais plus la maison de mon frère, j'ai été pris d'une diarrhée pressante. Ça m'arrive très souvent : chaque lendemain de cuite. Bien entendu, il n'y avait rien aux alentours ressemblant à des toilettes ; ou plutôt, les alentours n'étaient partout que des toilettes. Je suis allé me mettre un peu à l'écart du sentier, au milieu des taillis. Aussitôt que je me suis accroupi, ou plutôt non : avant même que je me sois complètement accroupi, ça a explosé : *Ouf, il était temps !*

À ce moment-là, j'ai entendu du bruit et quelque chose est apparu devant moi. C'était le chien de mon frère. J'ai essayé de l'empêcher de venir près de moi, mais il s'est approché tranquillement : je crois qu'il avait été attiré par l'odeur de la merde. Il est passé derrière moi pour essayer de lécher ma diarrhée répandue sur le sol. Je lui ai crié de s'en aller, il n'a pas compris ce que je lui disais.

C'était une situation vraiment embarrassante : il m'en restait encore à vider quand il a tendu le museau au-dessous de mes fesses. Il s'obstinait. J'ai été obligé de me tirer de côté en marchant en canard. Du coup, il s'est léché les babines et a dégusté mes déjections. C'était un peu une façon de dire : *Comme je ne connais pas le sentiment de la honte, je peux manger sans honte. Je me suis dit : Il ne connaît pas la honte, ou plus exactement, son obstination n'a ni limites ni remède.*

À côté de lui qui léchait mes excréments, j'ai fait des efforts avec mon ventre. Cette fois encore, c'était de la diarrhée. Cette fois encore, il a tendu le museau vers mes fesses. Cette fois encore, j'ai dégagé sur le côté. Cette fois encore, il a bouffé mes déjections, toutes fumantes. J'ai trouvé étrange qu'on puisse manger ce qui sortait de mes entrailles : *J'ai connu beaucoup d'expériences absurdes et curieuses jusqu'ici, mais c'est bien la première fois de ma vie que j'en connais une aussi extravagante et bizarre !* Ce n'était pas le genre d'expérience que n'importe qui peut connaître une fois de temps en temps. C'était la chose la plus extravagante et la plus bizarre qui me soit arrivée depuis que dans mon adolescence, un jour d'été, j'avais vu des poissons bouffer mon sperme alors que je venais de me branler au milieu de la rivière ! Si j'avais fait ça cette fois-là, ce n'était pas parce qu'une excitation soudaine s'était emparée de moi, mais parce que j'avais voulu voir si c'était possible de faire ça dans l'eau.

Quand j'ai eu à peu près fini, je me suis demandé si je ne ferais pas bien de me faire lécher les fesses par le chien puisque je n'avais rien pour m'essuyer, mais ce n'était quand même pas la chose à faire. Je me suis donc essuyé en gros avec des feuilles ramassées par terre en me disant : *Ça doit être un des plus anciens usages des êtres humains, même s'il a disparu depuis bien longtemps !* Voilà comment j'ai pu rattraper cette situation un tantinet embarrassante.

Pendant ce temps, l'animal continuait à manger mes déjections jaunâtres. C'était un chien bâtard. Un *mange-merde*, d'allure et de comportement : il méritait bien ce surnom. Il remuait la queue, il paraissait content d'avoir montré ce qu'il était et jusqu'où il était capable d'aller. En même temps, il me jetait des regards qui me demandaient si je n'avais pas encore quelque chose à lui donner. Je lui ai dit : « Je te ferai la charité une autre fois ! » Il a levé les yeux vers moi en battant lentement des cils comme s'il voulait savoir quand ce serait. J'ai baissé les yeux vers lui comme si je ne pouvais pas lui répondre.

D'habitude, il ne suivait pas volontiers les gens. Si on essayait de le faire venir en l'appelant, il continuait son chemin après avoir jeté un coup d'œil furtif en manifestant son indifférence. Pourtant, il avait un côté qui me plaisait : grâce à mon frère qui lui laissait une grande liberté, il était presque redevenu un chien sauvage. D'après lui, il s'était creusé un terrier sur la colline derrière la maison pour s'y réfugier. Se creuser un terrier dans la nature pour s'y installer, c'est réservé aux loups, dont descendent les chiens. Lui semblait bien être en train de retourner dans le passé d'il y a quarante mille ans, lorsque les êtres humains ont commencé à apprivoiser les loups pour en faire des chiens.

J'ai souhaité qu'il finisse par s'en aller tranquillement, mais il a hésité comme s'il n'en avait pas fini avec moi. Et puis tout à coup, il s'est mis à aboyer. J'ai interprété ça comme l'expression de sa reconnaissance pour lui avoir offert le petit déjeuner. J'ai imaginé qu'un jour il pourrait très bien m'arriver de tuer ce chien pour le manger, et dans ce cas-là, je me souviendrais sûrement de l'aventure extravagante de ce matin-là !

J'ai repris ma promenade. Il m'a suivi un petit moment, mais comme je ne faisais pas attention à lui, il s'en est allé, discrètement. Un peu plus loin, je suis tombé sur une bâtisse qui avait été jadis une scierie. Je l'ai regardée avec surprise comme si je ne m'étais pas attendu à trouver dans un tel endroit un bâtiment de ce genre.

Comme la scierie ne fonctionnait plus depuis longtemps, le toit s'était écroulé et les mauvaises herbes avaient envahi l'intérieur du bâtiment. Immobile, j'ai regardé cet endroit qui était devenu une ruine. J'ai regardé tellement longtemps que j'ai fini par me dire : *Mais qu'est-ce que tu as à t'attarder comme ça à regarder ces ruines ?* Et je me suis répondu aussitôt : *Ça fait partie de la nature, de prendre plaisir à regarder une ruine encore debout prête à s'écrouler.* Mais ce n'était pas là une raison décisive : je l'ai tout simplement regardée comme ça, sans arrière-pensée.

Bien sûr, il m'arrive parfois de contempler une chose en ayant envie de faire un avec ce que je contemple, ou même en trouvant que c'est pénible à regarder. Cette fois, pourtant, j'ai gardé les yeux dessus sans arrière-pensée, parce qu'il ne m'en est venue aucune à l'esprit. J'ai tout de même murmuré comme pour me fournir une excuse : « Là-bas, ça ne manque pas de côtés qui attirent l'attention sur certains côtés ! » Et immédiatement j'ai murmuré autre chose : « Cette phrase ne tient pas debout ! »

En rentrant de promenade, j'ai trouvé mon frère en train de fendre du bois dans la cour tout en ayant l'air de ne pas être levé depuis longtemps ; on aurait dit qu'il avait de l'énergie à revendre. J'ai eu envie de m'y mettre moi aussi, mais je me suis retenu. Il m'a demandé si j'avais bien dormi, en me donnant l'impression de poser cette question à contrecœur. Je lui ai posé la même à mon tour, comme si rien ne s'était passé la veille au soir. Et du coup, il m'a semblé que la veille au soir il ne s'était rien passé.

Je n'ai jamais su pourquoi il était descendu vivre dans ce fin fond de la campagne. À l'entendre, la vie en ville ne lui convenait pas. Mais par le passé, un jour où je lui avais demandé si la vie à la campagne lui convenait, il m'avait répondu qu'il ne savait pas très bien. Je l'ai regardé distraitemment fendre son bois ; distraitemment d'une manière en accord avec l'adverbe « distraitemment ».

Un peu plus tard, mon fils aîné a servi le petit déjeuner. Comme toujours, il n'y avait pas grand chose à manger. J'ai arrêté au bout de quelques cuillerées de riz et tout le monde a fait pareil, sans doute parce qu'ils avaient trop bu la veille.

Dès la fin du repas, mon fils aîné est reparti, disant qu'il avait des affaires à régler. Quelque temps avant, il avait arrêté de travailler dans une société pour créer sa propre entreprise. Je n'arrivais pas à savoir exactement de quoi il s'occupait ; j'avais l'impression qu'il faisait du trafic clandestin, mais c'était assez peu vraisemblable. Mon frère aussi a dit qu'il devait partir, il avait des obligations.

« Moi, j'ai envie d'aller me promener », ai-je dit.

Mon fils cadet m'a proposé de m'accompagner.

« Je préférerais y aller seul.

– Alors, je vais prendre des photos. J'irai voir la mine d'arsenic qu'on a vue hier.

– Fais attention de ne pas laisser entrer de la poussière d’arsenic dans tes narines.

– Je vais en goûter pour savoir quel goût ça a...

– Si ça a bon goût, tu m’en apportes un peu ? » ai-je dit en guise de dernier mot.

Il a pris sa voiture et il est parti. Des nuages étaient bloqués autour du sommet de la montagne d’en face ; ils avaient du mal à décrocher pour continuer leur route. Je me suis engagé de nouveau dans le sentier de derrière la maison en me disant que j’aurais peut-être mieux fait de me faire accompagner par mon fils.

J’ai marché un bon moment, et lorsque j’ai pensé que ce serait bien de me reposer un peu, j’ai aperçu un temple : *Tiens ! Je ne savais pas qu’il y avait un temple dans ce coin-là !* Je l’ai regardé les yeux écarquillés comme si je ne savais pas qu’il y avait un temple dans ce coin-là. Il avait l’air totalement dénué de charme et un peu misérable. Seul le bruit de la clochette éolienne résonnait avec un son cristallin et rappelait que c’était un temple comme les autres.

En entrant dans la cour, j’ai aperçu un moine en train de balayer. Il semblait avoir un certain âge et toutefois il n’avait pas l’air d’être le supérieur : sa tenue était miteuse et à vue de nez il paraissait plutôt fruste. Mais comme le temple avait une allure misérable, il était tout de même possible qu’il soit le supérieur.

Dans la cour où il était en train de balayer, il n’y avait pas grand chose à balayer à part quelques feuilles. On n’aurait pas dit que quelqu’un lui avait donné l’ordre de balayer, il paraissait faire ce travail de sa propre initiative : *Qu’est-ce qu’il y a ? Il a un surplus d’énergie ? Ou alors ça l’amuse de balayer ? Comme il est difficile de voir dans le fait de balayer une activité amusante, ça ne*

*doit pas l'amuser. Ou alors, pour lui, c'est un exercice spirituel ? Mais ça n'en avait pas l'air : j'avais l'impression qu'il balayait de manière distraite. Est-ce qu'il n'y a pas une règle interdisant de balayer sans raison ? C'est une activité inutile de balayer une cour sans raison. Quoique... une activité inutile reste une activité ! Une activité inutile, c'est quelque chose à quoi on se consacre, mais qui ne sert à rien : c'est seulement quand on agit inutilement que ça devient une activité inutile !* Quand j'ai eu fini de raisonner comme ça, j'ai commencé à comprendre pourquoi le moine agissait de cette façon.

Lui, quand il m'a vu en train de m'approcher, m'a jeté un coup d'œil furtif et a poursuivi son travail sans mot dire. S'il m'avait salué le premier, j'aurais pu le saluer ; il ne l'a pas fait. J'ai pensé à lui adresser tout de même la parole, mais je n'ai rien trouvé de convenable à dire. Ça me paraissait maladroit de demander pourquoi il balayait la cour à quelqu'un qui justement balayait une cour où il n'y avait pas grand chose à balayer.

Assis sur la marche de pierre devant le bâtiment principal — qui n'était pas suffisamment grand pour bien mériter cette appellation —, j'ai regardé un instant le bouddha assis dans l'ombre à l'intérieur et qu'on ne voyait pas bien de l'extérieur. Puis j'ai tourné le dos à la statue afin de revenir au moine en train de balayer la cour sous les rayons d'un soleil éclatant. Loin d'avoir alors l'impression que le moine qui avait l'air de se livrer à une activité inutile était en réalité en train de faire quelque chose de profondément sensé, j'ai persisté à penser qu'il se consacrait à une activité inutile.

Je ne voyais aucun autre moine. Je ne voyais pas non plus de chat, alors qu'il y en a souvent un ou deux dans les temples. Bientôt, il a eu sans doute fini de balayer, car il a rangé le balai dans un coin de la cour et il est parti. Il ne restait plus dans la

cour que les traces de ses coups de balai. Au départ, ces traces avaient l'air anarchiques, mais en réalité elles suivaient un schéma régulier et, englobées dans un seul regard, elles étaient impressionnantes —, comme si un grand maître avait tracé ces lignes sur du papier avec un pinceau. Apparemment, cela avait un sens profond. J'ai perçu en moi une envie de balayer moi aussi la cour, mais c'est resté une idée en l'air.

Je me suis levé pour aller reprendre le sentier qui continuait derrière le temple. Un peu plus loin est apparu un rocher plat dont la forme me paraissait idéale pour s'allonger. Je me suis étendu dessus. Je voulais rester juste un instant, je n'envisageais pas de faire une sieste, mais le sommeil m'a pris et finalement j'ai piqué un petit roupillon. J'ai fait un rêve où apparaissait le Bouddha. J'étais dans un temple, qui n'était pas celui que je venais de visiter mais un autre presque aussi misérable, en train de regarder l'intérieur du bâtiment principal, lorsque le Bouddha qui était en position du lotus s'est levé d'un coup, s'est massé les jambes comme si elles étaient engourdis parce qu'il était resté trop longtemps assis sans bouger, puis est sorti pour traverser la cour. Dans cette cour, on voyait en train de balayer un moine qui a continué tranquillement son activité comme si cette apparition n'avait rien de surprenant. Pendant ce temps, le Bouddha s'est dirigé hors de la cour en se massant les épaules comme si elles étaient bloquées par des courbatures. J'ai couru vers le moine et lui ai demandé comment une chose pareille était possible : il m'a dit, comme si ça n'avait rien de spécial, que ce Bouddha faisait parfois une sortie comme ça, quand il en avait assez de rester assis sans bouger.

Quand j'ai rouvert les yeux, je me suis dit : *Quel rêve insignifiant ! Ce n'est pas souvent que je fais des rêves aussi insignifiants :*

*l'insignifiance de celui-ci est vraiment le comble de l'insignifiance !*  
Comme j'étais resté couché sur le côté, j'avais une épaule ankylosée ; ça ne s'est arrangé qu'après un long massage.

En descendant de ce rocher, j'ai découvert un petit terrier creusé juste en dessous. Vu la taille, ce devait être un trou de taupe —, mais comme je n'en avais jamais vu, je ne pouvais pas en être sûr. *De toute façon, ça doit sûrement être le terrier d'un animal qui vit sous la terre !* J'ai essayé de m'en faire une idée en le regardant avec attention, mais je n'ai pas pu faire un autre constat que : *Voilà un terrier creusé par un animal !* En songeant que dans ses profondeurs il pouvait y avoir une bête qui se reposait paisiblement, je suis devenu de bonne humeur. Je me suis éloigné de cet endroit après avoir dit « Salut ! » à l'animal qui devait être là-dedans mais que jusque là je n'avais jamais eu l'occasion de rencontrer.

Je me suis avancé un peu plus sur le sentier. Posé sur une branche non loin de moi, un oiseau inconnu était en train de donner de la voix : il chantait à tue-tête, à vous casser les oreilles. J'ai regardé pendant un moment sans bouger cet oiseau qui chantait à tue-tête : il était tout noir et de petite taille. Je n'avais aucune idée de ce que signifiait son chant. En le voyant, j'ai moi aussi commencé à fredonner sans le vouloir un air dont je ne savais pas non plus ce que disaient les paroles. L'oiseau s'est arrêté de chanter pour me regarder fixement. Je ne chantais pas pour lui, mais il m'écoutait fredonner. Et puis tout à coup, il a pris son essor et a disparu : *Alors quoi ? Il n'aimait peut-être pas m'entendre chanter ?*

Je suis resté un moment sous un vieil arbre, debout, occupé à casser de petites branchettes à portée de ma main : j'avais l'air de chercher à me consoler du départ de cet oiseau qui venait de s'envoler en me laissant seul ; en réalité, c'était pour

une autre raison —, ou plus précisément : il n’y avait pas de raison. Un moment plus tard, un oiseau dont je ne savais pas si c’était le même que tout à l’heure ou un autre, est venu se remettre à chanter, alors je suis reparti.

Un peu plus loin, je suis tombé sur une clairière en pleine forêt. Debout au milieu, j’ai regardé les arbres tout autour en songeant que les racines de ces arbres devaient s’étendre dans toutes les directions. Les environs étaient très calmes. J’ai crié comme si je m’adressais à quelqu’un : « Ici, qui que tu sois, tu n’es personne ! » Bien qu’en pleine nature, je ne ressentais rien de particulier. Il faut dire qu’en général, la nature ne suscite pas en moi des émotions spéciales ; elle est quelque chose de tout à fait indifférent, pas plus malveillante que bienveillante.

La clairière était remplie de rayons de soleil. Je me suis attardé quelque temps sans intention précise au milieu de toute cette lumière. J’ai eu la conviction que lorsque je mourrais, ces instants passés sans intention précise dans l’illumination de cette clairière réapparaîtraient pour être le dernier souvenir résumant toute ma vie. Et j’ai pensé clairement : *Dans ces conditions-là, je mourrai en ne ressentant ni la solitude ni un vide, mais simplement une légère mélancolie !* Sur ce, le fait de rester à recevoir tous ces rayons de soleil dans cette clairière m’a paru très émouvant, sans effacer l’idée que c’est seulement par hasard que j’étais là à me baigner dans cette lumière.

En ressentant cela, j’ai eu tout à coup envie de danser : *Ça ne serait pas mal de danser dans un endroit où il n’y a rien qui incite à danser, non ?* En réalité, je n’ai pas dansé : quelqu’un pouvait apparaître juste à ce moment-là et en me voyant danser tout seul, il aurait sûrement pensé que je n’avais pas toute ma tête. Alors je me suis imaginé que je dansais tout seul dans cette clairière baignée de soleil. Rien qu’à l’imaginer j’ai trouvé ça

exaltant —, dans les faits, ça ne l'était pas du tout. Danser réellement et imaginer qu'on danse, ce sont deux choses différentes. Ou alors, peut-être que mon imagination manque de force ?

Sur ces entrefaites, une abeille a eu l'idée de venir se poser sur mon crâne comme si j'étais une fleur. J'ai secoué la tête pour l'empêcher de se poser, mais elle a tournoyé autour de moi au lieu de s'en aller : *Allons bon ! On dirait qu'elle me prend pour une fleur qui se balance au vent !* Mais elle voulait absolument se poser sur mon crâne et soudain, j'ai repensé à cette histoire où des oiseaux viennent se poser sur la tête d'un saint<sup>9</sup>, puis j'ai réfléchi que ce qui m'arrivait là n'avait rien à voir avec cette histoire. J'ai crié après l'abeille : « Tu ne gagneras rien à m'agacer comme ça ! » Elle n'a pas renoncé. Finalement, c'est moi qui me suis enfui.

Je me suis enfoncé un peu plus profondément dans la forêt. Sur l'arrière se dressait une montagne assez élevée. Un ruisseau en descendait et j'ai remonté le sentier qui le longeait. La forêt devenait de plus en plus épaisse, le sentier était sombre, même en plein jour. Il y avait des arbres avec de gros troncs ; je me suis arrêté au pied de l'un d'entre eux particulièrement gros. Dans la mousse là en dessous, comme d'habitude, des champignons poussaient en quantité ; des vénéneux. *C'est bien connu, les champignons vénéneux, ça pousse comme des champignons vénéneux !*

En dehors d'eux, je n'ai pas vu un seul champignon comestible. Je me suis rappelé qu'en général, les champignons comestibles poussent dans les endroits peu visibles. J'ai regardé un peu plus attentivement mes vénéneux : avec leurs couleurs

---

9. Le narrateur pense sans doute à saint François d'Assise.

resplendissantes, poussant en bouquets, il en émanait une impression étrange. Probablement que si j'en mangeais, je me trouverais plongé dans une humeur bizarre et dans un état curieux. Alors, que me dire d'autre que ceci : *J'aimerais bien en manger, mais il vaut mieux pas !*

*Voyons : selon nos critères à nous, humains, c'est sûr que le poison est une substance extraordinaire fabriquée par la nature ; mais qu'est-ce que ça a de surprenant ? C'est toxique ? Et alors, ça peut aussi devenir un médicament !* Je remuais tout ça dans ma tête comme si j'échangeais des paroles avec quelqu'un.

J'ai encore caressé une autre idée —, une fantaisie qui me vient souvent à l'esprit : une des façons de mourir à laquelle je pense volontiers, c'est de mourir empoisonné, par quelqu'un ou par moi-même, sous l'effet d'un poison qui se répand en une seconde dans tout le corps, neutralise les nerfs, paralyse les muscles, bloque le cœur...

Je me suis assis sur un rocher. Les alentours étaient calmes et je suis resté là dans le silence comme un homme écrasé par ce calme. Mais contrairement à ce qui se passe d'habitude quand je reste silencieux, je ne me suis pas imaginé que je me querellais violemment avec quelqu'un.

Soudain, j'ai perçu les signes d'une présence. J'ai sursauté. À l'instant suivant, avec une soudaineté qu'aucun autre mot que « soudain » ne peut exprimer, un homme s'est trouvé debout devant moi. Il avait une barbe touffue et une mine patibulaire ; on aurait dit un montagnard, ou plutôt non : il avait l'air d'un bandit. Avec une hache à la main, il aurait été parfait ! En guise de hache, il portait une faux et à sa taille pendait un petit transistor d'où sortait une ancienne chanson que je connaissais. Une chanson rythmée, et aussi criarde que rythmée. J'ai trouvé que ce n'était pas du tout le genre de musique à écouter seul en montagne.

Il portait une gibecière accrochée à l'épaule gauche. Il m'a regardé comme s'il avait quelque chose à me dire ; j'ai attendu qu'il prenne la parole, mais il n'a rien dit. Du coup, moi non plus. Il est resté là sans rien dire tout en continuant à me regarder. J'ai fini par me demander : *Qu'est-ce qu'il a à me regarder comme ça fixement, alors qu'il n'a rien à dire ?*

J'ai examiné ce qu'il portait à l'épaule. Lui aussi m'a examiné, et pourtant je ne portais rien susceptible d'attirer l'attention — je ne portais rien du tout. En roulant les yeux sans bouger la tête, son regard m'a parcouru du haut en bas comme si toute ma personne retenait son attention. Ça ne m'a cependant pas perturbé au point que je me demande comment me soustraire à cette inquisition.

« Bonjour, ça va ? » ai-je fait.

Aucune réponse. J'ai deviné en lui l'attitude qu'on observe chez les gens qui n'aiment pas parler.

« Qu'est-ce que c'est, là ? » ai-je repris en désignant la gibecière.

Il est resté un instant à hésiter, comme s'il se demandait s'il allait ou non montrer ça à un inconnu. L'idée m'est venue : *J'espère que ce n'est pas un serpent ? Si c'est le cas, j'aime autant qu'il ne me montre rien !* Un instant plus tard, en soulevant le rabat il m'a fait voir un peu le contenu de sa gibecière, mais si peu que je ne savais pas s'il acceptait que je voie ou s'il n'aimait pas trop ça. C'était manifestement rempli de choses que je n'identifiais pas.

« Qu'est-ce que c'est ? ai-je dit.

– Vous voyez pas ?

– Je n'ai pas bien pu voir. »

Il a ouvert un peu plus le rabat et je me suis efforcé de regarder à l'intérieur, mais on aurait dit qu'il s'efforçait de me le cacher autant que m'efforçais de le voir.

« Vous voyez toujours pas, maintenant ?

– Je ne sais toujours pas ce que c'est. Vu d'ici, ça ne me dit rien. »

Il a fini par reboucler sa gibecière. J'ai trouvé ça extravagant, alors j'ai pris un air abasourdi.

« Ce sont des herbes médicinales, a-t-il fini par dire.

– Ah bon ! des simples ? »

Je l'ai regardé et il m'a semblé qu'il sentait l'odeur particulière qu'on sent sur ceux qui ramassent des simples.

« Exactement.

– Alors, comme ça, vous arrachez des plantes médicinales ?

– C'est pas mon métier ; je fais ça de temps en temps, alors on peut pas me traiter d'arracheur de plantes médicinales. D'ailleurs, on fait pas qu'arracher, hein, on cueille aussi ! »

Ce qu'il disait là ne manquait pas de logique, même si à mes yeux ça n'avait rien de logique.

« Et qu'est-ce que vous faites d'autre ?

– Rien. Je ramasse seulement de temps en temps des simples. Enfin, ça m'arrive d'en ramasser. Mais je fais rien d'autre. »

Il m'a regardé. Moi, je réfléchissais pour savoir comment je répondrais s'il me demandait ce que moi je faisais dans la vie, mais il n'a rien demandé. Comme il ne m'a pas questionné, j'ai pu ne rien dire me concernant.

« Qu'est-ce que vous êtes venu faire par ici ? » a-t-il dit.

Son ton donnait l'impression qu'il m'interrogeait sur ce que j'étais en train de fabriquer sur son territoire. J'ai dit que, en toute franchise, je ne savais pas ce que je faisais là. Il m'a regardé en prenant un air qui pouvait être déchiffré comme signifiant aussi bien qu'il comprenait que le contraire. Il est resté un bon moment immobile sans dire un mot. J'allais lui

dire : « Si ça ne vous gêne pas, vous voulez bien vous pousser un peu sur le côté ? » mais je n'ai rien dit. Il était juste en plein devant moi, il me barrait la route. Et à cet instant, comme s'il avait lu dans mes pensées, il a posé sa gibecière par terre et s'est assis à côté de moi.

Nous sommes restés assis sur notre rocher, sans parler.

« Z'auriez pas une cigarette, des fois ? »

J'ai fait semblant de ne pas avoir entendu.

« Vous avez pas entendu ? Z'auriez pas une cigarette ? »

J'ai sorti mon paquet de ma poche en pensant : *S'il m'en reste encore, je pourrai lui en donner une !* J'ai regardé dans le paquet, il en restait plusieurs. Mais une seule de disponible : je la lui ai donnée. Il l'a fumée avec un plaisir manifeste. Moi aussi je m'en suis offert une.

« Z'avez pas l'air d'être du coin. Vous êtes ici pour quoi ? »

J'ai entendu comme un reproche dans sa façon de m'interroger, alors j'ai parlé de mon frère à qui j'avais rendu visite. Il a fait semblant de le connaître.

« Ah ! lui, je le connais. Quelqu'un de bien. Un brave homme. »

– C'est vrai que c'est quelqu'un de bien, mais je ne suis pas sûr qu'il soit aussi brave que ça.

– Si, un brave. Pas un gars intéressé.

– Ça, c'est vrai, il est assez désintéressé.

– Entendu dire qu'il a un frère aîné qu'a un sale caractère, alors vous devez être son frère aîné.

– C'est mon frère qui a dit de moi que j'avais un sale caractère ?

– Oui. Pour moi, vous en avez bien l'air. »

Devenu par son entremise un homme ayant un sale caractère, j'ai baissé les yeux comme si j'avais honte et j'ai

regardé discrètement ses chaussures éculées. Il me semblait que celui qui avait un sale caractère, c'était lui plutôt que moi.

« J'habite plus bas dans la forêt.

– Vous vivez avec quelqu'un ?

– Non, seul.

– Ah ! vous vivez seul ?

– Avec mon cochon.

– Un cochon ! me suis-je exclamé en forçant mon ton admiratif.

– Un mâle.

– Ah ! un mâle ! ai-je insisté d'un ton encore plus admiratif.

– Il va pas tarder à être en chaleur.

– En chaleur ! » ai-je fait en rajoutant sur le ton super-admiratif.

Il m'a regardé comme s'il me trouvait bizarre. J'ai pris un air comme pour dire qu'il n'y avait rien là de bizarre. De nouveau, il y a eu un moment de silence.

« Z'avez des enfants ? » a-t-il repris.

J'ai hoché la tête.

« Deux ! »

Il a hoché la tête, avec une expression qui ne manifestait guère d'intérêt.

« Des gars plutôt bien », ai-je précisé.

Il a pris un air indifférent.

« Vous connaissez la forêt ? » a-t-il dit.

Il m'a demandé si je « connaissais la forêt », au lieu de me demander si je savais des choses sur la forêt : c'est tout de même deux choses différentes, même si je ne sais pas très bien quelle différence ça fait.

« Je ne peux pas dire que je la connais, donc je ne dirai pas ça. Tout ce que je sais sur elle... disons que quand j'en vois une, je sais que c'est une forêt.

– Dans la forêt, y a tout ce qu’il faut pour y vivre », a-t-il dit au bout d’un instant.

Il avait dit ça comme si c’était une vérité majeure. J’ai eu envie de lui dire : *C’est pareil pour ceux qui vivent dans les villes !* Mais je me suis retenu.

*Quand même , ce gars-là m’a l’air de quelqu’un qui est affamé de conversation parce qu’il n’a pas assez de contacts avec les gens ; mais au moins, il n’est pas comme sont souvent les vieux, à étaler sans arrêt des quelconques histoires de sa jeunesse, rongé de remords ou avec un air pathétique ; cet aspect-là me plaît bien chez lui : sur ce point, il me ressemble un peu !*

C’est à ce moment qu’il a fait une chose inattendue : pour se gratter le dos comme si ça le démangeait à cause d’une piqûre d’insecte, il a passé sa main parmi ses vêtements pour gratter plus fort en se moquant complètement de ma présence près de lui. Il y avait de quoi se dire : *Ce monsieur-là ignore la politesse ! à moins que ça le gratte parce qu’il ne s’est pas lavé depuis longtemps ?* Il s’efforçait désespérément de pousser sa main jusqu’à un endroit en haut du dos où elle n’arrivait pas : *S’il me le demandait poliment, je le gratterais volontiers !* Mais il n’a rien demandé de tel. Il a simplement continué à se gratter le dos à tel point que rien qu’à le voir on prenait envie de se gratter aussi. *Espérons qu’il n’a pas de poux !* Dès que j’ai eu pensé ça, je n’ai plus eu envie du tout de rester à côté de lui.

Je me suis levé. Lui aussi. Après avoir remis sa gibecière à l’épaule, il s’est mis en marche avant moi, mais dans l’autre direction.

« Alors, on se quitte là ! ai-je dit.

– Z’étiez pas en train de descendre ?

– Non, je montais. »

Je me suis dirigé vers le chemin par où il était descendu. Il m'a regardé comme s'il avait du regret qu'on se quitte. Moi, j'espérais qu'il allait disparaître aussi brusquement qu'il était apparu, mais ça n'a pas été le cas.

« Pour quoi faire vous montez là-haut ?

– Je ne sais pas. »

Il est resté interdit une seconde.

« Vous savez pas ? En voilà une bonne réponse ! »

J'ai hoché la tête.

« Bon, allez : vous continuez par là, vous tombez sur un rocher ; vous tournez à gauche, en continuant vous trouvez une grotte utilisée dans le temps comme cachette par des brigands. »

Il a pris l'air mixte de quelqu'un qui se vante d'être le seul à savoir quelque chose et de quelqu'un qui regrette d'en avoir parlé. À ce moment, il m'est apparu comme un descendant des bandits en question.

« Un endroit où je vais m'abriter de la pluie de temps en temps. Il se peut qu'il y ait encore quelque chose à manger, ou peut-être que tout est pourri ?

– J'y passerai sûrement voir.

– Si ça pleut, vous pouvez y trouver abri, mais on dirait pas que ça va pleuvoir.

– S'il pleut, je m'y abriterai, oui, mais on ne dirait pas qu'il va pleuvoir.

– Dans cette grotte, y a aussi des chauves-souris.

– Oh ! Une grotte avec des chauves-souris !

– Vous continuez à remonter en suivant le ruisseau, vous arrivez à la source de la rivière qu'il devient à mesure qu'il grossit. Là-bas, un petit marécage. Enfin, trop petit pour qu'on dise un marécage.

– Merci pour toutes ces merveilles ! »

*Ah bon ! Il y aurait donc un marécage !* J’ai voulu lui demander s’il y avait encore d’autres choses qu’il ne m’avait pas racontées, mais il avait déjà tourné les talons.

Je suis monté en suivant toujours le chemin par lequel il était descendu. Je suis tombé sur le rocher où il y avait une bifurcation : j’ai hésité un instant pour savoir quel chemin je devais prendre, et j’ai pris à gauche en respectant ma décision de tout à l’heure d’aller voir la grotte. Le ruisseau coulait le long de ce chemin. Je suis descendu au bord du ruisseau. Comme j’avais un peu chaud, j’ai enlevé mes chaussures et trempé les pieds dans l’eau. D’être assis tranquillement les pieds dans l’eau et les fesses sur une grosse pierre, ça m’a mis de bonne humeur. Et j’ai vu quelque chose passer à côté de mes pieds : des écrevisses. Deux grandes, qui traversaient sur le fond sablonneux. J’ai pris une des deux en faisant attention de ne pas me faire pincer. Elle se débattait en agitant ses pinces et ses pattes : *Quand elle s’agite comme ça, on dirait tout à fait une écrevisse !* Tel a été mon constat. Je l’ai retournée et j’ai vu qu’elle avait sur le ventre une masse de paquets d’œufs collés serré. J’ai murmuré : « Celle-là, c’est une femelle ! » Après l’avoir reposée, j’ai attrapé l’autre. *Et voilà le mâle !* Après avoir vérifié que c’en était bien un, remise à l’eau. Elles ont repris ensemble leur chemin comme si rien ne s’était passé.

Je suis resté assis les pieds dans l’eau. J’avais les pieds gelés, mais j’ai enduré comme quelqu’un qui teste sa patience. Et j’ai vu encore quelque chose : de minuscules vairons qui nageaient en bandes, passant devant moi en toute tranquillité comme si mes pieds étaient des choses de la nature. J’ai enfoncé mes mains dans l’eau très délicatement : ils se sont enfuis tous à la fois en tournoyant, mais un instant après ils étaient revenus.

Quelques-uns sont entrés dans mes mains et j'ai soulevé cette coquille d'un coup : ceux qui étaient dans l'eau retenue là se sont de nouveau agités, mais un instant plus tard ils nageaient tranquillement dans ce petit bassin comme s'ils avaient oublié qu'ils étaient dans des mains d'homme. Je les ai libérés en les remettant doucement dans le ruisseau, où ils se sont remis à nager tranquillement comme si rien ne s'était passé. En regardant ces tout petits poissons, j'ai eu le sentiment que pendant ces quelques minutes où j'étais resté les pieds dans le ruisseau, il ne s'était vraiment rien passé.

Je ne pouvais plus supporter de laisser mes pieds dans l'eau, alors je me suis relevé. Quand je me suis eu avancé un peu plus en m'écartant du ruisseau, j'ai aperçu un autre rocher. Là encore, le chemin bifurquait ; je n'arrivais pas à savoir si le rocher dont avait parlé l'homme rencontré peu auparavant était celui-ci ou celui d'avant. De nouveau, j'ai pris à gauche. Maintenant, je ne voyais plus le ruisseau. J'entendais tout de même un bruit ressemblant au bruit d'un ruisseau. Un moment après, devant une nouvelle bifurcation, j'ai de nouveau pris à gauche. Un peu plus tard encore, le même scénario s'est répété. Je suis monté ainsi en suivant le sentier, mais rien de semblable à une grotte ne s'est montré. J'ai cassé une branche d'arbre pour me faire une canne : elle n'était pas grosse et pliait facilement ; ça n'était pas une canne idéale, mais j'ai pu m'en servir comme d'une canne pour continuer.

La forêt est devenue encore plus touffue et plusieurs chemins s'offraient, mais on ne peut pas dire que c'étaient de vrais sentiers. Au bout d'un moment, il n'y a plus eu aucune trace visible.

Finalement, je me suis perdu dans la forêt. En m'appuyant sur ma canne, ou plutôt non : en la tenant à la main sans

m'appuyer dessus, je me disais : *Ça arrive souvent, qu'on se perde dans la forêt ; la forêt est un endroit où on se perd facilement !* C'était une pensée peu adaptée à la situation, mais moi, c'est comme ça que je fonctionne. Ce n'était pas une idée propre à rendre service en pareil cas, mais d'un certain point de vue, ça m'a aidé. En songeant que c'était dans une forêt que je faisais ce genre de réflexions, je l'ai trouvée vaguement ridicule plutôt qu'un peu effrayante.

*Quelle joie, de se perdre dans la forêt !* Cette pensée m'a conduit à une autre : *Est-ce qu'on peut dire qu'on « s'est perdu » quand simplement il n'y a plus de chemin ?* J'ai rajouté encore quelques réflexions qui me sont venues tandis que je m'appuyais sur les certitudes que voici : *J'arriverai à trouver mon chemin ou je n'y arriverai pas ; tant que je ne finirai pas par ne pas le trouver, c'est que j'aurai fini par le trouver.*

Le calme de la forêt a suspendu un instant le cours de mes ratiocinations. Il m'enveloppait, c'était assez douillet. Dans la mesure où je restais tranquille au milieu de cette forêt où j'étais perdu, j'avais au moins l'impression de me trouver dans un endroit à l'écart du monde, comme si toute ma vie jusqu'ici et le monde étaient très loin —, bien que je ne sente pas que toute ma vie jusqu'ici et le monde soient très loin. J'ai pressenti que pour peu que je ferme les yeux, je serais envahi par d'étranges fantasmagories. Et soudain je me suis rappelé que, étant enfant, je m'étais déjà perdu dans la forêt. Je m'y étais égaré en poursuivant un lièvre que j'avais croisé par hasard alors que ce n'était pas pour ça que j'étais venu dans les bois. Je crois que cette fois-là j'ai eu très peur, mais je ne me rappelle pas comment j'ai réussi à retrouver mon chemin.

J'avais envie de rester comme ça sur place, mais comme je n'avais pas décidé de m'arrêter là, il n'en était pas question.

Cependant, je me suis attardé un moment. La forêt était touffue, mais j'ai pensé : *Me voilà juste entouré de quelques arbres, il n'y a pas de quoi imaginer que je suis dans l'immensité de la nature !*

Là-dessus, j'ai entendu un bruit à peu de distance de moi et quelque chose a fait son apparition à travers les arbres. Ça ne se montrait pas en entier, seulement en partie, si bien que je ne pouvais pas voir ce que c'était ; d'après le peu que je voyais, on aurait dit un raton laveur : *Enfin quoi, est-ce que oui ou non c'est bien un raton laveur ?*

Ce qui pouvait être un raton laveur ou un autre animal me regardait sans bouger, comme s'il ne pouvait pas comprendre pourquoi quelqu'un était là sur son territoire ou comme s'il était intéressé par ce quelqu'un qui avait pénétré sur son territoire. Moi aussi je l'ai regardé sans bouger. Entre nous deux, il n'y a eu aucun de ces moments de tension que produit l'intrusion d'une bête sauvage — en tout cas de mon côté. Je lui ai jeté un regard plein de curiosité. Lui m'a regardé l'air de dire que je pouvais rester là un moment, mais pas trop longtemps, comme s'il voulait me le faire bien comprendre — en tout cas, il me regardait de façon que je ressentie les choses comme ça. À mon tour, je l'ai regardé comme pour lui signifier que je comprenais bien ce qu'il voulait dire.

Un peu plus tard, il a fait demi-tour et a disparu dans les broussailles. Soit il avait perdu toute curiosité à mon égard, soit il tolérait au moins pour cette fois mon intrusion.

J'ai examiné les broussailles dans lesquelles il avait disparu. Au pied des gros troncs de la futaie, il y avait partout des arbustes entremêlés et entortillés, bref, l'enchevêtrement intégral. La forêt donnait l'impression d'être un chaos impossible à débrouiller. C'est ici la raison pour laquelle je préfère la forêt à la mer, qui dans ses grandes lignes me donne l'impression d'être un espace bien ordonné.

Un moment après, je me suis remis en marche. J'ai quitté ces lieux comme si cette bête m'avait fait comprendre que ce n'était pas un endroit où m'attarder.

J'ai d'abord choisi une sente qui descendait et je m'y suis engagé. Je pensais que le seul moyen de me tirer de ce mauvais pas était de ne jamais monter. C'était une idée simple et sage. Mais cette sente-là commençait par descendre, puis rejoignait des tracés qui montaient. J'ai rencontré plusieurs fois des cas où il m'a fallu faire un choix entre différentes possibilités équivalentes. Cependant, mes sensations et mon intuition — dont je ne peux pas dire qu'elle est meilleure que mes sensations — me disaient que j'étais globalement en train de descendre.

Au bout du compte, j'ai pu constater que mon intuition ne m'avait pas trompé. Après quelques tentatives infructueuses, j'ai fini par arriver sans trop de difficulté à l'endroit où j'avais rencontré peu de temps auparavant l'homme qui ramassait des plantes médicinales. J'avais eu l'impression de monter assez haut, mais en réalité, je n'étais sans doute pas monté très haut que ça puisque j'avais mis si peu de temps à en redescendre. J'ai fumé une cigarette comme quelqu'un qui vient de l'échapper belle — mais en fait c'était sans rapport avec ça. Sur ce, j'ai commencé à me gratter partout : j'ai découvert sur ma peau plusieurs traces de piqûres de moustique. Je ne m'en étais pas aperçu tant que je m'activais à retrouver mon chemin.

En redescendant, je suis passé devant le temple. Je n'ai pas vu le moine, mais dans la cour les traces de ses coups de balai étaient toujours nettement visibles.

Quand je suis rentré chez mon frère, il dormait. J'ai failli le réveiller, mais j'ai préféré renoncer : ça l'aurait sûrement mis en colère. Il dormait comme une souche. Il ronflait comme

quelqu'un qui n'a pas bien dormi durant la nuit, et pourtant il avait bien dormi. Moi aussi j'avais grande envie de dormir comme ça, mais je n'y suis pas arrivé. Alors j'ai déambulé dans la cour déserte, marchant de long en large au hasard. J'ai songé à fendre quelques bûches, mais il avait déjà fait tout le travail. Dans un coin, son corniaud vautré à même la terre se léchait tranquillement les babines. La basse-cour traînait un peu partout sans s'en faire, ayant oublié qu'une de leurs camarades était morte et que la même mésaventure pouvait leur tomber dessus à tout moment.

Un peu après, mon fils cadet est revenu. Il a dit avoir été à la mine abandonnée. J'ai regardé son visage d'un air dubitatif : il était couvert de poussière de charbon.

« Tu dis que tu es allé à la mine abandonnée ? »

Il a acquiescé. Quand il hoche la tête, il a l'habitude de donner plus de coups qu'il ne faut.

« Je t'ai déjà dit de ne pas hocher la tête autant de fois : une ou deux, ça suffit bien ! Ce n'est pas très plaisant de la voir remuer tant de fois, avec une sorte d'exagération. »

Malgré ma remarque, il l'a encore hochée plusieurs fois. C'est une mauvaise habitude et on dirait bien que les mauvaises sont d'autant plus difficiles à corriger.

« Ce n'est pas la mine d'arsenic, mais une mine de charbon que je suis allé voir.

– Où ça ? »

Il a montré du doigt un endroit que je n'ai pas pu identifier.

« Tu aurais mieux fait de m'emmener, si tu voulais vraiment y aller.

– Je ne savais pas que ça te disait d'y aller. »

Il a de temps à autre des phrases telles que je reste pantois.

« Alors, comment c'était, cette mine ? ai-je demandé en changeant de sujet.

– Ça ressemblait à une mine abandonnée.

– Comment ça ?

– De la poussière de charbon traînait partout, il y avait un grand trou, bref, ça avait l'air d'une mine abandonnée. »

Ces quelques paroles ne m'ont pas permis de me représenter les choses, il me fallait plus de détails, mais je ne savais pas bien quoi demander.

« Il était profond comment, ce trou ?

– Il y avait un panneau, mais la peinture était écaillée et on ne pouvait pas lire. »

Mon humeur s'est soudainement assombrie sans que rien l'ait justifié ; c'était comme si je regardais le fond sombre de la mine abandonnée dont on ne mesurait pas la profondeur.

« Tu as pris des photos ?

– Oui, quelques unes.

– Tu me les feras voir, un de ces jours.

– D'accord. »

J'ai réveillé mon frère qui dormait toujours. Il ne s'est pas mis particulièrement en colère bien que je l'aie tiré du sommeil. Peut-être parce qu'il avait bien dormi pendant tout ce temps et que je l'avais réveillé au bon moment ? Il est allé dans la cuisine et est revenu un peu plus tard avec le déjeuner sur un plateau à pieds. Entre-temps, il avait préparé un ragoût avec des poissons qu'il avait sortis de je ne sais où. Dans le ragoût, il y en avait certains qui n'avaient presque pas perdu leur forme originelle : mon frère s'est mis à dévorer ceux qui étaient entiers.

« C'est vraiment délicieux, a dit mon fils.

– Pour le goût, oui, ce n'est pas mal », ai-je dit.

Je n'ai pas osé manger la tête, mais il m'a semblé que ne pas manger la tête tout en mangeant le reste, ça ne se justifie pas du tout —, ou pas vraiment. Mais tant pis, je ne pouvais pas faire autrement. À la fin, j'ai compté le nombre de têtes que j'avais laissées, il y en avait au moins sept. Je les ai jetées aux poules de la cour : elles se sont précipitées comme si elles en raffolaient.

« Bon, maintenant, il est temps de rentrer, ai-je dit après avoir fini de manger.

– Restez encore un peu ? Passez encore une nuit et vous repartirez demain ? a dit mon frère, sans avoir l'air de tenir beaucoup à ce qu'on reste.

– Je préfère partir, je ne sais pas quelles bêtises je vais encore faire si je reste un jour de plus », ai-je dit.

Quand mon fils et moi sommes montés dans la voiture, il nous a regardés faire avec l'air de regretter un peu. Puis il nous a dit d'attendre une seconde : il se rappelait soudain un truc. Peu après, il est revenu avec un sac en plastique contenant quelque chose.

« Tu as rencontré quelqu'un dans la forêt, n'est-ce pas ? Il m'a donné ça pour toi en disant que tu avais l'air de ne pas être en très bonne santé.

– Gardes-en pour toi, ai-je dit.

– Moi, je vais bien. Tu n'as qu'à faire infuser et tu bois.

– Merci.

– Reviens n'importe quand, si tu as envie de te changer les idées.

– Je reviendrai quand j'aurai envie qu'on ait une bonne engueulade ! »

Mon fils a embrayé et nous sommes partis. Il a roulé avec un plaisir manifeste, faisant un peu de vitesse sur ces petites

routes de montagne étroites et sinucuses, à croire qu'il le faisait exprès pour m'impressionner. J'ai failli faire un commentaire, mais je me suis retenu.

Nous sommes bientôt arrivés à la route goudronnée qui suit la rivière. C'est là seulement qu'il a ralenti. Un peu plus bas, il y avait des oiseaux, des grues qui s'étaient posées à un endroit peu profond. Elles se sont toutes envolées, ça a fait un beau spectacle, si bien que je me suis dit en moi-même : *Quel beau spectacle !*

Il a stoppé la voiture. Après avoir attrapé son appareil, il est descendu et s'est mis à photographier la scène. Moi aussi je suis descendu, pour fumer une cigarette. La troupe des grues s'était à peine envolée qu'une autre est venue se poser là. Elles ont dansé avec leurs mouvements caractéristiques. Lui a continué à prendre des photos. Pour ça, il est très doué. Un jour, il m'en a montré, des prises de près : insectes, fleurs, pièces mécaniques et choses qu'on ne reconnaissait pas au premier coup d'œil. Elles étaient toutes très belles. Une fois, il a fait une exposition de celles qu'il avait prises dans le désert : même à mes yeux de profane, c'était vraiment réussi ; en tout cas, même aux yeux d'un profane, elles n'avaient pas l'air mal prises.

Pendant que les grues continuaient leur danse collective, nous sommes remontés en voiture. Nous avons démarré en laissant derrière nous ces curieux volatiles qui ne peuvent pas se passer de danser, que ce soit à cause de leurs hormones ou pour une autre raison. Nous sommes restés un moment sans parler.

« Tu ressens aussi ce malaise entre nous, quand on est ensemble ? » ai-je dit.

J'ai dit ça comme ça, mais en réalité ce voyage fait avec lui me rendait heureux.

« Moi, je suis content de faire comme ça un petit voyage avec toi, ça me fait vraiment plaisir », a dit mon fils.

J'ai attendu sans parler pour voir s'il allait ajouter quelque chose, mais il n'a rien dit.

Maintenant, la rivière s'élargissait de plus en plus. Un peu plus loin, j'ai vu des enfants en train de nager. Ils devaient être du village voisin. J'ai fait arrêter la voiture et nous sommes descendus.

La rivière était large si on la voulait large, étroite si on la voulait étroite. Chaque fois que je vois un cours d'eau, il m'est toujours difficile de mesurer la largeur ; c'est pareil au bord de la mer quand il y a une île en face. Dès qu'il s'agit d'eau, il devient difficile de juger si la distance est plus courte ou plus longue qu'elle en a l'air. Sans doute est-elle parfois plus courte, parfois plus longue qu'elle en a l'air.

« On va se baigner ? »

Après avoir dit ça, j'ai commencé à me déshabiller.

Je n'étais pas sûr que ce soit une bonne initiative. Mon fils était déjà entré dans la rivière après s'être déshabillé avant que j'aie eu le temps de le voir ôter ses vêtements et se jeter à l'eau. Il nageait très bien, tandis que moi, je suis un piètre nageur. Je ne suis pas entré plus loin que là où j'en avais jusqu'à la taille.

Déjà arrivé au milieu de la rivière, il m'a crié d'avancer un peu plus. Je suis allé jusqu'à l'endroit où j'en avais jusqu'au cou. J'ai alors nagé doucement : mon corps flottait. J'ai nagé un peu plus, je me suis avancé un peu plus. Puis j'ai arrêté de nager : mon corps s'est enfoncé. Mes pieds n'arrivaient pas à toucher le fond, alors j'ai commencé à paniquer et à me débattre. Je me suis senti tout d'un coup paralysé : mon corps s'enfonçait de plus en plus profond. J'ai réussi péniblement à remonter à la surface, je ne sais pas trop comment, mais

je me suis de nouveau enfoncé. J'ai crié. Je pense que mon fils a vu le drame et qu'il s'est précipité en nageant jusqu'à moi. J'agrippais de toutes mes forces ses bras et ses jambes. Il a réussi à enrouler un bras autour de mon cou et a fait des efforts acharnés pour me traîner, tout en buvant la tasse de temps en temps lui aussi.

Je ne sais pas comment nous sommes sortis de l'eau. Une fois dehors, c'est lui qui n'était plus en très bon état. Moi j'arrivais encore à tenir debout, en toussant à fendre l'âme, mais lui il était abattu, complètement exténué. Il avait failli se noyer en me sauvant.

Au bout d'un moment, il a retrouvé ses esprits. Sur sa mine pâle est apparue l'expression de quelqu'un qui vient de vivre une expérience inouïe.

Il m'a dit d'un ton de reproche : « Je croyais que tu savais nager ! Si tu ne savais pas, il ne fallait pas y aller ! J'ai entendu raconter l'histoire d'un père qui est mort en essayant de sauver son fils en train de se noyer, mais je n'avais jamais entendu parler de la réciproque, et c'est moi qui ai failli illustrer ce cas !

– Est-ce que tu vas bien ?

– J'en ai l'air ?

– Non, pas trop, on dirait.

– Bon ! Il me semble que ça va quand même aller ! »

Dans toute ma vie jusqu'à maintenant, ça fait deux fois que je l'ai échappé belle. Chaque fois dans l'eau. Une des deux occasions est celle-ci. L'autre, c'était dans mon enfance. Un hiver. Je jouais sur une rivière gelée. La glace s'est cassée, j'ai coulé sous la couche de glace : avec un coup de chance, j'ai pu ressortir par un trou un peu plus bas et je m'en suis tiré.

Nous n'avions plus grande envie de rester au bord de cette rivière qui avait essayé de nous prendre la vie, donc nous

sommes bientôt repartis. Étrangement, une fois en route, nous nous sommes retrouvés tout joyeux alors que nous avions failli mourir à peine un moment avant.

« Une fois, dans le Pacifique Sud, je suis allé sur un île... », a-t-il dit.

Il avait beaucoup voyagé, en suivant sa fantaisie.

« Et alors ?

– J’avais quitté l’île en bateau pour aller à la pêche. Au bout d’une trentaine de minutes, j’avais attrapé beaucoup de poissons, à tel point que ça avait rapidement cessé de m’amuser. Alors, j’ai plongé dans l’océan. Après un certain temps passé à nager, une pensée m’est tout à coup venue à l’esprit en même temps que mon corps se mettait sentir le froid ; parce que là-bas, autour des îles, la mer descend en pente douce pendant un moment puis d’un seul coup ça devient profond — c’est par là-bas qu’il y a les plus grandes profondeurs du monde. Sans doute que là où je nageais, c’était profond de plusieurs milliers de mètres et donc, en pensant que je flottais au-dessus d’un abîme de plusieurs milliers de mètres avec un fond insondable, j’ai tout à coup été pris de panique. Tout mon corps s’est aussitôt glacé et à partir de là j’avais un mal fou à nager : le gars qui était avec moi sur le bateau m’a jeté une bouée de sauvetage, et grâce à ça, non sans mal, j’ai réussi à me sortir de l’eau.

– Ça doit être extraordinaire de nager au-dessus de plusieurs milliers de mètres de profondeur ! ai-je dit en imaginant les abysses ténébreux de plusieurs milliers de mètres évoqués par mon fils.

– À condition de ne pas avoir peur ! »

Soudain, comme si c’était quelque chose de nouveau, j’ai senti combien je l’aimais. Nous sommes restés un moment

sans parler. Il semblait bien que nous avions des choses en commun qui nous permettaient de nous entendre sans parler.

« À propos de ce que tu as dit hier », ai-je repris.

Il m'a regardé.

« Tu sais bien, à propos du clonage humain : j'ai bien envie de partager ton point de vue », ai-je dit.

Il a manifesté de la curiosité.

« Quand je vois le monde fabriqué par les êtres humains actuels, ça ne serait pas mal qu'on produise des êtres humains tout à fait différents. Que non seulement des êtres clonés, mais que toutes sortes de variantes et d'hybrides, y compris des humanoïdes, voient le jour et se mettent à vivre tous ensemble. Ça ne serait pas mal non plus que... comment dire ça ? des êtres mi-humains mi-animaux naissent grâce à des manipulations génétiques. »

Il m'a regardé comme s'il n'avait pas imaginé les choses en allant aussi loin.

« En tout cas, c'est un vrai problème que les êtres humains ne puissent penser qu'à leur propre intérêt, a-t-il dit. Si une nouvelle humanité apparaissait, la définition de l'être humain serait complètement renouvelée. Et dans ce cas, on aurait besoin d'une nouvelle éthique. »

J'ai imaginé un monde où vivraient toutes sortes d'êtres humains totalement différents des actuels. Mais à l'idée que ce seraient tous des êtres humains, j'ai bientôt trouvé ça lassant.

Peu à peu je me suis mis à avoir sommeil, sans toutefois m'endormir. Je me suis fait la promesse : *En arrivant, la première chose que je fais, c'est me coucher !* J'ai aperçu au loin une vaste plaine couverte de choses qui ressemblaient à des tournesols. Je me suis représenté les graines de tournesol bien rangées les unes contre les autres et entourées de pétales jaunes ; d'après

ce que j'ai lu quelque part, elles dessinent des cercles en suivant un agencement mathématique très strict.

Le soir tombait, il faisait de plus en plus sombre. Il a plu pendant un petit moment, puis ça s'est arrêté. Après la pluie, les nuages ont bientôt commencé à se dissiper. À mesure qu'approchait la ville où je réside, mon cœur s'alourdissait. J'ai regardé le ciel par la vitre pendant un moment sans parler. Enfin, nous sommes entrés dans la ville, une forêt de colonnes en béton bien différente de la forêt de troncs d'arbres de la pleine nature.

Quand nous sommes arrivés devant chez moi, les nuages avaient complètement disparu, le ciel était redevenu lumineux. Après m'avoir déposé, mon fils est reparti chez lui. J'ai eu envie de lui dire de rester le soir et de dormir la nuit ici, mais j'y ai renoncé. Lui comme moi, on aurait été mal à l'aise.

J'avais prévu de dormir sitôt arrivé à la maison, mais une fois effectivement là, je n'avais plus du tout sommeil. J'ai marché de long en large nerveusement pendant un moment, comme je le fais chaque fois que je rentre après une absence. Je viens de dire « la maison », mais la surface est tellement réduite et il y a tant d'objets partout qu'on a du mal à se déplacer de long en large : il faut continuellement contourner des obstacles.

Je suis allé à la fenêtre. Il y avait un croissant de lune dans le ciel nocturne. Ce n'était pas le spectacle du ciel que j'aurais aimé trouver ce soir-là, mais j'ai contemplé ce croissant de lune qui se déplaçait doucement. Et comme je suis resté longtemps en contemplation, j'ai vu les étoiles apparaître une à une. Leur nombre a augmenté progressivement pendant que j'avais les yeux fixés sur le firmament. Soudain, j'ai entendu un bruit dehors et j'ai vu passer un petit groupe portant

une tenue bizarre. Ils marchaient lentement en jouant d'un instrument, vêtus d'un costume traditionnel : *Tiens, on dirait des musiciens ambulants !* Impossible de savoir pourquoi ils passaient par là en jouant de leurs instruments. Ils étaient quatre. Tous de petite taille. Marchant à pas très lents, comme des gens âgés. Sans bouger, j'ai regardé le coin de la rue où ils avaient tourné et qui était redevenu désert après leur passage. C'est à ce moment précis que j'ai pris ma décision, mais son contenu ne m'a pas été clair sur le moment. J'ai serré légèrement les poings, c'est tout.

Je me suis éloigné de la fenêtre pour aller m'asseoir tranquillement. J'ai vu mon image réfléchi sur les carreaux : j'avais l'air fatigué. Ce n'était pas la fatigue de ces deux jours de voyage, c'était le long trajet de ma vie jusqu'ici.

J'ai bu un petit verre. Un verre qui en est devenu deux. Deux qui sont devenus plusieurs. L'alcool m'est monté à la tête. Les choses qui s'étaient passées pendant ces deux jours avec mes fils et mon frère, la matinée où je m'étais perdu dans la forêt, la baignade où j'avais failli me noyer et d'autres choses encore me sont revenues à l'esprit avec un sentiment de tendre mélancolie, qui m'a fait l'effet de m'êtreindre doucement et non de s'emparer de moi avec rudesse. C'est en me caressant le visage comme s'il était resté imbibé de cette mélancolie que je me suis endormi d'un coup sur le canapé.

Lorsque je me suis réveillé, après avoir rêvé que je m'étais égaré dans un bois de gigantesques champignons vénéneux de toutes les couleurs, il était très tard. J'avais la tête embrumée. Les choses que j'avais vues et croisées pendant ces deux jours : deux hommes en train de se battre entourés de spectateurs sur la route pendant qu'on allait chez mon frère ; le poulet installé sur la table de la cérémonie d'anniversaire de la mort de mon

père ; le corniaud rencontré lors de ma promenade matinale ; le moine qui balayait la cour du temple ; le Bouddha assis dans l'ombre ; l'homme qui descendait en ramassant des simples ; les écrevisses et les vairons du ruisseau —, tous ces épisodes me sont revenus l'un après l'autre. Et lorsque je me les suis rappelés tous en même temps, il m'a semblé que cela ne faisait qu'un : *Eh alors, tout ça, qu'est-ce que j'en ai à faire ?* Comme je venais de dormir sur le canapé, j'avais les épaules ankylosées. En plus, les traces des piqûres de moustiques ont recommencé à me démanger. Je me suis gratté et pendant ce temps ma tête s'est plus ou moins éclaircie.

Quand j'ai eu retrouvé mes esprits, j'ai téléphoné à mes deux fils l'un après l'autre. Personne n'a répondu. *Tant mieux !* Je n'avais rien de précis à leur dire. J'ai pensé pendant un moment à ce qu'ils devaient être en train de penser à cette heure-ci : j'étais incapable de m'en faire une idée. *Sans doute qu'ils n'ont pas la tête à penser ?* Ils devaient déjà être en train de dormir. À moins qu'il ne soient au lit avec une femme dans les bras. Je suis resté un moment à penser ainsi à mes deux fils probablement en train de dormir. L'un comme l'autre, ils s'agitent beaucoup quand ils dorment : en tout cas, c'était comme ça dans leur enfance. Je me suis dit : *Il est très possible que maintenant ce ne soit plus comme ça : peut-être qu'ils ronflent, au lieu de s'agiter !* J'ai pensé comme ça pendant tout un moment à mes deux fils.

Les alentours étaient d'un calme absolu. Le vent qui pénétrait par la fenêtre ouverte agitait sans bruit les rideaux. En regardant cette scène longtemps sans bouger, moi qui regardais j'ai eu l'impression de n'être plus là... C'était comme si tout n'était que mensonge. Du coup, j'ai décidé d'aller prendre l'air.



## L'ÉLEVAGE DE MOUTONS

À l'époque, je résidais chez un ami. Ce n'était pas mon meilleur ami. J'avais fait sa connaissance par hasard, mais on s'entendait très bien tous les deux ; en tout cas, c'est comme ça que je voyais les choses. Par tempérament, il n'était pas très organisé, tout comme moi sur ce plan-là. Il se comportait comme si tout lui était égal. Là encore, tout comme moi. Sa maison était au milieu d'une ferme d'élevage et, bien entendu, les pâturages entouraient sa maison ; pour y accéder, il fallait les traverser. Ils lui appartenaient. Il y élevait des moutons, il n'y avait aucun autre bétail, ni vaches laitières, ni cerfs d'élevage. Il y avait aussi des lapins, mais les moutons occupaient une place plus importante.

Ces pâturages occupaient toute une colline. Elle était en pente douce et il n'était pas difficile d'y marcher, à condition de ne pas marcher jusqu'à ce qu'on soit fatigué. Toutefois, en dehors des moments où on y menait les bêtes, je ne m'amusais pas à y circuler pour rien. En général, je restais tranquillement étendu sur l'herbe à une certaine distance du troupeau en train de brouter. Le plus souvent, couché dans un creux semblable à un cratère situé à peu près au sommet de la colline, je contemplais le ciel. Vu de cet endroit-là, il avait

l'air assez petit à cause du diamètre réduit entre les talus qui encerclaient cet espace. Du coup, lorsque je le retrouvais en remontant au sommet de la colline, il me paraissait soudain immense.

J'aimais appeler notre ferme d'élevage : la libre pâture. Cette expression « libre pâture » me donnait l'impression que même si les pâturages étaient entourés par une clôture, au moins les bêtes qui vivaient à l'intérieur pouvaient s'y déplacer en liberté. Bien sûr, tout en se déplaçant librement, les moutons devaient faire demi-tour quand ils constataient qu'il y avait cette clôture qu'ils n'avaient pas le droit de franchir. Mais la clôture était vieille, et donc démolie par endroits, alors ils pouvaient sortir pour peu qu'ils en aient envie. Ils n'en profitaient pas ; j'étais incapable de décider si c'était parce qu'ils avaient compris que c'était interdit ou si c'était à cause de leur naturel craintif.

J'étais également incapable de savoir combien il y en avait exactement. Mon ami ne me l'a jamais dit. Si j'avais vraiment eu envie de le savoir, je n'aurais eu qu'à le lui demander, mais le nombre exact ne m'intéressait pas. En tout cas, il n'y en avait pas beaucoup beaucoup. Si j'avais tenu à le savoir, j'aurais pu les compter : même s'ils étaient continuellement en train de se déplacer, je n'aurais eu aucun mal à faire ça en peu de temps.

Je les considérais comme un troupeau ; eux aussi ils se déplaçaient en troupeau. Une des caractéristiques les plus remarquables des moutons, à mon sens, c'est qu'ils aiment vivre en groupe serré. Il arrivait parfois qu'un ou deux d'entre eux s'écartent du troupeau par distraction, mais ils s'en rendaient bientôt compte et retournaient vite rejoindre le gros de la troupe. Même en se déplaçant, ils veillaient sans arrêt à ne pas rester à l'écart des autres. Chez eux, le goût de la solitude n'existe pas.

On ne tondait jamais les moutons de la libre pâture, même quand le moment de la tonte était arrivé. Leur toison n'avait pas très belle apparence : d'abord on ne la soignait pas, mais elle n'était pas exploitée non plus, leur intérêt principal étant leur viande. Mais il n'y a pas beaucoup d'amateurs de viande de moutons et il était rare que même les adultes soient vendus. Étant donné le peu de demande, on pouvait dire que c'était une chance qu'ils ne soient pas trop nombreux. Les principaux consommateurs de viande de mouton étaient les gens qui s'en occupaient, c'est-à-dire mon ami et moi, plus les deux employés qui travaillaient à la ferme avec leur famille. Ces employés habitaient un hameau voisin ; ils venaient nous aider tous les deux ou trois jours. Quand ils venaient, à peine avaient-ils un peu travaillé, ils se reposaient, ou ils mangeaient du mouton, une bête qu'ils avaient tuée eux-mêmes et dont ils remportaient le reste chez eux. Tous les deux étant de grands buveurs, ils avaient toujours un coup dans le nez.

De temps en temps, néanmoins, il y avait des gens qui venaient visiter notre élevage de moutons, bien qu'il soit situé dans un coin perdu. Des gens qui le plus souvent s'étaient égarés en cherchant un grand élevage de bovins peu éloigné qui était largement ouvert aux touristes. En fait, à l'endroit où on était, il n'était pas facile d'y venir exprès sauf si on s'était perdu en allant à l'autre. Toutefois, à l'entrée de notre élevage, il y avait bien un panneau de bienvenue aux visiteurs, à moitié démoli et qui donnait l'impression qu'ils n'étaient pas bienvenus. Et à côté de ce panneau, il y avait un de ces tas de pierres en forme de pyramide qu'on trouve souvent au bord d'un sentier conduisant à un temple de montagne ; je n'ai jamais su ce qu'il faisait là, et mon ami non plus. En tout cas, ce n'était pas parce qu'il y avait un temple au-delà de notre élevage.

Il m'arrivait de servir de guide aux touristes. Je ne leur donnais pas des explications détaillées sur les moutons, et aux questions qu'ils me posaient je ne répondais que si j'en avais envie. Lorsqu'ils avaient compris que je n'étais pas un guide aimable, ils ne me demandaient plus rien. En fait, mon travail consistait surtout à empêcher les gens de s'approcher trop près du troupeau ou de faire peur aux bêtes en étant trop bruyants. Je me méfiais en particulier des enfants turbulents, qui risquaient de faire des bêtises comme de jeter des choses en direction des moutons. Il y en avait pourtant toujours des comme ça : je les mettais tout de suite dehors, et du coup il y avait parfois des embrouilles avec les parents, mais ma position était inflexible. J'étais parfaitement conscient que je n'étais sans doute pas compétent pour servir de guide dans un élevage comme celui-là, mais je ne renonçais pas pour autant à cette occupation.

La libre pâture était si calme qu'elle donnait l'impression qu'on n'y voyait jamais rien changer, et cependant elle se modifiait à chaque saison. Pendant le long hiver sous la neige, les bêtes vivaient tranquillement dans la bergerie ; en attendant de pouvoir retourner au pâturage à la fin de l'hiver, elles mangeaient le foin qu'on leur jetait à heures fixes, car c'était tout ce qu'elles pouvaient faire pendant ce temps. Leur saison préférée était l'été : là, il y avait partout de l'herbe et le bruissement des insectes. Elles pouvaient brouter à satiété leurs herbes préférées.

Dans notre libre pâture, on avait en particulier des masses de papillons. Je n'ai jamais pu savoir pourquoi il y a tant de papillons dans les pâturages de moutons. Parmi eux, certains étaient décorés de motifs très gracieux. Sans doute les collectionneurs de papillons apprécieraient-ils un endroit

comme ça. Toutefois, parmi les papillons qui visitaient la libre pâture, je ne voyais pas d'uranies, moi qui les aime tellement ; à l'époque, je pensais qu'en matière de papillons, il n'y a rien de mieux que les uranies, alors je regardais sans beaucoup m'y attacher tous ceux qui voltigeaient au-dessus de nos prairies. Ça ne les empêchait pas de voltiger en dansant tantôt côte à côte, tantôt l'un derrière l'autre pour se séduire les uns les autres —, au lieu de me séduire, moi. J'avais l'impression que leur danse contenait beaucoup de significations, même si je n'arrivais pas à savoir si eux aussi, comme le font les abeilles, utilisent leurs danses pour échanger des informations, par exemple sur la distance où l'on trouve des fleurs à pollen ou comment on y va, et même quelle sera la qualité du futur miel.

Mais c'est au moment où l'on ne voit pas les moutons que les pâturages sont le plus impressionnants : le matin, qui est souvent brumeux, ou bien lorsqu'une brume épaisse s'étend au-dessus des terres par un jour d'été nuageux. Dans ces cas-là, les moutons disparaissent dans la brume et on n'entend que leurs bêlements, de loin ou de près. À mon avis, il n'y a pas de moment où les prés sont aussi étranges et aussi reposants qu'à ces moments là : ils me donnent une impression presque surréelle. C'est quelque chose qu'auraient du mal à réaliser ceux qui ne l'ont pas vécu à cette heure et à cet endroit, et si ça leur arrivait, il leur serait difficile de ne pas éprouver eux aussi ce sentiment à la fois étrange et reposant.

Dans cet élevage, mon statut était ambigu. J'étais là à titre d'invité, mais je ne pouvais pas y demeurer comme un simple invité. Le propriétaire avait souhaité que je lui donne un coup de main, mais il a vite compris que je n'avais pas grande utilité comme main d'œuvre, et il a renoncé à faire de moi un employé. Toutefois, je suis devenu dans cet élevage

le gardien ou quelque chose comme ça ; je me suis considéré comme tel sans que personne ne m'ait donné ce titre. En fait, je n'y ai rien fait en tant que gardien, et je n'ai joué aucun rôle non plus avec une autre étiquette que celle-là. Cependant, je faisais quand même quelques bricoles pour lui sans qu'il me l'ait demandé, mais jamais des choses pénibles. Comme si le travail pénible, à supposer qu'il y en ait, n'était pas pour moi. Je rendais service en regardant les moutons parce qu'ils souhaitaient qu'on les regarde ; et j'écoutais leurs bêlements parce qu'ils souhaitaient qu'on les écoute. Je les empêchais aussi de franchir la clôture, mais cela n'arrivait jamais et ce travail n'était pas nécessaire ; n'empêche que je l'ai fait. Je n'ai guère tendance à vouloir à tout prix faire des choses inutiles, mais ça m'arrive tout de même.

Les moutons, je les observais tous les jours, même si en réalité je n'avais pas une énorme affection pour chacun d'eux en tant qu'individu : mon ami les connaissait tous individuellement, mais moi, je n'en ai jamais été capable. Pour moi, ils n'existaient que comme troupeau, et je les traitais uniquement en troupeau. En effet, j'avoue que quand je les voyais séparément ils ne me faisaient pas très bonne impression. Ils me paraissaient nerveux et inquiets, sans que je puisse déterminer en quoi ; mais c'est un fait que ce côté-là n'est pas absent chez eux. À vrai dire, les moutons sont très méfiants et n'ont pas un caractère facile. En cela, ils diffèrent beaucoup des vaches, qui sont dociles et dont les yeux sont pleins de douceur. Et ils diffèrent également des chèvres, qui sont têtues mais avec des côtés adorables. Ils sont peu fréquentables quand on doit les côtoyer tous les jours, ils ont l'air d'avoir quelque part un versant sinistre. Néanmoins, en tant que troupeau, ça peut aller. En tant que troupeau, ils

n'ont plus ce versant sinistre que je ressens dans un animal isolé. Bien sûr, tout ça était mon point de vue personnel.

Le côté que j'aimais bien chez les moutons, c'était leur façon de rester debout immobiles avec cet air de remâcher ses pensées qui est le propre des ruminants. Ils mâchent et remâchent toute la journée, ils passent la journée entière à mastiquer. Grâce à leur quadruple estomac, ils recommencent à mâcher après l'avoir repris en bouche ce qu'il ont ingurgité une première fois en le mâchant. Cependant, tout en ayant l'air plongés dans leurs pensées, ils ne semblent pas être réellement plongés dans des pensées. On dirait qu'ils ne pensent à rien, condamnés à mastiquer interminablement en remuant leurs mâchoires tout en ayant l'air de se concentrer à fond sur une pensée quelconque ; mais même s'ils pensent à quelque chose, il est impossible de savoir ce que c'est. Chez eux, ce côté mystérieux me plaisait bien.

J'avais eu une vague envie de passer là-bas une année complète —, cette année qui durerait un an restant sous le signe de l'incertitude. Il n'y avait aucune raison précise pour que ça dure un an, car ce n'était pas mon projet de voir défiler le printemps, l'été, l'automne et l'hiver sur la prairie, mais il se trouve qu'un an s'est écoulé et qu'au bout de ce temps-là je ne suis pas reparti. Je ne pouvais pas en partir avant d'avoir trouvé une raison d'en partir. Où j'étais n'avait plus pour moi grande importance.

Une fois arrivé là-bas, je n'ai pas mis le nez dehors pendant un bon moment. Il me semblait que le monde au-delà des pâturages était un endroit où je ne devais pas mettre les pieds. Mais mon rayon d'action s'est peu à peu élargi, tout comme lorsque les bêtes vont observer le monde hors de leur pacage en passant par un trou de la clôture mal entretenue.

L'endroit que j'ai découvert en premier lieu au cours d'une promenade hors de notre domaine a été une carrière de pierres. Elle n'était pas trop loin de la ferme. J'ai examiné sans grand enthousiasme mais avec curiosité le tailleur de pierres qui découpait des stèles ou d'autres choses en dégoulinant de sueur. Il se moquait complètement des regards qui l'observaient ; il ne travaillait pas avec plus d'application parce que je le regardais, son application restait constante à tel point que j'ai même eu envie de lui dire de ne pas s'appliquer autant. Je rentrais à la ferme après m'être absorbé dans la contemplation d'un homme absorbé dans son travail. Parfois aussi il m'arrivait de m'enfoncer dans le sommeil sans m'en rendre compte et de me réveiller brutalement à cause du bruit de la masse sur un coin en métal. Il m'a une fois proposé de l'aider dans son travail, mais je me suis contenté de rire de cette proposition insensée.

Une autre fois, mon ami m'a emmené voir un artiste qui travaillait dans un atelier sur le bord d'une rivière des environs. Leur rencontre a été très chaleureuse, on voyait qu'ils étaient de grands amis. C'était un céramiste. À sa façon, il menait une vie intense, je m'en rendais compte à chacune de ses paroles parce qu'il le manifestait dans chacune de ses paroles. Mais cette manière de vivre intensément à sa guise n'avait pas que des aspects sympathiques. Je trouve toujours un peu ridicules les gens qui vivent intensément. Pour ne parler que de mon cas, j'ai vécu à ma guise une vie plus ou moins molle, tout le contraire d'une vie intense — et je n'en suis pas mécontent.

J'ai aussi fait la découverte d'un temple —, tout seul cette fois. Je suis sûr que c'était la première fois que j'y allais, mais j'ai eu l'impression d'y être déjà venu auparavant. Il est naturel, quand on prend de l'âge, de croire que les choses

se présentent de nouveau exactement sous le même aspect qu'autrefois, ou avec une petite différence, mais moi, une fois rendu à un moment comme ça, je ne peux pas m'empêcher d'éprouver un sentiment étrange. J'ai bavardé avec le vieux moine de ce temple. Il avait l'air de se moquer pas mal des règles et se désignait lui-même comme un « moinillon ». Son langage était grossier, et même s'il ne finissait pas chacune de ses phrases par un gros mot, il y recourait plus souvent qu'à son tour. C'était amusant de bavarder avec lui. Il adorait parler des femmes. Quand le moment était venu, il s'arrêtait d'un coup pour se précipiter dans le bâtiment principal et là, il se mettait à réciter un texte en tapant sur sa clochette de bois. Alors, moi aussi je le suivais là-bas et, assis à côté de lui, je le regardais comme si j'étais surpris par son comportement. Une fois ses prières terminées, il se remettait à plaisanter comme si de rien n'était.

Ce n'était pas déplaisant de prêter l'oreille à sa récitation. Sa voix ne portait pas très loin, mais elle résonnait avec une certaine indolence dans la fraîcheur du bâtiment principal. Je répétait après lui ce qu'il récitait par pur amusement. J'en ai même retenu quelques passages par cœur.

*Avalokiteshvara, le Bodhisattva de la Compassion, méditant profondément sur la perfection de la sagesse, vit clairement que les cinq aspects de l'existence humaine sont du vide ; et c'est ainsi que de lui-même il s'est libéré de la souffrance.*

*Répondant au moine Shariputra, il a dit ceci :*

*« La forme-corps n'est rien de plus que le vide,  
le vide n'est rien de plus que la forme-corps.*

*La forme-corps est exactement le vide,  
le vide est exactement la forme-corps.*

*Les quatre autres aspects de l'existence humaine  
— sentiment, pensée, volonté et conscience —  
ne sont également rien de plus que du vide :  
rien que du vide et rien de plus que ce qu'ils sont.*

Le Sûtra du Cœur était le texte qu'il aimait réciter plus que tout, comme s'il n'en connaissait pas d'autre.

Quand il avait fini ce qu'il avait à faire, il nous arrivait de boire un thé. Il insistait discrètement sur le fait que c'était un thé de qualité. La première fois, dans la tasse qu'il m'a apportée flottait une feuille ; j'ai doucement remué la tasse pour faire couler la feuille au fond, mais j'ai eu du mal à y parvenir. Le moine m'a dit de boire sans y faire plus attention et en même temps il a bu sa feuille comme pour me montrer l'exemple. J'ai essayé encore une fois de faire couler la feuille, mais en vain : il ne me restait plus qu'à la boire. Pendant que nous buvions, il m'a expliqué qu'aucune loi n'avait une forme déterminée et qu'il fallait donner tout son cœur sans s'attacher à rien. J'ai manifesté devant tout cela une réaction peu enthousiaste, alors il m'a donné un autre remède : en me regardant en face, il m'a dit de vivre selon ma nature. Je savourais le goût délicat du thé et j'ai dit que je faisais déjà comme ça. Il a ri, et nous avons écouté les cigales qui stridulaient si bruyamment qu'on ressentait là dedans une sorte de cruauté ; mais une fois atteint un certain niveau, cette stridulation ne peut plus s'accroître davantage. J'allais au temple presque tous les jours et je revenais après avoir bavardé avec le vieux moine.

Un beau jour, il s'est passé quelque chose qui s'est inscrit dans ma mémoire alors que cela n'avait rien de très particulier. Ce matin-là, je suis allé vendre des lapins à la place de mon ami. Il m'avait dit d'emporter soit un mouton soit deux

lapins, en disant qu'il pourrait s'en occuper lui-même mais qu'il me faisait une petite faveur. Je me suis imaginé en train d'emporter un mouton et je me suis dit : *Comme ça, j'aurai tout l'air d'un pasteur !* Mais cette image de moi ne me plaisait pas. J'ai donc mis les deux lapins dans un bissac avec une ouverture pour leur permettre de respirer. Ils remuaient comme s'ils se sentaient étouffer dans le sac. Je leur ai lancé : « Vous devez vous sentir à l'étroit, là-dedans, non ? »

Eux et moi sommes allés jusqu'à l'arrêt du car. Il n'y avait personne. Sur un côté de la route se déployait une plaine, sur l'autre coulait un ruisseau. Au-delà du pont sur le ruisseau se trouvait un village, mais avec quelques maisons comme ça éloignées les unes des autres, il était difficile de parler de village. Et puis j'ai remarqué que le panneau de station du car penchait un peu ; dans l'intention de le faire pencher un peu plus, je l'ai poussé discrètement — sans résultat, il n'a pas bougé d'un millimètre.

Immobile devant ce vieux panneau de station, d'un car qui n'arrivait pas, j'ai eu tout à coup le sentiment d'être abandonné là, mais j'ai repoussé ce sentiment : je n'aime pas voir mes sentiments prendre leur vol à leur fantaisie. Je me suis borné à penser : *Je suis simplement debout là, tranquille, en pleine campagne, à un arrêt de car.*

J'en avais un peu assez d'attendre, alors j'ai fait lever de la poussière en donnant des coups de pied. Et devant ce petit nuage qui montait sans bruit, en ressentant la faible énergie de la poussière qui s'élève mollement je me suis dit que ce serait bon de sentir moi aussi mes forces m'abandonner — mais il ne s'est rien passé de tel. Il a suffi que j'aie une telle pensée, ou plutôt non : dès lors que j'en avais eu la pensée, ce n'était plus la peine de réaliser. Pour moi, une idée qui ne passe pas

dans la réalité, qui n'aboutit jamais à un acte véritable, est plus importante qu'une réalisation concrète.

J'ai eu l'idée qu'il suffirait que je tourne un peu la tête pour que le car arrive aussitôt. Mais j'ai eu beau tourner la tête, je n'ai vu que le vide de la route s'étirant à perte de vue. Un peu plus tard, je me suis retrouvé les mains enfoncées dans les poches de mon pantalon ; je les y avais mises sans m'en rendre compte. Ça m'arrive souvent quand je suis resté debout longtemps sans bouger, comme si je faisais ça parce que j'ai des poches pour y enfoncer les mains et des mains à enfoncer dans les poches. J'ai failli les retirer, puis finalement je les y ai laissées.

À ce moment-là, j'ai vu quelqu'un qui traversait le pont. Une femme, qui arrivait en se précipitant. Sa démarche était très particulière : avec ses petites jambes, elle donnait l'impression de trotter. Elle portait sur la tête une chose enveloppée dans un carré de tissu. Une fois près de moi, elle a tourné la tête dans la direction d'où le car devait venir, en détournant les yeux comme si j'étais quelque chose qu'elle ne devait pas regarder. Moi je n'ai pas détourné les yeux, je l'ai regardée. J'étais curieux de savoir ce qu'il y avait dans son carré de tissu. *Ce qu'il a là-dedans n'est pas ton affaire !* me disais-je, mais c'était plus fort que moi. Elle a tourné la tête et m'a regardé, puis elle a regardé le sac qui était à côté de moi. Elle a dit quelque chose en parlant carrément son dialecte : elle n'avait pas l'air d'être de la région et je n'ai compris que la moitié de ce qu'elle disait.

J'ai cependant pu deviner ce qu'elle essayait de dire, et je lui ai répondu ; elle non plus, elle n'avait pas l'air de bien comprendre tout ce que je lui disais. À travers cette conversation où l'on ne se comprenait qu'à moitié, nous avons

fini par faire comprendre à l'autre que dans mon bissac il y avait des lapins et que dans le carré de tissu qu'elle portait sur la tête il y avait des champignons.

Sur ce, le car est arrivé. Nous sommes montés dedans et bientôt nous sommes arrivés au bourg. Une fois montée dans le car en même temps que moi, la femme était allée s'asseoir sans me dire au revoir. Je me suis donc retrouvé au marché qui a lieu tous les cinq jours, installé entre deux vieilles paysannes. Je n'avais pas fait exprès de me mettre entre elles deux, c'est une fois installé là que je me suis trouvé entre elles. J'avais un peu peur que quelqu'un ne vienne m'interdire de prendre cette place en prétendant qu'elle était à lui, mais personne n'a rien dit. Le marché n'était pas très animé et à midi à peine, tout le monde avait l'air de penser déjà à s'en aller.

J'ai salué mes deux voisines. Me voyant pour la première fois, elles m'ont regardé d'un œil curieux. Moi aussi c'était la première fois que je les voyais, mais je les ai regardées d'un œil indifférent. Une idée m'est venue : *J'aurais mieux fait de venir avec le mouton, ça les aurait rendues encore bien plus curieuses !* L'une des deux semblait avoir à vendre des légumes, comme des épinards et des fougères, et l'autre des poules : elle en avait trois, attachées avec une ficelle pour les empêcher de ficher le camp et qui restaient tranquillement posées sur le ventre.

Mon apparition soudaine a attiré l'attention des deux vieilles, mais pas pour longtemps. Bientôt, celle qui était venue vendre des légumes a commencé à dire quelque chose à celle qui était installée de l'autre côté de moi. C'était une histoire que l'on pourrait qualifier d'embarrassante : elle parlait de sa constipation, en précisant que chaque matin c'était très pénible, incroyablement douloureux. J'ai bien essayé de ne pas l'entendre, mais je n'ai pas réussi. Je ne comprenais pas

comment elle pouvait raconter ce genre de chose alors que je me trouvais entre elles deux, mais apparemment pour raconter son affaire elle ne tenait aucun compte de ma présence.

À y bien réfléchir, elles venaient peut-être juste de commencer à parler de constipation avant que j'arrive, et j'étais tombé là au beau milieu. Je me suis dit : *Mais tout de même, si c'était le cas elles auraient pu arrêter de parler de ça !* Pour comble, celle qui était venue vendre des poules en a rajouté une ration : elle, elle souffrait terriblement d'hémorroïdes. Les hémorroïdes, j'en souffre aussi, alors j'ai été à deux doigts de leur dire que je connaissais ça mieux que personne, mais je me suis abstenu.

Celle des légumes est revenue sur sa constipation en affirmant que celle dont elle souffrait était plus grave que des hémorroïdes. Cette fois, je n'ai pas pu m'empêcher d'intervenir. J'ai demandé : « Jusqu'à quel point est-ce que c'est grave ? » Elles m'ont regardé toutes les deux. Après ce que je venais de dire, j'avais l'air de quelqu'un qui connaissait bien la constipation et qui savait comment il vaut mieux réagir pour diminuer le symptôme. « Pourquoi, vous avez un bon remède ? » m'a demandé celle des poules.

Je me suis plongé un instant dans mes réflexions comme quelqu'un qui connaît la réponse. Les deux me regardaient, et de mon côté je fixais tour à tour ces deux vieilles qui souffraient soit de constipation soit d'hémorroïdes, mais tout ce qui est sorti de ma bouche a été : « C'est les mauvaises habitudes qui causent non seulement la constipation mais aussi les hémorroïdes, et il y a beaucoup plus de gens qui en souffrent qu'on ne l'imagine. » Elles m'ont regardé comme si elles me trouvais débile. À mon tour, je les ai regardées, avec le même air.

Sur quoi une des poules s'est levée d'un coup et s'est mise à caqueter comme si quelqu'un l'avait soudain incitée à le faire. J'ai pensé : *Eh bien ! en voilà une poule merveilleuse, qui se met à caqueter quand ça lui chante !* Or, à la place où elle était l'instant d'avant, il y avait deux œufs blancs qu'elle venait de pondre. J'ai murmuré à part moi : « Une poule merveilleuse, oui, qui se met à caqueter quand ça lui chante, mais aussi qui pond quand ça lui chante ! » La propriétaire de la poule a ramassé les œufs et nous a regardés pendant un moment tour à tour, ma voisine et moi. J'avais l'impression qu'elle comptait à la fois le nombre des œufs et le nombre des personnes. On devinait que ce qui lui faisait problème, c'était le fait qu'au bout du compte le nombre des œufs et celui des personnes étaient différents.

J'étais en train de me dire : *Si les gens de la campagne ne manquaient pas tellement de cœur, elle ne ferait pas semblant de m'ignorer !* mais celle-là manquait vraiment de cœur. Elle a d'abord tendu un œuf à celle qui était de l'autre côté en passant le bras devant moi, puis elle a gobé l'autre. Celle qui était assise de l'autre côté a réfléchi une seconde en me regardant, puis elle m'a tendu le sien. Je me suis alors fait la réflexion : *Au fond, les gens de la campagne ne manquent pas tellement de cœur !*

J'ai pris en main l'œuf encore chaud pour faire délicatement un petit trou au sommet, puis j'ai gobé d'abord le blanc et ensuite le jaune. C'était la première fois que je mangeais un œuf aussi frais et délicieux. J'ai exprimé ma reconnaissance à celle des légumes et à la poule elle-même ; il n'y avait pas lieu de remercier la propriétaire de la poule et je ne l'ai pas fait. Celle des légumes avait l'apparence de quelqu'un qui a bon cœur, contrairement à l'autre. Elle m'a adressé la parole avec gentillesse. Elle a parlé d'elle-même sans que je lui pose de

question. Puis elle m'a interrogé sur moi-même, mais j'ai dit simplement que je travaillais dans un élevage de moutons. Elle a dit qu'elle connaissait bien le propriétaire : son défunt mari avait travaillé là-bas pendant un temps.

À ce moment-là, une jeune femme est venue acheter des légumes et un peu plus tard une femme d'âge moyen est venue acheter deux poules. À celle-là, j'ai proposé d'acheter un lapin, mais elle n'en a pas voulu. Toutefois, un vieil homme est venu un moment après m'acheter un des lapins. Je lui ai dit que je lui ferais une remise s'il me prenait les deux, mais il n'en a voulu qu'un.

Maintenant, midi était passé et il semblait qu'il n'y avait plus personne qui venait faire son marché. J'ai entendu un gargouillis dans mon estomac. Je suis resté assis entre mes deux vieilles femmes en prêtant l'oreille aux bruits de mes entrailles qui annonçaient que j'avais faim. J'avais l'impression que ce serait difficile de vendre le dernier lapin. C'est alors que celle des poules m'a fait une proposition géniale : échanger mon lapin contre sa poule. J'ai réfléchi un instant à cette transaction, mais je n'ai pas mis longtemps à me décider : la poule qui était restée était celle qui avait pondu deux œufs en même temps peu auparavant.

Comme j'en avais fini avec le marché pour ce jour-là, je me suis relevé. La vieille des légumes a dit qu'elle allait rester encore un peu et sa copine lui a dit qu'elle allait rester lui tenir compagnie. Quand je me suis mis debout, quelque chose d'autre s'est relevé en même temps que moi : une chose accrochée à mon derrière et qui s'étirait : un chewing-gum sur lequel j'étais resté assis tout ce temps sans le savoir. Quelqu'un l'avait jeté là avant que je vienne m'y asseoir. Il ne m'a pas semblé que c'était de leur faute à elles.

Me sentant un peu humilié, j'ai détaché ça avec la main, sans y arriver complètement, et une partie du chewing-gum est restée collée à mes doigts. J'ai essayé de l'essuyer sans y parvenir. La particularité de cette saloperie est qu'on a du mal à s'en débarrasser et celui qui s'était collé à moi manifestait à la perfection cette particularité. Les deux vieilles ont éclaté de rire, comme si elles trouvaient ça très drôle, et j'ai ri comme si je ne trouvais pas ça très drôle : une chose comme ça est drôle seulement quand elle arrive à quelqu'un d'autre. C'est toujours comme ça. Et c'est toujours sur moi que tombent les mésaventures peu réjouissantes. Toutefois, c'était une mésaventure sans gravité de s'être assis sur un chewing-gum. J'avais envie d'incriminer le corps du délit, mais c'était, alors j'ai conclu cet épisode en m'accusant moi-même.

J'ai remis sur pied la poule dont les pattes étaient attachées en tirant un peu fort sur la ficelle, comme si je me vengeais sur elle de l'incident précédent. La pauvre bête qui avait jusque là l'esprit vide s'est brusquement levée en se demandant ce qui lui arrivait. Sans même savoir qu'elle avait changé de propriétaire, elle s'est mise en route en suivant le nouveau. Mais elle n'a pas tardé à refuser de marcher avec l'entêtement radical propre aux poules, et j'ai été obligé de l'emmener en la traînant presque par terre. Elle a cependant continué à se faire traîner, comme si elle refusait résolument de se servir de ses pattes, quitte à se faire traîner par terre ; visiblement, elle ne savait pas que c'était aussi fatigant pour elle que pour moi. Ou plutôt non : elle avait l'air de ne pas vouloir l'admettre, en sorte qu'à la fin j'ai dû la mettre dans le bissac où il y avait eu les lapins en venant au marché. Elle a remué pendant un moment à l'intérieur et a sorti la tête par l'ouverture. Elle ne paraissait pas ravie d'être portée dans un sac ; elle avait

plutôt l'air de protester en trouvant que c'était injuste qu'on la transporte comme ça.

Nous avons donc, elle et moi, suivi la rue qui traversait le centre de ce petit bourg de campagne jusqu'au moment où j'ai remarqué une banderole en hauteur annonçant une fête sportive à l'école primaire juste à côté. En fait, à cette école il n'y avait rien qui ressemblait à une fête sportive, alors je n'ai pas pu regarder le spectacle offert par un potiron en papier suspendu à un mât qu'on doit faire éclater et qui laisse tomber des rubans multicolores, ou bien des enfants qui courent à toutes jambes, tombent et se relèvent courageusement pour continuer la course. J'ai regardé la banderole avec plus d'attention : la date était déjà passée ! En plus, on n'annonçait pas une fête sportive de l'école primaire, mais le festival sportif des habitants du village. Par la fenêtre d'une salle de classe du bâtiment sans étage se trouvant au fond de la cour déserte, j'ai vu des enfants qui regardaient tous dans la même direction : l'institutrice était en train d'écrire au tableau noir en s'appliquant ; les enfants levaient la tête tous ensemble, puis la rebaissaient tous ensemble. J'ai éprouvé un grand sentiment de mélancolie sans raison. En fait, c'était simplement mon imagination : la salle de classe était vide, l'école étant fermée pour les vacances.

Je suis allé dans une taverne pas très loin. En posant à côté de la table le bissac contenant la poule, j'ai commandé une bouteille d'alcool et un plat du jour. C'est un luxe relativement peu coûteux que je m'autorise depuis longtemps, de commander comme ça mon repas avec de l'alcool. On m'a tout de suite apporté l'alcool et j'ai commencé à en boire. En ce qui concerne l'alcool, le premier verre que je me mets dans l'estomac vide est le plus délicieux ; alors, en savourant le goût

de ce liquide qui me remplissait la bouche, j'ai regardé autour de moi. À la table à côté il y avait un homme qui marmonnait des trucs incompréhensibles : on avait l'impression qu'il était déjà beurré au beau milieu de la journée. Sa tête tombait sur sa poitrine comme quelqu'un de plongé dans une méditation silencieuse ; son corps oscillait de droite à gauche et d'avant en arrière comme s'il avait du mal à se tenir droit. J'ai vidé mon verre sans rien dire en le regardant du coin de l'œil.

À cet instant, il a levé la tête comme s'il avait soudain repris ses esprits et il m'a toisé en s'efforçant de relever les paupières. Il a dit : « Qu'est-ce-t'as à me regarder comme ça ? » Il me posait cette question alors que c'est lui qui me toisait. Et puis il m'a cherché querelle. J'allais me montrer tel que je suis d'habitude, et puis je suis resté là sans broncher. D'habitude, dans une situation pareille, je préfère quitter les lieux sans faire d'esclandre, mais cette fois je n'ai pas pu : il y avait encore à boire dans la bouteille, et en plus on m'a servi mon repas.

Le gars très éméché a commencé à se conduire pour de bon comme un ivrogne. J'ai enduré calmement une situation telle qu'il m'était déjà difficile de manger tout seul calmement. Comme je ne lui répondais pas, il m'a pressé de questions sur ce point ; je n'ai toujours rien répondu. Je savais qu'il vaut mieux ne pas entrer dans le jeu d'un ivrogne, mais même si on n'en a pas envie, il vient un moment où on ne peut plus contrôler la situation comme on voudrait. On en arrivait là.

Il s'est levé en trébuchant, s'est approché tout près de moi et m'a regardé. J'ai gardé les yeux fixés sur mon verre devant moi en faisant semblant d'être très calme, même si la situation était très inquiétante. En restant comme ça, c'est sûr que je risquais de recevoir un coup au visage avant d'avoir pu

réagir. Même si je restais sur mes gardes, comme je bougeais assez lentement il me serait difficile d'éviter un coup de poing. Pendant ce temps, la patronne faisait la vaisselle à grand bruit en jetant par intermittence un regard dans notre direction depuis l'intérieur de la cuisine, à croire que c'était un spectacle tout à fait ordinaire. Les assiettes faisaient du raffut comme si on était en train de les casser.

Je me suis dit : *J'attaque le premier !* Il me semblait que cela me permettrait de me tirer d'affaire. De toute façon, dans son état il ne pouvait pas tenir solidement debout, mais par tempérament je déteste soulever un incident inutile : *Ça ne fait aucun doute, dans un instant, il va se calmer !* J'avais raison. Très vite, comme s'il s'était fatigué tout seul ou bien comme si une autre pensée s'était fait jour dans sa tête, il est retombé d'un bloc sur sa chaise, incapable de garder seulement les yeux ouverts, et il s'est mis à débloquer, à dire des choses totalement incompréhensibles. Peu après, sa tête est tombée sur la table et il s'est mis à ronfler tout en continuant à marmotter : maintenant il parlait tout en dormant.

J'ai mangé et bu sans me presser en écoutant ce qu'il bredouillait dans son sommeil. Sa voix baissait peu à peu à mesure que ses ronflements augmentaient d'intensité. Quand j'ai eu fini mon repas, j'ai quitté la taverne et j'ai marché. J'ai ressorti la poule et l'ai mise par terre pour qu'elle marche, mais elle refusait toujours, alors je l'ai remise dans le bissac. Il n'y avait presque personne dans les rues. J'ai vu un portefaix assis par terre les yeux fermés, le dos appuyé contre son châssis en bois dépourvu de chargement. Il avait l'air de dormir d'un sommeil délicieux : moi aussi j'aurais aimé m'endormir comme ça n'importe comment dans la rue, mais j'ai continué à marcher.

L'alcool que je venais de boire m'est monté à la tête. J'avais l'impression que tout tournait autour de moi en même temps que moi. Une fois sorti du bourg, je n'ai presque plus vu personne. Je marchais lentement. Je sentais venir le sommeil et il me semblait que dans cet état je pourrais même marcher en dormant. À ce moment-là, une charrette vide tirée par un bœuf est passée devant moi ; un vieil homme était dessus, assis à moitié de travers. J'ai eu envie de monter près de lui mais il est passé en faisant semblant de ne pas me voir ; vu sa tête un peu penchée, on aurait dit qu'il dormait. C'était l'heure où tout le monde a sommeil. Le bœuf tirant la charrette chargée de son propriétaire endormi semblait ramener celui-ci à la maison ; il avait l'air de bien connaître sa route — ou bien de ne connaître que sa route.

En regardant la charrette s'éloigner progressivement, j'ai fredonné une de ces petites chansonnettes qu'on ne peut plus s'empêcher de répéter sans arrêt une fois qu'on a commencé. Et j'ai pensé à des choses imprécises, mais qui faisaient partie de ces pensées qu'on a en marchant et qu'on finit par oublier au bout d'un moment de marche. De ces choses dont on sait au moins d'avance que toute tentative pour les récapituler est vouée à l'échec.

Sans que je m'en rende compte, je me suis retrouvé près de notre élevage. Arrivé à l'arrêt des cars qui était tout près de la ferme, je ne m'y suis pourtant pas rendu directement. Pas du tout parce que je ne la tenais plus pour un endroit où je puisse séjourner : je suis resté planté là sans aucune raison, ou du moins sans raison particulière. La route s'allongeait au loin. J'ai murmuré : « Une route qui s'allonge vers le lointain s'allonge sur la route. » C'était un jeu de mots comme je les aime. J'aime bien jouer avec les mots. Les mots sont une bonne chose pour qu'on joue avec.

Bien sûr, dans cette phrase, le second « s'allonge » signifiait que quelque chose de mort était étalé bras et jambes écartés. J'ai murmuré encore une fois : « Une route qui s'allonge vers le lointain s'allonge sur la route. » Dans cette phrase, le premier « s'allonge » évoquait une bête crevée. J'ai regardé encore une fois le paysage devant moi. Je n'avais pas envie de voir tel quel ce que je regardais et j'avais donc envie d'imposer une petite modification à ce que je voyais, mais j'étais incapable de trouver une bonne solution et à la fin j'ai laissé en l'état.

J'ai fait des allers et retours sans idée particulière. Une idée sans signification particulière s'exprime à travers un comportement sans signification particulière. Petit à petit, j'avais le sentiment que ma pensée se perdait au fil de mes comportements qui ne produisaient aucun résultat. Et comme j'avais la tête confuse, je suis revenu à mon point de départ et je suis resté immobile. Après être resté immobile comme ça suffisamment longtemps pour rien, j'ai commencé à me sentir joyeux pour rien.

Au bout d'un moment, le car est arrivé. Une des vieilles femmes que j'avais vues au marché est descendue. Celle des légumes. Comme si nous nous étions promis de nous rencontrer là. Elle m'a salué. Comme si ce genre de choses était tout à fait dans mes possibilités, moi aussi je l'ai saluée. Elle m'a dit qu'elle vivait dans le hameau de l'autre côté du pont. J'ai regardé le hameau où elle vivait : au-delà du ruisseau, un hameau miteux, avec pour commencer une dégaine miteuse. Brusquement, elle m'a fait une proposition assez inattendue : que je vienne chez elle manger des pommes de terre — il paraît qu'elles étaient délicieuses. Je n'étais pas en situation de décliner une telle offre, alors j'ai accepté.

Elle m'a précédé et nous sommes allés ensemble jusque chez elle. En passant sur le pont, je me suis arrêté pour contempler le ruisseau en dessous. L'eau était peu profonde et il y avait des quantités de petits poissons qui nageaient en groupes. Au lieu de me presser, elle m'a attendu tranquillement.

Nous sommes entrés dans le hameau. Les maisons étaient humbles ; certaines paraissaient sur le point de s'effondrer ; certaines autres paraissaient n'être plus habitées, avec une cour entièrement envahie par les mauvaises herbes. Entre les murs bas des enclos s'étirait une ruelle étroite ; j'ai senti l'odeur des bouses de vaches. Au moment où j'étais en train de me dire : *Des tiges rampantes de citrouilles feraient très bien dans ce décor !*, des tiges de citrouilles qui couvraient le mur d'enclos d'une maison m'ont sauté aux yeux. Je me suis arrêté juste en dessous. Debout sous les tiges rampantes de citrouilles qui couvraient le mur, je suis resté un instant là en faisant un sourire tout en me disant : *On fait un sourire sous les tiges rampantes de citrouilles !* La vieille femme s'était de nouveau arrêtée pour m'attendre.

Sa maison était tout au bout du hameau. On aurait eu du mal à dire que c'était une maison habitée par quelqu'un tellement elle avait l'air d'être sur le point de s'écrouler. J'avais l'impression que la nuit, il devait en sortir des fantômes. Cette mesure de la vieille femme qui avait l'air extrêmement pauvre, j'ai senti qu'elle était presque un lieu sacré.

Elle est allée dans le carré de pommes de terre devant sa maison. Je l'ai regardée sans bouger en ramasser quelques unes, et puis je ne sais pas quelle idée m'a pris, je me suis mis à en ramasser avec elle. Ce travail m'amusait et j'en ai ramassé quelques unes par amusement. Bien que ce soit des pommes de terre ramassées par amusement, elles étaient rondes et fermes.

La vieille femme est allée dans la cuisine pour les faire cuire. Un moment après, un filet de fumée s'échappait de la cheminée qui se trouvait sur le côté de la maison. J'ai murmuré : « La fumée monte d'une manière conforme à l'expression «un filet de fumée». » Dans la cour, on voyait encore les traces des coups d'un balai en branches de lespédéza qu'elle avait donnés, mais ces traces étaient faibles, comme si ça faisait déjà quelques jours de ça. Dans son potager, il y avait aussi des piments, des concombres et des aubergines. Tout ça parfaitement mûr. Les aubergines avaient l'air appétissantes avec leur surface lisse et luisante. Dans un coin, il y avait juste quelques pousses de maïs, dont les épis étaient à point.

Dans un autre coin, il y avait une petite mare. Je n'arrivais pas à savoir à quoi ça servait puisque ce n'était pas même un puits : l'eau qui était là dedans ne semblait pas potable. Peut-être avait-on creusé à cet endroit pour irriguer le potager ? Ou alors, la maison avait été bâtie alors que la mare était déjà là ?

Elle n'était pas profonde, mais l'eau qui était dedans était noire. J'ai vu mon visage s'y refléter et je l'ai contemplé une seconde. À ce moment-là, une feuille venue de je ne sais où est tombée sur la surface et cela a fait des ronds, très légers. L'image de mon visage s'est brisée. Un peu après, les ronds se sont apaisés. Mon visage est réapparu.

Soudain, je me suis rappelé avoir contemplé de l'eau comme ça sans bouger quelque part, longuement, il y avait bien longtemps. Je ne me souvenais pas si cette eau-là était une mare comme celle-ci, ou un bassin, ou un étang. De toute façon, j'étais à peu près sûr que c'était une eau stagnante. Et pendant que je regardais cette eau, la chose qui flottait à sa surface s'enfonçait lentement, très lentement, comme si elle possédait une formule magique pour faire ça. Je ne me suis

pas rappelé ce que c'était que cette chose qui s'enfonçait lentement : peut-être une feuille ? Autre chose ?

En tout cas, ce que je me rappelle bien, c'est que cette chose dont je ne me souviens pas ce que c'était sauf quelque chose qui peut s'enfoncer comme ça lentement, cette chose s'est enfoncée lentement sous mes yeux. Et tout à coup, je suis devenu un peu triste, à mesure que ce souvenir revenait avec tellement de vivacité. Mais aussitôt je me suis senti heureux d'avoir pu me plonger dans un instant de tristesse, si bref soit-il —, un souvenir comme ça est quelque chose qu'on a du mal à conserver longtemps. Alors, une fois encore, je me suis senti heureux d'avoir vu émerger un de ces souvenirs qu'on a du mal à conserver longtemps.

Au bout d'un moment, la vieille femme est revenue avec les pommes de terre bouillies. J'ai regardé pour savoir s'il n'y aurait pas aussi du maïs bouilli, mais il n'y en avait pas. J'ai pensé : *Ce qui serait bien, ce serait de manger ça avec du maïs !* Pour me consoler, j'ai ajouté : *Bon, allez, c'est le moment de manger les pommes de terre !* Nous avons commencé en nous brûlant le palais vu qu'elles étaient très chaudes, et du coup nous avons dû pendant un moment nous livrer à une pantomime impayable. Elle a éclaté de rire, j'ai dit une blague pour la taquiner : elle a arrêté de manger sa pomme de terre pour rire à en perdre la tête. C'était une femme vraiment simple et naïve. Je ne suis pas un excellent raconteur d'histoires drôles, mais parfois ce que je raconte donne vraiment envie de rire, au point que moi-même je trouve ça drôle.

Ça ne m'a pas paru bizarre d'être en train de manger des pommes de terre chez elle avec une femme que j'avais rencontrée le jour même. Le fait qu'on était en train de manger des pommes de terre ensemble nous invitait à penser

qu'on était déjà de bons amis. Nous avons échangé quelques histoires comme ci comme ça —, de simples histoires comme ci comme ça, des histoires sans importance. À la fin, elle m'a dit qu'elle était d'une famille d'écobueurs. Elle a ajouté que quand elle était jeune, on pratiquait encore l'écobuage. À partir de ce moment, sachant qu'elle descendait d'une population de montagnards aujourd'hui disparue, je l'ai regardée d'un autre œil.

J'ai imaginé cette femme assise en face de moi en train de défricher avec ses parents un pan de forêt pour y mettre le feu, réduire la végétation en cendres puis labourer. Je n'arrivais pas à bien imaginer la scène, mais j'ai pu quand même me figurer le visage noirci de fumée d'une petite fille. Certainement, c'était une sacrée expérience. Elle a indiqué avec son doigt l'endroit dans le lointain où elle avait jadis écobué. J'ai regardé la montagne qu'elle montrait et elle a dit : « D'ici, on le voit pas. » J'ai fabriqué une autre image de petite fille en train de travailler avec ses parents dans un endroit que l'on ne voyait pas depuis ici.

Un orage a éclaté soudainement. Après avoir vu l'éclair, on a entendu le tonnerre. Au départ, il venait de loin, mais tout à coup on l'a entendu tout près. Je me suis fait la réflexion : *Le tonnerre arrive toujours de loin au départ, puis soudain on l'entend tout près...* Ce bruit m'a rendu de très bonne humeur et j'ai repris une pomme de terre.

Tout en mangeant, nous avons regardé un rideau de pluie tomber de l'avant-toit. J'ai respiré avec grand plaisir l'odeur des herbes pourrissantes entassées dans un coin, à même la terre. C'était un compost, ça fumait : je le lui ai fait remarquer, elle a dit que ça fait toujours ça. N'empêche que ça m'a rendu de bonne humeur.

En me voyant ainsi regarder tomber la pluie dans la misérable mesure d'un hameau de montagne où habitait une femme que je connaissais à peine, étrangement je me suis senti le cœur tout chaud, mais en même temps tristounet ; toutefois la chaleur l'emportait sur la tristesse. Cette chaleur évoquait l'intérieur de la pomme de terre que j'étais en train de manger.

Et c'était tout. C'était une chose bonne par elle-même, point à la ligne. Sur quoi la pluie a cessé et je me suis levé. La femme avait l'air de souhaiter que je reste encore un peu, mais elle ne l'a pas dit expressément. Je lui ai dit que je reviendrais si j'en avais le temps. Elle m'a dit de repasser la voir quand je voudrais.

En sortant de chez elle, j'ai passé un moment sous les tiges grimpanes de citrouilles qui couvraient l'enclos, puis sur le pont au-dessus du ruisseau. J'ai contemplé le dessous du pont comme s'il y avait quelque chose à voir. Il coulait là un ruisseau peu profond avec au fond des cailloux de tailles différentes. J'ai pensé que peut-être des essaims de vairons le remontaient en fendant l'eau, mais je n'en ai pas vu. Ça m'a un peu déprimé.

Mais aussitôt une pensée m'a rendu ma bonne humeur. Par exemple : *Quels sentiments j'éprouverais si je vivais dans l'eau comme un vairon ? Et si je vivais dans les airs comme un oiseau ? Ou si je vivais sous la terre comme une taupe ou une courtilière ?* Mes sentiments devraient certainement être différents, mais pas moyen d'en savoir davantage là-dessus.

J'ai levé la tête et regardé le ciel. Là-haut, il n'y avait pas un seul oiseau. J'ai de nouveau baissé la tête pour regarder le ruisseau et j'ai écouté le murmure de l'eau là en bas. Je ne l'ai pas entendu se modifier peu à peu, il était toujours identique

à lui-même. Il continuait à se faire entendre identique à lui-même à mon oreille. Alors, je l'ai écouté les yeux fermés et il est devenu un peu plus clair. J'ai quitté cet endroit comme si c'était justement ça qu'il me fallait à cet instant.

C'est vers le soir que je suis rentré à la ferme. Les moutons trempés par l'orage avaient l'air de sortir de l'eau. Mon ami m'a suivi des yeux sans rien dire pendant que je me dirigeais vers ma chambre. Je lui ai donné la poule. Il l'a prise en main, ou plutôt non : la ficelle qui attachait les pattes. Sans commentaire. Il ne m'a pas demandé ce que j'avais fait de ses lapins. Il me regardait comme si c'était une chose presque énigmatique que ses deux lapins soient devenus une poule, mais qu'il valait mieux laisser la chose à l'état d'énigme. Pour certaines de mes manières d'agir, il me regarde de cette façon, comme s'il ne comprenait rien, sans en demander la raison.

Ce soir-là, comme je n'arrivais pas à m'endormir, je me suis tourné et retourné en me remémorant ce qui s'était passé dans la journée. J'ai fini par m'endormir et j'ai fait un rêve : mon ami et moi on se disputait ; je lui disais que j'allais déménager dans la bergerie et lui refusait parce que ça serait mauvais pour les moutons. Ça m'a mis en colère et je me suis réveillé.

Je me suis dirigé vers notre libre pâture. Auparavant, quand ma vieille impulsion de vouloir tout envoyer balader se réveillait brutalement, j'essayais de m'apaiser en allant faire un petit tour dans les pâturages. Lorsque je n'avais pas sommeil, même en pleine nuit alors que j'avais l'esprit encore tout éveillé, je marchais jusqu'aux herbages en regardant les myriades d'étoiles. Parfois je me cassais la figure et j'avais des bleus aux genoux, alors je massais mes membres endoloris avant de rentrer.

À l'heure tardive où tout est calme et où même les moutons doivent dormir, c'était un bonheur de déambuler dans tous ces prés. C'était un bonheur plus grand encore quand sous le ciel éclairé par la pleine lune toute la colline avait l'air de toucher au firmament. Je ne sais pas dans quelles conditions naturelles le ciel donne l'impression de toucher la terre, mais en tout cas, le sentiment d'irréalité d'un tel instant me plaisait. À un moment comme ça, j'imaginai des choses fantastiques en me baladant dans la prairie. Selon ce que j'imaginai, des moutons morts d'épidémie ou égorgés cruellement par un fou répandus partout çà et là dans les pâturages, cela formait un spectacle étrange et émouvant. Ou bien sur les prés d'où tous les moutons avaient disparu, voilà qu'un ou deux grands animaux du genre éléphant ou girafe venaient jeter leurs ombres immenses. Les herbages occupés par de tels animaux ne s'accordaient pas avec l'ensemble de cet endroit et faisaient naître en moi une impression tout à fait nouvelle.

Ce soir-là, justement, ce n'était pas la pleine lune ; on ne voyait pas la lune, seulement quelques étoiles. Aux alentours, c'était complètement noir. Il était même difficile de s'y déplacer sans problème : j'ai fini par me casser la figure. Et je ne sais avec quelle arrière-pensée, au lieu de me relever tout de suite, je me suis mis à marcher à quatre pattes. Je me sentais moi-même dans la peau d'un mouton. Ce mouton-là s'est traîné comme ça pendant un petit moment à travers la prairie. Quand je suis rentré dans ma chambre, j'avais les genoux tout rouges.

Du temps a encore passé et la saison a changé. Je ne pouvais pas savoir ce que je voulais, ni même simplement s'il y avait au moins quelque chose que je voulais. Mon passé s'effaçait de ma mémoire. Certains souvenirs avaient disparu comme si

on les avait gommés. Les choses sur lesquelles je pouvais me concentrer étaient toutes insignifiantes, alors je prenais plaisir à me concentrer sur des choses insignifiantes. Un jour, je suis allé à un endroit un peu éloigné de l'élevage, un endroit où on trouvait des vestiges préhistoriques. C'était mon ami qui m'en avait appris l'existence. Il m'avait dit d'aller visiter cet endroit un jour où je m'ennuierais. En tout cas, ce n'est pas avec l'intention de mieux connaître la région où j'étais venu séjourner que je m'y suis rendu. Peut-être le fait que c'était des vestiges préhistoriques avait-il attiré mon attention ?

Les vestiges en question ne consistaient qu'en des traces. Apparemment, les restes importants avaient été envoyés à un musée. Ça et là, il y avait des trous creusés dans la terre qui avaient l'air d'avoir servi de pièces habitables ; les lieux étaient presque abandonnés, sans qu'on puisse savoir si c'était parce qu'ils n'avaient pas une grande importance ou bien si on ne s'était pas bien rendu compte de leur importance bien qu'en fait ils en aient une grande. Il n'y avait même pas un panneau interdisant l'entrée.

J'ai murmuré : « En somme, il n'y a que des ruines ! » Pourtant, ce mot de « ruines » n'arrivait pas à recouvrir avec exactitude le sentiment que j'essayais de ressentir dans cet endroit. J'ai regardé attentivement ces lieux dont rien n'avait été enregistré à l'époque et qui avaient été mis au jour par le temps après avoir été mis en terre par le temps. Mais je n'ai rien éprouvé de particulier : peut-être que je n'avais pas pu transposer en termes justes l'impression que donnait ce site ; pourtant, je suis resté là un long moment jusqu'à ce que je puisse exprimer enfin à ma façon l'impression qu'il me donnait. « Je suis sûr que les gens qui ont habité ici ont vécu une vie extrêmement simple en fabriquant des choses extrêmement simples, en recourant à des instruments d'une

extrême simplicité », ai-je murmuré. Mais cette formule aussi m'a semblé bien banale. Du coup, le site dans son entier m'a aussi semblé bien banal. C'est toujours comme ça, l'impression que me donne quelque chose acquiert une intensité accrue ou amoindrie en fonction de ma capacité à l'exprimer.

J'ai regardé à la fois les vestiges préhistoriques et le paysage au-delà. Peu à peu, tout ça m'est apparu grotesque. Il vient un moment où tous les paysages m'apparaissent grotesques pour peu que je les regarde suffisamment longtemps. Cette fois-là, ce moment est arrivé un peu plus tôt que d'habitude.

Il m'est revenu tout à coup à l'esprit une chanson qui convenait à cet endroit, même si je n'avais pas envie de chanter, alors je me suis mis à la chanter. Mais j'ai arrêté aussitôt, comme si quelque chose me forçait à arrêter, alors qu'en fait rien ne me forçait à arrêter. C'est seulement que j'avais pensé que la chanson ne convenait pas à cet endroit. Sur ce, je me suis rappelé avoir entendu dire qu'il y avait une grotte calcaire aux environs. J'ai découvert une enseigne rouillée indiquant où elle se trouvait.

J'ai quitté ces lieux en empruntant un sentier étroit qui montait à travers la forêt. Au loin, en bas, je voyais les rails sur lesquels avaient dû passer des trains chargés de charbon et de chaux provenant des mines de la région. Ces rails étaient couverts de mauvaises herbes parce que la ligne avait dû être abandonnée quand les carrières avaient fermé. Cette région de montagnes pentues, où se trouvaient des quantités de mines disséminées çà et là et où les écobueurs vivaient encore peu de temps auparavant, commençait peu à peu à me plaire.

Ce n'était pas un paysage qu'on pouvait taxer d'extraordinaire, mais les montagnes abruptes, proches ou lointaines, les champs occupant les espaces étroits entre ces montagnes et les torrents qui en descendent donnaient l'impression de former

un ensemble harmonieux. J'ai murmuré : « Les compositions de la nature me semblent avoir toujours raison, en gros ou presque à cent pour cent. » Je me suis étonné : *Ah bon ! je suis capable de penser ça ?*

De grandes herbes recouvraient le sentier, qui devenait de plus en plus raide. Mes pieds butaient sur des touffes et des souches. Les endroits où ça glissait me causaient tellement d'embarras que je me suis même dit que je ferais mieux de renoncer et de retourner en arrière. Pourtant, j'ai continué. Quand j'ai eu avancé un bon moment comme ça, la grotte est enfin apparue. Selon le panneau planté à l'entrée, elle était interdite d'accès pour des raisons de sécurité. Après avoir regardé autour de moi alors que ça ne s'imposait pas, je suis entré. Comme l'entrée était large, le soleil y pénétrait jusqu'à assez profond. Très vite on rencontrait plusieurs allées enchevêtrées de façon compliquée, comme si c'était voulu. Une fois à l'intérieur, je me suis donc immobilisé un instant, car cela ne correspondait pas à l'image que je m'étais faite de cette grotte. En vérité, je n'avais pas imaginé à quoi ressemblerait l'intérieur quand j'y arriverais.

J'ai descendu en faisant très attention l'escalier qu'on avait découpé là. Je croyais que les peintures sur les parois laissées par les troglodytes préhistoriques auraient subsisté malgré le passage du temps, même à moitié effacées, mais il n'y avait rien de tel. Je suis allé jusqu'au milieu d'un endroit qui paraissait être une large pièce de séjour et en regardant là autour j'ai essayé de penser aux efforts que la grotte avait faits elle-même pour devenir une grotte, mais je ne suis pas parvenu à bien les mesurer. De toute façon, je pouvais au moins imaginer que ça n'avait pas été facile. J'ai constaté qu'à propos des grottes mes connaissances ne dépassaient pas celles de Monsieur Tout-le-Monde.

J'ai lancé plusieurs appels dans diverses directions en écoutant la résonance particulière des différents cris quand ils se réfléchissaient sur les parois. En se répercutant dans la grotte, une part de chaque cri s'échappait vers l'extérieur tandis que le reste s'enfonçait au loin dans l'obscurité des profondeurs. Je me suis avancé un peu plus ; j'avais l'impression que je faisais ça poussé par une pensée que je portais sur le dos — il me semble qu'on pouvait dire ça comme ça. Ça devenait de plus en plus sombre. Enfin je me suis trouvé dans un espace si obscur qu'on n'y voyait plus rien du tout. J'avançais lentement en tâtonnant sur les parois comme quelqu'un qui s'est engagé dans un monde d'obscurité. Mais au bout d'un moment, mon chemin s'est interrompu d'un coup : je suis resté bloqué dans le noir comme quelqu'un qui est complètement perdu. Et je me suis senti réellement perdu. Je n'ai pas eu de pensées du genre : « Tout dépend de la façon dont on voit les choses », non, je commençais à avoir juste un peu peur.

En effet, j'avais l'impression qu'il ne serait pas très difficile de retrouver l'entrée de la grotte et pourtant je restais là comme quelqu'un qui serait enfermé dans une grotte dont il ne pouvait pas retrouver l'entrée. Soudain, j'ai entendu un bruit presque imperceptible, dont je n'arrivais à savoir d'où il venait ou ce qui le produisait. On aurait dit des chauves-souris. J'ai imaginé que d'innombrables chauves-souris accrochées au plafond étaient en train de me regarder avec leurs embryons d'yeux. Il ne m'est pas venu à l'idée de les imiter en lançant des cris aigus, alors j'ai gardé le silence. Bientôt, c'est redevenu silencieux autour de moi.

Debout dans cette profonde obscurité où je ne pouvais même pas entrevoir ma silhouette, j'avais le sentiment que mon corps avait totalement disparu et que seule subsistait ma pensée. Je n'ai fait aucun effort pour effacer aussi ma pensée :

j'avais envie de tout faire pour qu'il me reste au moins la faculté de penser.

C'est alors que je me suis rappelé les événements qui s'étaient passés le jour où, quelque temps avant, j'étais allé au marché vendre des lapins : la rencontre des deux vieilles femmes, une poule pondant soudain deux œufs, les délires de l'ivrogne qui m'avait menacé à la taverne, les pommes de terre mangées chez l'une des vieilles femmes, la mare dans la cour de sa mesure et le souvenir réapparu à ce moment-là d'avoir vu jadis quelque chose qui flottait sur l'eau avant de s'enfoncer lentement, très lentement, comme s'il y avait une formule magique derrière cette opération, pendant que je restais de longues minutes à regarder l'eau stagnante —, tout ça m'est revenu à l'esprit avec une extrême vivacité.

Sans que je m'en rende bien compte, un sourire a émergé sur mon visage. Et toutes mes pensées du moment se sont évanouies comme un vacarme qui s'apaise. Au beau milieu de ces pensées en train de disparaître, les moutons de l'élevage ont fait soudain leur apparition. Bien qu'invisibles, ils existaient quelque part dans le brouillard grâce à leurs bêlements qui résonnaient de façon bizarre. Chaque fois que je me rappelle l'élevage de moutons, je revois le paysage qui n'était qu'un brouillard où rien n'est plus visible et non une colline verte où un troupeau se déplace, ni des pâturages déserts sous la lune parce que les bêtes doivent être déjà rentrées dans la bergerie. Et là, tandis que le brouillard se dissipait lentement, j'ai cru apercevoir un éléphant. Non pas un éléphant réel : un énorme éléphant genre peluche, né de mon imagination, qui ressemblait à ces éléphants factices qu'on voit défiler dans les parades lors des festivités en l'honneur de la Naissance du Bouddha.





## LA CHENILLE DE LA PIÉRIDE DU CHOU

Lorsque celui qui devait nous emmener nous a rassemblés, nous étions quatre en tout. Il nous a demandé si parmi nous il y avait quelqu'un qui avait l'expérience de l'arrachage des choux ou des navets : il n'y avait personne. Il a décidé que deux d'entre nous ramasseraient les choux et les deux autres les navets, c'était à nous de choisir qui ferait quoi, car on ne pouvait faire les deux, ces activités ayant des caractéristiques totalement différentes. J'ai réfléchi un bon moment à la question : c'était une décision délicate.

Sur quoi l'accompagnateur a résolu le problème à notre place. Étant donné qu'arracher les navets était beaucoup plus dur qu'arracher les choux, ceux qui manquaient de force feraient mieux de s'occuper des choux, tandis que ceux qui en débordaient s'occuperaient des navets. Du coup, le gars de petit taille et moi étions préposés aux choux et les deux autres aux navets. J'ai pensé que c'était un bon arrangement. L'accompagnateur a précisé que l'arrachage des choux était moins bien payé à la journée que l'autre travail parce que c'était beaucoup moins dur. Mais si les choux ne s'arrachent pas aussi facilement que ça en a l'air, les navets sont encore plus difficiles à sortir de terre qu'on l'imagine.

Ensuite, il a dit qu'on aurait un salaire de base pour la journée et un bonus en fonction de la quantité ramassée. C'était pour ainsi dire du travail à la pièce. Il a ajouté que si on avait envie de gagner beaucoup, on n'avait qu'à travailler beaucoup, mais il n'a pas dit que si on avait envie de gagner moins on n'avait qu'à travailler moins : ce n'était pas difficile à comprendre ; du moment qu'on est parti pour gagner de l'argent, il est rare qu'on pense à travailler moins pour gagner moins. Pourtant, il y a des gens qui sont obligés de gagner moins parce qu'ils ne peuvent pas travailler beaucoup, bien qu'ils n'aient pas du tout envie de gagner moins.

Je ne sais pas exactement pourquoi, j'ai tout à coup eu le sentiment qu'il essayait de nous tromper. Pourtant, sans envisager une seconde qu'il ne soit pas en train d'essayer de nous rouler, je me suis dit : *Je vais me laisser avoir, mais ce sera la seule et unique fois.* En fait, il donnait en même temps l'impression de ne pas avoir l'intention de nous tromper. Je pensais à la fois tout et son contraire, selon ma fantaisie : penser étant au moins une chose que je peux faire à mon gré, rien n'était plus naturel.

L'accompagnateur nous a alors donné des instructions. Il parlait avec l'air de s'ennuyer, comme s'il répétait la même chose une fois de plus, alors que c'était bel et bien la première fois. Il parlait les mains sur les hanches, ainsi que font souvent les gens qui donnent des instructions. De cette façon, il avait l'air de quelqu'un qui donne des ordres à quelqu'un d'autre. Et il parlait en nous fixant tous l'un après l'autre.

Il a dit les choses suivantes, et nous avons dû l'écouter dire les choses suivantes : que ce que nous faisons dans la vie était sans importance et qu'il était important d'oublier le métier que nous avions eu au départ ; qu'il était important de ne pas

oublier ce que nous étions venu faire ici ; qu'il était important de travailler tous dans la bonne humeur ; enfin qu'il était important de garder tout ça bien présent à l'esprit. En somme, il nous a dit une chose qui n'avait aucune espèce d'importance plus quatre choses qui étaient importantes. Puis il a ajouté qu'il était important de ne pas oublier tout ça. Finalement, ça faisait six choses en tout. Elles étaient toutes importantes pour nous, mais je n'arrivais pas à savoir laquelle des six choses était la plus importante. Elles avaient l'air toutes aussi importantes les unes que les autres. Pourtant, aucun de nous quatre n'avait l'air d'admettre qu'elles étaient tellement importantes. En tout cas, ce qui est sûr c'est qu'elles étaient importantes aux yeux de celui qui nous parlait de leur importance. Ce sont là des choses dont on doit prendre conscience soi-même mais dont il est difficile de prendre conscience soi-même. Je me suis dit : *Au moins, ce type-là ne parle pas de façon détournée de telle sorte qu'on ait du mal à saisir les points essentiels ! Toutefois, il n'a pas vérifié si on avait parfaitement assimilé les choses importantes qu'il venait de nous dire...*

Puis il a terminé en disant que le travail pourrait durer plusieurs jours, ou même, si ça traînait, plus d'une semaine. J'ai pensé que je n'avais pas prévu assez de vêtements pour me changer, mais aussi que ça ne me devrait pas me poser de gros problèmes : je ne suis pas de ces gens qui sont incapables de se débarrasser de l'idée qu'on doit changer de vêtements tous les deux ou trois jours.

À l'extérieur, il faisait encore noir. La nuit enveloppait encore les choux et navets qui quelque part devaient attendre qu'on les ramasse, les gens qui allaient les ramasser, et puis tout le reste, c'est-à-dire les choses qui restaient enveloppées dans la nuit. On est montés en voiture dans le noir et on est partis. L'accompagnateur était au volant ; c'est lui qui connaissait le

chemin que nous avions à faire, nous, on ne savait pas quelle était notre destination. On avait à peu près une idée de là où c'était, mais sans connaître l'endroit exact.

On ne s'est pas présentés entre nous. Comme si ça n'en valait pas la peine. Il n'était pas nécessaire de se connaître pour des gens qui allaient arracher des navets et des choux. On n'a pas échangé un mot. C'était encore le petit matin, tout le monde était mal réveillé et somnolait. Moi aussi je me sentais somnolent, mais sans arriver effectivement à m'endormir. J'ai regardé par la fenêtre les paysages qui apparaissaient dans le matin en train de s'éclaircir peu à peu. Toutefois, je ne prêtai pas grande attention à ce que je regardais.

On est vite sortis de la ville pour prendre une route nationale. Désormais, le jour était complètement levé. Dans le lointain est apparu un verger, et soudain il m'est revenu que j'avais travaillé dans un verger : cette fois-là, c'était des pommes que j'avais cueillies, toujours payé comme journalier. À propos du travail de cette fois-là, je me suis rappelé que cueillir des pommes était beaucoup plus dur que je l'avais pensé au départ, que j'avais attrapé un torticolis à ne plus pouvoir bouger la tête à la fin de la journée et que j'avais mangé beaucoup de pommes sans que cela ait compensé la fatigue du travail.

En fait, on n'avait pas le droit de manger des pommes saines. On pouvait les manipuler, mais pas en manger. On pouvait manger ou emporter seulement les fruits tombés par terre ; ceux-là, le propriétaire et le surveillant s'en fichaient, une fois par terre, les pommes ne les regardaient plus. Alors j'en faisais tomber exprès en douce quelques unes qui étaient accrochées à leur branche et je les mangeais. Elles avaient des meurtrissures ici ou là mais leur goût était resté tel quel.

Simplement, il fallait faire ça sans que le propriétaire s'en aperçoive : il n'admettait pas que les ramasseurs fassent tomber exprès des pommes pour les manger, ce qui était bien normal pour un propriétaire.

Une fois que la voiture qui nous emmenait a eu dépassé le verger et qu'on ne l'a plus vu, j'ai arrêté de penser à celui où j'avais travaillé. Mais je n'ai pas arrêté de réfléchir aux vergers eux-mêmes, car à ce moment-là m'est revenu à l'esprit le souvenir d'un autre verger. Celui-là, chaque fois que je pensais aux vergers, il surgissait dans mon esprit à la fin de mes réflexions sur les vergers, autrement dit il écrasait toutes mes idées là-dessus. C'est un verger qui fait partie de mes souvenirs d'enfance et qui se trouvait tout au bout des champs qui s'étalaient au pied de mon village natal.

À l'époque, les enfants n'aimaient pas aller dans ce verger. Parce qu'il était à l'écart du village, bien sûr, mais aussi à cause de son propriétaire. D'après les gens du village, cet homme avait un caractère farouche, et déjà une allure farouche. C'était un sauvage qui ne fréquentait personne. On racontait qu'il y avait chez lui des chiens féroces. Parmi les gens du village, pratiquement personne n'avait des contacts avec lui. Ça faisait longtemps qu'il vivait en tournant le dos au monde. Il paraît qu'il se faisait aider par un ou deux ouvriers venus de l'extérieur. Mais comme il rechignait totalement à rencontrer quiconque, de méchantes rumeurs le concernant avaient bien sûr commencé à courir entre les gens du village ; et dans notre esprit à nous, les enfants, s'étaient tout naturellement mises à courir des fantasmagories effrayantes. Voilà pourquoi on n'osait pas s'approcher de lui. Mais la curiosité des enfants a augmenté à mesure que le temps passait et on a fini par y céder suffisamment pour aller marauder des pommes dans son verger.

Quand on y est arrivés, on a découvert quelque chose d'étrange. Alors qu'on était en pleine période de récolte, presque toutes les pommes étaient encore sur les branches. Et quand on a voulu en cueillir, on a encore découvert une autre chose étrange : les fruits de ces pommiers n'avaient pas grossi normalement, si bien qu'ils n'avaient aucune valeur marchande. Ces pommes étaient petites, avec beaucoup de pourries, comme si elles avaient attrapé une maladie ; beaucoup étaient tombées sous les arbres. On en a cueilli quelques unes et on s'est arrêtés un instant pour les goûter. À ce moment-là, un de nous a montré du doigt un endroit en disant qu'il y avait là-bas quelque chose de bizarre : c'était une barque ! Au beau milieu du verger il y avait une barque à moitié démolie. On n'arrivait pas à comprendre comment elle était arrivée là. Si le verger avait été jadis une rivière, ça aurait pu se comprendre, mais pour autant qu'on sache, jamais ce terrain-là n'avait été une rivière. Tout ce qu'on a pu dire à propos de cette barque, je ne m'en souviens plus.

Les pommes n'avaient pas de goût. On a été très déçus et on a décidé de repartir aussitôt. Mais à ce moment-là, on a découvert une grande silhouette floue qui nous barrait la route : c'était lui. Les premiers qui l'ont vu se sont carapatés, mais moi je n'ai pas pu, je ne sais pas pourquoi. Il était là, juste à quelques pas devant moi. Heureusement, il ne tenait pas à la main une corde avec un chien au bout. Nos yeux se sont rencontrés : il m'a fixé bien en face. Je n'arrivais pas à décoller un pied, j'étais sûr qu'il aurait vite fait de me rattraper. Pourtant, sa façon d'agir a été une chose incompréhensible pour moi : il n'a pas fait le moindre mouvement. Il est resté planté immobile, sans bouger un cil. Soudain, une chose m'est revenue à son propos : on savait qu'il boitait. La situation m'a

alors semblé plus favorable pour moi. Lui, toutefois, sans se soucier de ce qui pouvait me passer par la tête, restait là sans broncher, comme incapable d'avoir une réaction. Je ne sais pas pourquoi il avait même plutôt l'air d'avoir besoin que quelqu'un le soutienne. Je ne sais pas non plus pourquoi, l'image qu'il donnait me faisait même l'impression d'un être malheureux. J'ai rassemblé mes forces et je me suis mis à reculer lentement, mais lui n'a rien fait pour me suivre et m'attraper : toujours debout au même endroit, il donnait l'impression d'attendre que je vienne vers lui. J'ai un peu accéléré mon mouvement de recul et j'ai fini par m'enfuir à toutes jambes. Quand j'ai jeté un dernier coup d'œil en arrière, il était toujours là-bas, immobile tel un fantôme. Finalement je n'ai pas pu voir s'il boitait. Et c'est la dernière fois que je l'ai vu.

Quelque temps après, dans les rizières au pied du village on a découvert d'anciennes porcelaines et tout le terrain cultivable a été fouillé de près. Les recherches se sont élargies jusqu'au fameux verger. Les archéologues sont venus avec leurs étudiants et des terrassiers. Le terrain a été quadrillé avec des cordeaux, et les fouilles sérieuses ont commencé. Mais il s'est vite révélé que la valeur des porcelaines n'était pas si grande que ça et on n'a pas maintenu des contrôles très stricts ; du coup, la nuit, le verger en question grouillait d'enfants qui se baladaient pour ramasser des bouts de porcelaine en douce au lieu de cueillir des pommes en douce. Pendant tout ce temps, en tout cas, le portail de sa ferme située dans un coin du verger est resté fermé, plus solidement encore que d'habitude. On ne considérait plus sa maison comme habitée, mais en fait il vivait toujours dedans, bien qu'il soit en train de mourir. Un peu plus tard, en effet, la nouvelle de sa mort s'est répandue dans le village. Je ne sais pas ce que ce verger est

devenu depuis : c'est vers ce moment-là qu'avec mes parents on a quitté le village.

Eh bien ! il y a deux choses qui me venaient toujours à l'esprit chaque fois que je me rappelais ce verger : l'allure de son propriétaire tel qu'il était apparu soudain et qu'il était resté là sans faire le moindre mouvement la fameuse nuit où on était allés marauder, et puis cette barque à moitié démolie qui se trouvait là au milieu. Comme elle ne se trouvait pas à l'endroit où elle aurait dû être en principe, j'avais l'impression que c'est elle qui détenait la clé pour comprendre ce vieil homme, mais qu'elle ne servait finalement à rien pour y parvenir. J'ai arrêté de me souvenir de ces deux choses-là. Sur ce, je me suis soudain rappelé avoir vu un jour sur une rivière une barque à moitié démolie apparaître à travers le voile de brouillard en train de se dissiper, ce qui m'avait fait repenser à la barque du verger puis à la conduite incompréhensible de son propriétaire au cours de cette nuit-là : c'était un enchaînement de pensées sans fin et je les ai chassées de mon esprit en regardant par la vitre de la voiture.

C'est alors que j'ai aperçu le barrage. Il n'avait pas l'air de faire partie d'une usine hydro-électrique. Il n'avait pas l'allure d'un barrage destiné à produire de l'électricité tel que je l'imaginai. On aurait dit un simple barrage de régulation des eaux. Il n'était pas immense, mais vu d'assez près, il avait l'air assez immense. En revanche, l'eau qui était en train d'en sortir n'avait pas l'air très abondante. Je ne sais pas si ça m'était déjà arrivé, mais chaque fois que je voyais un barrage, je voyais souvent surgir devant mes yeux l'image de quelqu'un qui tombait du barrage. Et de fait, à ce moment-là encore, dans cette voiture qui m'emmenait aux champs de choux avec les autres journaliers, la même image est apparue dans mon

esprit. Évidemment, dans ce cas-là le malheureux doit tomber la tête la première, alors je modifiais sa position en le remettant les pieds les premiers : il tombait avec lenteur et sa chute durait longtemps ; du coup, je pouvais le voir tomber avec tous les détails. Toutefois, je ne pouvais pas voir l'expression de son visage ; je n'entendais pas non plus son hurlement, sans doute que sa voix était submergée par le bruit de l'énorme chute d'eau. Le travail de mon imagination s'interrompait au moment où, au terme de sa chute, il finissait par disparaître au milieu de l'écume blanche qui couvrait la surface des eaux.

Un peu plus loin, la voiture s'est arrêtée dans une aire de repos. On est descendus pour boire un café et fumer une cigarette. Un d'entre nous, qui était de petite taille, nous a raconté ce qu'il avait dû faire un jour pour gagner sa journée : arracher du persil japonais : « Dans les champs de *minari*, sans blague, il y a toujours beaucoup de sangsues. » Il a retroussé son pantalon pour nous montrer les cicatrices des morsures de sangsues. Mais ce n'était pas sûr que c'était bien là des traces laissées par des sangsues. Il a dit qu'il avait trouvé agréable, en tout cas pas déplaisante, la sensation causée par une sangsue qui se colle sur votre jambe, et qu'il n'y avait « pas trop fait attention ; vous savez ce que je ressentais pendant que je me faisais sucer par une sangsue ? C'était à peu près comme quand on donne son sang. » On l'a tous regardé d'un air étonné. Lui, il nous a regardés d'un air indifférent, comme s'il se moquait de tout. À ce moment-là, un autre des gars, un vrai balèze, a dit que lui, pendant un moment, il s'était embarqué pour la pêche aux thons. Il avait l'air d'un sacré costaud, il était affecté à l'arrachage des navets et il donnait l'impression d'être tout à fait taillé pour ce travail. Il a donc raconté qu'on pouvait être blessé par un mauvais coup de queue d'un thon

mesurant plus de deux mètres et pesant plus de deux cents kilos et que lui-même avait été blessé comme ça plusieurs fois ; il a aussi dit qu'il n'y avait personne parmi les pêcheurs de thons qui n'ait jamais été blessé par la queue d'un thon et qu'on ne devenait un vrai pêcheur de thons qu'après avoir été blessé au moins une fois par la queue d'un thon. Moi qui n'étais même jamais monté sur un bateau de pêche, je n'avais jamais pêché de thon ; je n'avais d'ailleurs jamais pêché aucun poisson de mes propres mains, pas même une sardine. Il a parlé de l'eau froide, et de l'eau qu'on sentait encore plus froide au milieu de la nuit. La pêche que j'imaginai était une lutte avec les vagues et le vent ; ces vagues violentes et ce vent féroce, il n'en a pas parlé. Il a parlé du travail d'arracher des navets comme s'il n'avait jamais imaginé qu'il lui arriverait dans sa vie de travailler comme arracheur de navets, et comme s'il avait du mal à considérer ça comme un vrai travail. Tout ce temps, le gars qui portait un chapeau vissé sur la tête n'a pas ouvert la bouche. J'allais revenir sur les boulots que j'avais faits, comme récolter des châtaignes, mais j'ai renoncé : après tout, c'était ridicule de raconter que j'avais beaucoup souffert parce une bogue de châtaigne s'était plantée sur mon crâne pendant que j'en ramassais !

On est remontés en voiture. Maintenant, on discutait le bout de gras en toute liberté. L'histoire des sangsues et celle des thons ont redémarré : au bout d'un moment, le petit bonhomme a précisé quelque chose, sur quoi le gros balèze a aussi précisé quelque chose, sur quoi le premier a redit encore quelque chose. Pourtant, le gars au chapeau ne l'ouvrait toujours pas ; à tel point que je me suis demandé s'il n'était pas muet. À côté de lui, il avait un sac qui avait l'air d'être lourd et j'étais curieux de savoir ce qu'il contenait. Je me suis

dit : *Il doit y avoir là-dedans quelque chose qui peut trouver place dans un sac, qui est prévu ou n'est pas prévu pour trouver sa bonne place dans un sac.* Le gars ne disait rien, il restait assis sans bouger et il avait un air qui semblait dire que ça l'ennuyait de rester comme ça assis sans bouger. On aurait même dit qu'il trouvait ennuyeux non seulement de parler mais aussi d'entendre les autres parler, et il avait l'air de s'ennuyer même quand personne ne disait rien. Sans doute se trouvait-il lui-même ennuyeux ? Il n'a pas montré pour autant le moindre énervement ou mécontentement : il avait seulement l'air de s'ennuyer.

Il était capable de prendre l'air de s'ennuyer que peuvent avoir quelquefois les gens paresseux quand ils chassent une mouche ou enlèvent leurs chaussettes, ou encore quand on fait ses bagages ou même quand on mange, alors qu'il ne faisait rien de tout ça. J'ai essayé de prendre l'air de m'ennuyer comme lui, mais je crois que je ne pouvais pas y arriver aussi bien que lui. Parmi tous les gens que j'ai vus avoir l'air de s'ennuyer, il m'a paru être sans conteste le champion. Voilà quelle a été ma conclusion. En le regardant, je me suis même représenté la scène où comme on le fait pour le gagnant d'un match de boxe je lèverais son bras pour avoir remporté le concours du mec qui fait le mieux la tête d'un mec qui s'ennuie. Et il aurait raconté quels efforts il se serait imposés pour arriver à ce stade-là : sous les applaudissements du public, il aurait même dit qu'il n'avait pas eu besoin de faire des efforts parce qu'il était né comme ça, dès le départ.

À la fin, un d'entre nous lui a demandé ce qu'il avait fait dans la vie, et il n'a pas répondu tout de suite, comme si c'était une question qui l'ennuyait beaucoup. La réponse qu'il nous a enfin donnée nous a tous étonnés : pendant une bonne partie de sa vie, il avait été sapeur-pompier. J'avais

du mal à penser que ce soit là un métier que puisse exercer quelqu'un qui trouvait tout ennuyeux ; mais d'un autre côté, ça ne me semblait pas non plus être un métier que quelqu'un qui trouvait tout ennuyeux soit incapable d'exercer.

Soudain, la voiture a stoppé et notre chauffeur a marmonné je ne sais pas trop quoi, que les pastèques *blablabla...* J'ai regardé vers l'avant : il y avait un camion renversé au milieu de la chaussée, avec les pastèques qu'il transportait répandues partout. Il y en avait des saines, mais surtout des éclatées montrant leur chair rouge. Enfin, toutes ces pastèques éclatées qui recouvraient complètement la chaussée, ça formait une sorte de grand spectacle. C'était aussi impressionnant que le rêve que j'avais fait une nuit, où des centaines de ballons de volley-ball roulaient sur la pente d'une colline. Le sourire que les pastèques affichaient en montrant leur chair rouge était tellement lumineux qu'elles avaient l'air de se réjouir de l'incident.

On est descendus de la voiture. Le chauffeur du camion n'avait pas l'air d'avoir été gravement blessé : juste un peu secoué par l'accident, il contemplait la situation causée par lui comme s'il n'arrivait pas à bien comprendre ce qui s'était passé. On lui a demandé si ça allait et il a seulement hoché la tête, sans dire un mot. On a débarrassé la moitié de la chaussée des pastèques qui l'encombraient. On aurait volontiers terminé le travail, mais l'accompagnateur nous a rappelé qu'on avait autre chose à faire, alors on est remontés en voiture. On a demandé encore une fois au camionneur si ça allait : il a de nouveau hoché la tête. Néanmoins, j'ai eu l'impression qu'il ne savait même plus ce que veut dire « Ça va ? ». Au dernier moment, l'un de nous est monté avec une pastèque. Ce n'était pas une récompense démesurée pour tout

ce qu'on avait fait. Même une fois qu'on a été dans la voiture, le conducteur du camion continuait à regarder ses pastèques répandues par terre comme s'il n'avait toujours pas retrouvé ses esprits.

On est repartis. J'ai alors pensé aux vers qui parasitent les choux et que j'allais bientôt voir. Il est difficile de ne pas adorer ces chenilles vertes qui se tortillent. C'est une chose qu'on peut regarder avec amour. Selon mon critère, quelqu'un qui peut les regarder avec amour doit être en principe quelqu'un qui a bon cœur, aussi mal qu'il puisse se conduire. La chenille de la piéride du chou était une chose qui valait bien que vous laissiez un instant votre esprit s'y consacrer entièrement. J'ai donné libre cours à mes pensées, qui avaient commencé à se porter sur ces bêtes, afin qu'elles se répandent partout où elles voulaient mais elles ont fini par revenir à la chenille du chou.

Maintenant, le gars qui sentait que tout et n'importe quoi l'ennuyait s'était endormi. Même dans son sommeil, il n'avait pas perdu son expression d'ennui. Rien qu'à le regarder dormir, on ne pouvait pas savoir s'il dormait parce qu'il sentait que tout et n'importe quoi l'ennuyait, ou bien si ça l'ennuyait même de dormir.

Au bout d'un certain temps, on s'est engagés dans la montagne et on a roulé en tournant sans arrêt. La route étroite et abrupte donnait l'impression d'être interminable, mais on est arrivés assez vite au bout. C'est là qu'étaient nos champs de choux et de navets. Des champs très vastes, pas réellement infinis, mais donnant l'impression de l'être. Plus exactement : ils ne donnaient pas cette impression, mais on pouvait la ressentir.

L'accompagnateur nous a conduits vers la personne qui semblait surveiller les travaux. Le surveillant n'a pas insisté sur

les points importants qu'on devait garder à l'esprit à propos de notre travail, il nous a simplement dit de travailler assidûment, car c'était ça qui était le plus important ; il n'y avait rien de plus important que ça.

On nous a mis tout de suite dans les champs. Le gars de petite taille et moi on est allés du côté des choux. On était placés chacun devant quelques sillons ; quand on avait fini les sillons dont on était chargé, on passait au champ suivant. Sur le terrain, il y avait déjà d'autres gens au travail. Eux aussi étaient venus travailler depuis ailleurs, comme nous. Les choux étaient frais et bien pommés, prêts à être arrachés. Ils appartenaient à une espèce qui vient bien dans un climat assez froid et en altitude.

J'ai mobilisé toute la force de mes mains pour arracher mon premier, mais il n'est pas venu aussi facilement que j'avais cru. J'ai réessayé : la racine a un peu bougé mais le chou résistait toujours. J'ai forcé une nouvelle fois et aussitôt, à ma grande surprise, c'est venu d'un coup. J'ai regardé ce chou que je venais d'arracher comme si je n'arrivais pas à y croire. Puis j'en ai arraché beaucoup à toute allure. Et je me suis dit : *Finally, ce n'est pas aussi dur que j'imaginai, d'arracher un chou !* C'est vrai que je n'avais jamais pensé que ce serait un travail très difficile, mais je ne pouvais pas dire non plus que c'était plus facile que ce que je croyais. Je ne m'étais pas demandé jusqu'à quel point ce serait difficile ou facile.

À ce moment-là, un type est venu crier : « Qu'est-ce que c'est que ce travail ? » Il me montrait les choux que je venais d'arracher : je n'y ai rien vu d'anormal. En criant encore une fois « Qu'est-ce que c'est que ce travail ? », il espérait que je verrais ce qu'il y avait d'anormal dans mes choux. Moi aussi j'avais envie de savoir, mais je n'y parvenais toujours pas.

Alors il a ramassé une feuille qui était détachée du cœur du chou, et ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai compris ce qu'il voulait dire : je serrais trop fort avec mes mains pour arracher mon chou et du coup il y avait des feuilles qui se détachaient. Je me suis rendu compte de mon erreur, et je l'ai reconnue. Il m'a montré le truc pour bien arracher. J'ai essayé de la façon qu'il m'avait montrée et contrairement à ce que j'attendais, ça a marché. Pour toute chose, il y a un truc ; si on apprend bien le truc, on peut tout faire impeccablement. Du coup, je me suis amusé à arracher les choux : c'était un travail plutôt amusant. Et tout le temps que j'ai travaillé, quoi que ce soit que je fasse, il ne m'est pas venu à l'esprit que je travaillais comme un esclave.

Le surveillant nous regardait les bras croisés. Dans cette attitude, il donnait l'impression de considérer que lui-même n'avait qu'à nous regarder travailler avec application tandis que nous, on n'avait qu'à travailler avec application, comme si on était tous là en train de bien accomplir chacun son devoir. Mais quand j'ai jeté un coup d'œil un moment après, il était en train de regarder ailleurs : il n'avait pas l'air de se préoccuper beaucoup de nous surveiller. J'en ai déduit qu'il faisait mal son travail.

Maintenant, il était midi au soleil. L'heure où il atteint le zénith dans le ciel. À cette heure-là, il ne pouvait pas être ailleurs et pourtant j'ai arrêté un instant de travailler pour le regarder comme s'il n'était pas convenable que le soleil soit ainsi là au zénith. À ce moment-là, quelqu'un s'est approché de moi. C'était notre surveillant : tout en faisant semblant de ne pas nous regarder, en fait il nous avait à l'œil. Il a dit : « Si tu glandouilles comme ça, tu feras tintin pour la paie ! » Je l'ai regardé en fixant son visage à mesure qu'il parlait. Il s'est

corrigé et a répété : « Si tu travailles comme ça, on sera obligé de réduire ton salaire de la journée. » Il m'a rappelé où j'étais et ce que j'étais censé faire là. J'ai de nouveau fait semblant de travailler en m'appliquant. Et en réalité, je me suis appliqué. J'ai commencé à avoir un peu mal aux reins, mais c'était encore supportable. J'ai murmuré, comme quelqu'un qui attendait ce moment : « Je ferais mieux d'attendre encore un peu, jusqu'à ce que j'aie mal comme si on m'avait cassé les reins. »

Le soleil tapait dur. Les rayons n'étaient pas brûlants, c'était comme s'ils étaient tamisés, mais ils nous tombaient dessus sans interruption ; dans les champs, il n'y avait aucun moyen de se protéger. On ne peut pas se mettre à l'ombre d'un chou ! Il faisait chaud, et surtout il y avait trop de lumière : sous ce soleil étincelant, les choux avaient l'air encore plus verts. Et puis le vent : il soufflait d'une façon difficile à décrire, il soufflait comme il voulait : un bon coup puis un arrêt. Le temps qu'on se dise qu'il soufflait, il ne soufflait plus, et le temps qu'on se dise qu'il ne soufflait plus, il re-soufflait. Au bout du compte, il oscillait.

Quand on a eu travaillé pendant un bon moment, l'heure est venue de casser la croûte. On nous a servi le repas. Des femmes dont je ne savais pas d'où elles sortaient ont apporté les plats. Elles avaient un certain âge, avec un visage large et rond, alors elles n'ont pas attiré l'attention des hommes. Ce qui attirait leur attention, c'étaient les choses qu'elles apportaient, c'est-à-dire du *gimchi* de chou, de la soupe aux choux et un ragoût de navets pour manger avec le riz. Il n'y avait rien sans choux ou sans navets ; en revanche, tous les plats contenaient une quantité généreuse de chou et de navet. En tout cas, prise comme ça en pleins champs, la nourriture étaient délicieuse.

Les gens se sont régalés comme s'ils n'étaient venus que pour manger en pleins champs.

Pendant qu'on se reposait après le repas, un type s'est approché de moi avec l'allure de quelqu'un qui a l'intention de faire un marché secret et m'a salué à voix basse. Il ne faisait pas partie de notre groupe. Il m'a montré une colline qui se trouvait non loin de là. « Est-ce que vous savez ce qu'il y a là-bas derrière ? » J'ai fait non de la tête. « Vous voulez le savoir ? » J'ai fait oui. « De l'autre côté, il y a un champ de pavots, a-t-il dit, je vous jure, un champ de pavots ! » Je l'ai regardé d'un œil soupçonneux. « Vous ne me croyez pas ? » Je n'ai rien dit. « Vous voulez venir voir tout à l'heure avec moi ? » J'ai fait oui de la tête. « Ça ne servira quand même à rien, a-t-il dit, car les fleurs sont toutes tombées. On pourrait en cueillir encore quelques unes encore accrochées à la tige. Vous savez le bruit que produit une fleur de pavot quand on la secoue ? » J'ai fait non. « Si on secoue une tête fermée, elle fait *chal chal chal*. » Il a approché de son oreille sa main en coquille et l'a secouée. Et puis il n'a plus rien dit en laissant errer un sourire sur son visage. Il m'a semblé qu'il voulait un peu mettre en ordre ce qu'il voulait vraiment dire avant de le dire effectivement : ma supposition était juste. « Est-ce que par hasard vous avez besoin d'opium ? » J'ai un instant réfléchi à ce qu'il venait de dire. Est-ce que j'avais l'air d'un opiomane ? Même si c'était vrai, je n'y pouvais rien. « Je ne sais pas », ai-je dit. « Si vous en avez besoin, vous n'avez qu'à me le dire. – J'y penserai. » Il m'a regardé avec attention, puis il a fait non de la tête : « Non, laissez tomber. Ne cherchez pas à vous en procurer, je n'en ai pas. » J'ai eu l'impression qu'il avait conclu que je n'étais pas la bonne personne avec qui faire une vente d'opium. « Faites comme si on ne s'était rien

dit là-dessus tout à l'heure : on ne s'est jamais rencontrés, on ne s'est jamais parlé, d'accord ? » a-t-il dit comme quelqu'un qui vient de boucler une affaire secrète. J'ai fait oui de la tête. « Au fait, offrez-moi une cigarette, si vous en avez. » Je lui en ai donné une. Avec un sourire vide, comme quelqu'un qui vient de prendre de l'opium, il a allumé sa cigarette puis il est parti ailleurs. Je l'ai trouvé pas très dégourdi : Quelle tête en l'air, celui-là !

Une fois le déjeuner terminé, on a repris le boulot. La sueur nous coulait sur le cou et le long du dos. Si on essayait la sueur sur le cou et le dos, un instant plus tard elle perlait déjà au même endroit. Tout en continuant à arracher des choux, je ne pouvais pas me sortir de l'idée que j'étais en train de faire une chose inutile. Les choux plantés sur l'immense étendue des champs semblaient nous dire que leur nombre était infini et que nous avions beau les arracher, même si leur nombre diminuait, jamais on n'arriverait à les arracher tous. J'avais soif. J'avais aussi envie de manger au moins un navet, mais pour en manger un, il fallait que j'aille sur les champs de navets. J'ai songé un instant à manger du chou, mais la façon d'en manger ne me paraissait pas très estimable. Un navet, j'aurais pu le mastiquer, mais un chou, quand même !

Je n'arrivais pas à bien me rappeler les six choses que l'accompagnateur nous avait données pour importantes. Je ne m'en rappelais que deux, pas les quatre autres. Je savais de moins en moins bien pourquoi il avait dit ce genre de choses. J'ai essayé de considérer l'arrachage de choux comme un travail qu'on tient pour plus facile, comme par exemple cueillir des piments ou des aubergines, bien que je n'aie jamais eu l'occasion de faire travail-là, mais ça n'a pas marché : le travail d'arracher des choux s'est imposé tel qu'il

est, avec une évidence indiscutable. Je ne sais pas pourquoi, le souvenir d'avoir chanté dans la chorale d'une église que j'avais fréquentée pendant un moment durant mon enfance m'est revenu à l'esprit : ce souvenir a lui aussi fait naître en moi des sentiments pénibles. J'avais appris en chantant dans cette chorale que chanter pouvait aussi être une chose ardue. Petit à petit j'ai eu l'impression que j'étais un buffle en train de tirer avec peine une charrue. Je croyais même éprouver le ressentiment du buffle qui tire une charrue.

J'ai regardé avec attention un chou, jusqu'à l'intérieur. Sous les premières feuilles vertes, il y avait d'autres feuilles vertes, très serrées. Et j'ai soudain réalisé que la nature aime bien les formes qui se répètent ; puis en réfléchissant un peu plus, j'ai compris que ce n'était pas forcément vrai. Alors j'ai conclu qu'une partie de la nature et la nature en partie aiment bien les formes qui se répètent. Cependant, certaines choses de la nature présentent des formes très simples : alors j'ai conclu que la nature n'avait pas de préférence pour une forme particulière. Mais après avoir conclu ainsi, je n'avais plus rien à penser, alors j'ai ressenti comme une sorte de manque. Du coup, j'ai finalement ajouté que concernant cette question, mes réflexions n'avaient pas grande importance, et ç'a été ma conclusion finale.

Je me suis arrêté un instant et je suis resté debout là, immobile. Je ne voyais pas notre surveillant. Ça faisait déjà un moment qu'on ne le voyait plus ; il accomplissait son rôle à fond en laissant dans l'ombre le rôle du surveillant. Sans doute faisait-il une sieste quelque part ? J'ai regardé autour de moi : tout le monde travaillait avec application. En tout cas, il ne semblait pas y avoir des gens qui tiraient au flanc. Les champs de choux étaient entourés de montagnes qui se ressemblaient

toutes, sauf une qui n'avait pas trace de végétation : peut-être qu'il y avait eu un incendie, là bas ? Il n'y avait rien dans le paysage qui me déplaisait de façon particulière, et ce n'était pas non plus un paysage que j'aurais eu particulièrement envie de déplacer là où on ne l'aurait pas vu, tant il manquait d'aspects susceptibles de m'impressionner.

Juste à ce moment-là, une chose est apparue à la lisière de la forêt et a attiré mon regard : un cervidé. Ce n'était pas la peine de regarder attentivement, je l'ai reconnu en un clin d'œil ; il faut dire qu'il était difficile de le confondre avec quelque chose d'autre. J'ai regardé l'animal me regarder tranquillement là-bas, à une certaine distance de moi. Sans doute n'y a-t-il que moi qui ai pensé cela, mais je crois qu'à un moment donné nos regards se sont croisés. Il ne donnait pas l'impression d'être particulièrement sur ses gardes ; son regard semblait plutôt avoir relâché sa vigilance, sans que pour autant ce soit un regard complètement tranquille : il avait l'air prêt à s'enfuir au premier changement dans la situation. Néanmoins, il avait l'air habitué à regarder ainsi les gens arracher les choux. J'avais envie de lui montrer combien j'en avais marre et son regard semblait me dire qu'il me comprenait. Ou plutôt non : il semblait me dire que ses compétences n'allaient pas jusque là. Ce n'est pas commode de déchiffrer les expressions d'un cervidé.

Au même moment, une autre chose a fait son apparition. Ce n'était rien d'autre chose qu'un cervidé. Un autre. Mais celui-ci, un peu plus grand. Ce devait être un cerf, un mâle ; d'ailleurs il avait des bois. Très décoratifs. Des bois dont on pouvait dire qu'ils étaient très décoratifs. Qui allaient bien seulement à un cervidé mâle. Devant mes yeux, indifférent à ma présence, il a frotté sa tête contre le cou de l'autre, sa biche.

Au cours de ce geste, on sentait que ses bois l'encombraient un peu : ils paraissaient mieux destinés à se battre pour une femelle avec un autre mâle qu'à faire sa cour à la belle. Laquelle a d'abord esquissé un mouvement de fuite, puis a sans doute changé d'idée car elle a confié son sort au mâle comme si finalement elle décidait de l'autoriser sans réserve à lui faire la cour, et même de lui permettre d'aller un peu au-delà. Elle avait l'air d'humeur folâtre ; j'ai deviné que leur accouplement n'allait pas beaucoup tarder, même si le mâle n'a rien fait pour aller au-delà. J'ai eu quant à moi l'impression qu'il renvoyait ça à un autre moment. J'ai songé que ça me serait complètement égal qu'il aille au-delà tout de suite, et puis il m'a semblé qu'un couple de cervidés en train de se faire la cour aurait avantage à se signaler par un certain bruitage alors qu'ils restaient très silencieux. Aucun autre cervidé n'est apparu pour les empêcher de chercher à se plaire l'un à l'autre.

À sa manière, cette scène était impressionnante. Mais elle s'est éloignée de moi sans m'impressionner pendant que j'y assistais, jusqu'au moment où elle a fini par se résorber à l'intérieur d'elle-même : c'était comme si quelque chose m'avait traversé, sans que j'arrive à savoir ce que c'était. Au bout d'un moment, les deux bêtes ont fait demi-tour et sont parties à pas lents. La femelle a ouvert la marche, le mâle a suivi. J'ai ressenti une sorte de regret. Pas un très grand regret.

Je suis revenu à mon travail que j'avais oublié pendant un moment à cause de ce couple d'animaux qui avait surgi de manière inattendue puis qui avait disparu en douceur après m'avoir juste ravi l'âme un instant. Je me suis remis à arracher mes choux. J'avais l'impression qu'en définitive je n'arrachais pas des choux, mais que je me battais contre des

choux. Et pourtant je n'étais plus très sûr de savoir à quoi tout ça rimait. Au même instant, j'ai senti quelque chose me peser sur la poitrine. Un poids très lourd. J'avais du mal à respirer. L'impression qu'il m'était très pénible de respirer. J'ai regardé un moment sans bouger les sillons du champ de choux bouleversés par mon intervention, mais ça ne m'a guère apporté de soulagement. J'ai retenu ma respiration comme on fait quand on est sous l'eau. Cela a dû me faire du bien, car ma tête s'est un peu éclaircie.

J'ai eu tout à coup envie de voir une chenille du chou. J'étais convaincu que je surmonterais toutes mes difficultés pourvu que je puisse en voir une. Mais je n'en ai pas vu une seule pour m'aider à surmonter toutes mes difficultés. Et de ne pas arriver à en voir une m'a semblé aggraver encore ces difficultés. Je me suis exclamé : *C'est pas possible !* — une de ces expressions qui sortent souvent de ma bouche spontanément. Mon esprit devenait flou, c'était un vertige, mais qui n'avait rien à voir avec un vertige agréable : juste ce qu'il faut, ni peu ni trop. J'ai senti que mes mains en train de tirer les choux s'activaient de plus en plus lourdement. On aurait dit que j'avais pénétré dans un monde mystérieux où ma volonté ne pouvait plus exercer aucun pouvoir de manière efficace.

J'ai arraché encore quelques choux de plus. J'ai continué à en arracher tout en me disant à chaque chou que c'était le dernier. Mais à la fin, n'étant plus capable de travailler, je me suis levé et j'ai regardé le ciel que traversaient de gros nuages. J'ai essayé de les compter en m'appliquant : ils étaient superposés ou alors n'étaient pas nettement séparés, de sorte qu'il était difficile de les compter. Ils ressemblaient à des cumulus et se déplaçaient à grande allure tous dans le même sens. Ils devaient sans doute aller vers l'est, mais rien ne venait

réellement soutenir cette hypothèse. Si seulement j'en avais eu la possibilité, j'aurais aimé écrabouiller cet amoncellement de nuages. Et sans raison très valable, je me suis dit : *Il aurait mieux valu que ce soit un moutonnement de cirrocumulus.*

À défaut de voir une chenille de la piéride du chou, j'aurais bien aimé voir s'envoler un faisan. Mais il n'y avait là aucun faisan prêt à s'envoler pour mes beaux yeux. Sans doute qu'il y en avait, des faisans, mais ils déambulaient à petits pas précautionneux entre les buissons au lieu de prendre leur essor comme ils auraient pu le faire. J'ai redirigé mon regard vers le ciel et j'ai fixé le soleil. Enfin non, je ne l'ai pas fixé : ce que j'ai fixé en pensant que c'était le soleil était en réalité autre chose, mais je ne savais pas ce qu'était cette autre chose. Impossible de savoir si j'ai vu un oiseau s'envoler juste à côté du soleil ou si j'ai seulement cru voir quelque chose, sous l'effet d'une pure illusion d'optique : devant mes yeux, tout était soudain devenu blanc, puis tout noir. Et à ce moment-là j'ai entendu quelque part dans la forêt un bruit qui ressemblait à celui que font les faisans. Toutefois, je ne sais pourquoi, je n'ai pas eu l'impression que c'était là le bruit que doivent normalement faire des faisans.

J'ai senti une douleur à la poitrine comme si j'avais reçu un coup violent. Une nuit, ça fait déjà longtemps, tandis que je traversais une rue j'ai reçu d'un inconnu un grand coup à la poitrine qui m'a jeté par terre ; depuis, je sens de temps en temps une douleur à cet endroit-là. La douleur reste cachée dans mon corps et de temps en temps elle dévoile sa présence. Eh bien ! cette ancienne douleur a ressuscité juste à cet instant-là. Même que cela m'a fait rire de me rappeler l'incident lui-même, dont pourtant les séquelles avaient été douloureuses. Pourquoi ce type m'avait-il frappé sans aucune

raison, avant de s'enfuir tout de suite après ? Il n'avait pas essayé de me dérober quoi que ce soit. Peut-être avait-il fait ça pour s'amuser ? J'étais enclin à voir les choses sous cet angle. Si c'était pour s'amuser, je pouvais lui pardonner, c'était même facile de lui pardonner. À condition que ça l'ait vraiment amusé ! Ou bien alors, il était en colère par hasard ? Impossible de savoir. Il m'est aussi arrivé de considérer comme un avertissement l'acte de cette personne surgissant tout à coup pour me donner un coup sans prévenir avant de disparaître aussitôt, mais je n'arrivais pas à savoir à quoi rimait cet avertissement. À mesure que ce souvenir me revenait à l'esprit, j'avais de plus en plus l'impression que je n'en saurais jamais rien. En général, mes pensées ont tendance à trouver d'elles-mêmes le moyen de s'arranger, mais là ma pensée n'y a pas réussi : je ne savais plus rien de rien. Et ces idées confuses n'ont fait qu'aggraver la confusion générale de mes pensées.

Il a fallu attendre encore longtemps avant qu'on voie apparaître le soleil couchant qui annonce la fin du travail en colorant en rouge le ciel de l'ouest et qui fait oublier la dure journée passée au milieu de toutes les choses qui l'ont rendue si pénible. Ses rayons étaient toujours piquants ; leur intensité a avivé les sensations et jusqu'aux émotions que je ressentais. Comme si je me faisais à moi-même une promesse solennelle, j'ai murmuré sur le ton de la promesse : « Encore un peu comme ça et je vais finir par m'effondrer ! » Quelques images pas très distinctes m'ont effleuré l'esprit. Parmi elles figurait le propriétaire du verger où j'étais allé marauder des pommes : il me regardait du même air incompréhensible que cette nuit-là, comme s'il voulait me presser de questions pour savoir ce que j'étais en train de faire en ce moment sur ces champs-là ; la barque à moitié démolie a aussi ressurgi dans ma mémoire : elle glissait sur la terre comme si elle avait des roues et roulait

à toute allure parmi les pommiers. Mon esprit a également été traversé par la scène que j'avais imaginée dans la voiture qui nous amenait ici aux champs de choux quand on avait longé un barrage, cette scène où quelqu'un tombait dans l'eau à l'envers en mettant longtemps à tomber, si bien que je le voyais avec beaucoup de netteté. À la fin, je n'ai plus rien vu, comme si tout s'était arrêté...

Je me suis encore rappelé cette scène, que j'avais imaginée il y a longtemps, dans laquelle je m'effondre avec l'impression très violente de ressentir vivement les rayons du soleil qui brillent avec trop d'intensité. Et puis je me suis effondré pour de bon. Mais je ne me suis pas effondré avec une sensation de violence : je me suis affaissé mollement, comme quand on tombe à genoux à la façon d'un lâche qui se rend ; je n'ai pas eu du tout l'impression de tomber d'un coup dans un trou noir comme si j'avais fait un faux-pas dans un escalier. Puis j'ai perdu conscience et je me suis étalé par terre. En tombant ainsi par terre sans connaissance, au dernier moment j'ai cru voir une chenille du chou — seulement elle n'avait plus sa forme de larve : elle s'était transformée en papillon. Un papillon immense, qui s'est envolé au-dessus de ma tête, dont l'ombre me recouvrait entièrement. Et tout à coup, j'ai été curieux de savoir si la chenille du chou se transforme comme les autres en papillon : je n'étais plus certain que la piéride soit le résultat de sa métamorphose. Je n'avais jamais vu une seule. Ou plutôt non : il est vraisemblable que j'ai vu de nombreuses piérides du chou sans savoir que c'était justement ça. Quand j'ai perdu connaissance, j'ai erré quelque part dans mon imagination qui se portait sur les chenilles du chou invisibles et sur les piérides du chou également invisibles, ou bien quelque part dans un lieu envahi par des efforts d'imagination de ce genre.



## DIVAGATIONS

Par où est-ce qu'il vaut mieux commencer ? Ce récit que je peux appeler mon histoire, quel que soit le bout par où je l'attrape ça devrait bien se passer. En plus, pour ma plus grande commodité, je peux le quitter n'importe où. Voilà la caractéristique principale de mon histoire, de l'histoire que je considère comme étant la mienne et de l'histoire que j'ai l'intention d'inventer dès maintenant comme mienne. Oui, on va commencer en disant qu'à ce moment-là il y avait quelque chose qui mordait sans arrêt une partie de mon corps. Ça y est, à peine ai-je dit ça, mon histoire a démarré. Je pourrai la finir avec autant de facilité que j'en ai eu à la commencer. Le problème était que je ne voyais pas ce quelque chose qui mordait sans arrêt une partie de mon corps. Alors, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux dire que quelque chose d'invisible mordait sans arrêt une partie de mon corps ? Peut-être bien. Car quelque chose d'invisible qui se livre à une activité invisible, ça existe. Mais à la fin j'ai vu ce quelque chose : c'étaient juste des fourmis. Et je ne pense pas qu'elles m'aient mordu. C'est vrai qu'il y en a qui mordent les êtres humains, mais celles-là n'appartenaient pas à une espèce de ce type. Est-ce que par hasard elles m'auraient mordu, alors

qu'en général elles ne mordent personne, tout simplement parce que je n'avais pas l'air d'un véritable être humain ? Je ne crois pas. Bien que je ne puisse pas dire que j'avais l'air d'être vraiment un, je ne peux pas non plus dire que j'avais l'air de ne pas en être un au point d'être mordu par les fourmis qui d'habitude ne mordent pas les êtres humains. De toute évidence, j'étais un être humain et non pas quelque chose de non humain. Alors, qu'est-ce qui m'a mordu ? Oui, certes, il y avait des fourmis, mais en tout cas, ce n'était pas elles, ce n'était sûrement pas des fourmis qui me mordaient. Rien ne me fera croire que ce sont des fourmis qui à force de me mordre ont imprimé sur mon corps cette marque rouge, gonflée, qui me grattait à me rendre fou et que donc je grattais comme un fou. Toutefois, même si j'étais incapable de déterminer ce qui me mordait, ce sont elles que j'ai accusées de le faire, et j'ai donc massacré toutes les fourmis qui couraient sur moi. Je les aimais tellement ! Je leur ai donné tout mon amour en les massacrant sans pitié. De leur côté, elles rappliquaient vers moi sans arrêt, comme si ça leur plaisait de se faire massacrer par moi. Elles étaient innombrables, et j'ai dû consacrer presque toute la journée à les massacrer. Si bien que je me suis même dit : *Les massacrer toutes sera un travail sans fin !* Je ne savais pas d'où elles sortaient, mais il en surgissait indéfiniment des nouvelles. Il devait sûrement y avoir sur mon corps quelque chose qui titillait leur besoin d'affection... Eh bien donc ! si ce n'était pas les fourmis qui me mordaient, alors qu'est-ce que c'était ? Des tiques ? Est-ce pour ça que les fourmis grouillaient sur mon corps, pour dévorer les petites bêtes invisibles qui, elles, me mordaient ? Mais en pareil cas, toutes ces fourmis, au lieu de les massacrer il aurait mieux valu en faire l'élevage sur mon corps, en tant qu'ennemis naturels des bêtes qui me mordaient, non ?

Ce jour-là, je crois qu'il a plu. Je me rappelle avoir été sous la pluie, mais je ne me rappelle pas la date de ce jour où je dis que je me rappelle avoir été sous la pluie. En tout cas, je me suis bien fait saucer ce jour où je dis en cet instant que je me rappelle avoir été sous la pluie et dont je ne me rappelle pas la date exacte. Autrement dit, j'ai été trempé à un point tel que ma mémoire a enregistré la chose. De toute façon, je n'étais pas idiot au point de ne pas m'en apercevoir — du moins à l'époque. Contrairement à maintenant. Maintenant ? En fait, je ne sais pas non plus avec certitude quel est ce moment que j'appelle « maintenant », car il m'arrive d'employer ce mot pour désigner d'autres moments que celui-ci, l'actuel. En y réfléchissant bien, à défaut d'autre raison le fait d'être trempé à ce point devait être dû à la pluie. S'il n'avait pas plu, je devrais inventer une autre cause : il peut y avoir bien d'autres raisons de se retrouver trempé et ce n'est pas très difficile d'en imaginer. Bon, même si je ne manque pas d'astuce pour en inventer une, disons sans me casser la tête que c'était à cause de la pluie, et n'allons plus chercher une autre raison ! À moins que justement ce jour-là il ait fait beau ? Je ne distingue plus très nettement les conditions météorologiques, et dans ma mémoire ça vaut pour le temps qu'il faisait ce jour-là : en ce temps-là, j'étais sans doute capable de les distinguer, mais aujourd'hui je ne peux plus. Peut-être était-ce vers le soir ? En tout cas, c'était dans une lumière crépusculaire. Une lumière crépusculaire ? Oui, je parle de cette lumière qui miroite comme de l'eau répandue sur la surface des choses. Une lumière crépusculaire, donc, nous enveloppait, lui, moi, ou ceux-là — disons que *ceux-là* désigne tout ce qui était enveloppé dans cette lumière crépusculaire —, enfin tout ce qui se trouvait aux alentours. Je ne sais pas si c'était réellement

comme ça, mais c'est comme ça que je me le rappelle. Il se peut que ce ne soit pas vrai et néanmoins je me rappelle, et *lui* se rappelle aussi. Là, il se peut que *lui*, ce soit moi, ou quelqu'un de proche de moi. Mais il n'y a rien nulle part qui garantisse que je sois *lui*. À franchement parler, je ne sais pas trop qui est qui. Il m'est aussi arrivé d'être *ceux-là*. Autrement dit, chacun d'eux était moi : cela n'a rien d'impossible. Jusqu'à un certain point, ils n'avaient aucun rapport avec moi. Je me demande si je peux parler de cette manière, mais tout devient possible dès qu'on ajoute une présupposition comme « jusqu'à un certain point » ; il est même possible que, jusqu'à un certain point, tout soit comme ça ou au contraire ne le soit pas. Oui, bref, il semble bien qu'il a plu : je crois avoir vu passer des gens portant un parapluie. Peut-être qu'il a fait un orage ? On n'était pas en été, on était au printemps, mais il me semble qu'il pleuvait comme si c'était déjà la saison des pluies. Sans doute était-ce une pluie succédant à une longue sécheresse — une pluie semblable à une bénédiction pour les choses qui mouraient de soif dans la sécheresse. Ou bien, il se peut qu'il ait plu jusqu'à ras le bol et que du coup on ne se soit pas réjoui de cette pluie. En tout cas, pour moi, c'était une pluie que je ne pouvais pas considérer simplement comme une bénédiction. Pourtant, je suis resté sans bouger sous l'orage. J'ai senti un poids peser de plus en plus lourd sur mes épaules. Mais je ne sais pas si c'était à cause de la pluie qui les trempait. Peut-être bien que j'étais sous un parapluie ? Mais dans ce cas un tout déchiré, dont il ne restait plus que les baleines, un parapluie — à supposer que j'en aie eu un — tout à fait inopérant. Je ne sais pas si j'avais réellement un parapluie, mais c'est une scène qui s'accorde tout à fait avec mon personnage : ledit parapluie était incapable de me protéger de la pluie. Je ne sais pas s'il

y avait du vent, mais il n'était pas davantage capable de me protéger du vent ; de toute façon, je ne l'aurais pas pris pour me protéger du vent. C'était peut-être un parapluie abandonné par quelqu'un parce qu'il ne servait plus à rien, vu son état. Je le tenais comme un objet adoré, mais il n'avait jamais été l'objet de mon adoration, pour la bonne raison que je n'ai jamais adoré quoi que ce soit. Si, en fait, il y a certainement eu des choses que j'ai adorées, mais étant donné que j'ai oublié ce que c'était, il m'est impossible de dire que j'avais des objets d'adoration. J'ai entendu le bruit de la pluie grâce au bruit que fait la pluie en tombant par terre et non en tombant sur le parapluie que je portais. Et je crois avoir murmuré : « À ce point là, ça ne va plus du tout ! » Car c'est à ce moment-là que j'ai pris ma décision. Je ne sais plus de quelle décision il s'agissait ; cependant, j'ai réagi comme quelqu'un qui a pris une décision, comme le font les gens qui ont pris une décision. J'ai regardé le ciel, devenu pâle à cause de la pluie. Ou plutôt, j'ai dû regarder le ciel avant de murmurer ces mots-là. J'ai murmuré ces mots-là bien que dans le ciel que je regardais il n'y ait rien eu qui m'incite à murmurer ces mots-là. Je n'avais jamais senti autant qu'à cet instant-là que rien n'a de sens.

Dans cette disposition d'esprit, j'ai pourtant été surpris par quelque chose. Je me rappelle avoir manifesté une certaine surprise. Quoique je ne me rappelle pas si c'est à ce moment-là ou à un autre moment que j'ai manifesté de la surprise, quelque chose me dit que sur le coup j'ai été surpris. Ce qui m'a surpris, c'était l'allure impassible des passants. Oui, c'est l'impassibilité des passants qui m'a surpris. Ils étaient naturels à un point surprenant ; ils ne savaient même pas qu'ils étaient naturels. Ou plutôt non : ils n'y pensaient pas ; car quand on a un mouvement naturel, on n'y pense pas. J'ai eu envie

de leur courir après pour leur dire quelque chose, mais je me suis retenu, sans doute avec beaucoup de difficulté car à l'époque ça me coûtait énormément de réprimer certaines choses en moi. Parmi les choses que j'avais du mal à réprimer, celle qui me coûtait le plus était de réprimer l'envie de dire quelque chose et d'arriver à ne pas le dire. Je pouvais avoir une petite idée ce que j'avais envie de dire, mais il m'aurait été impossible de le dire réellement. Je souffrais pour ainsi dire d'un trouble du langage. En revanche, aucun problème pour fermer puis ouvrir mon parapluie plusieurs fois de suite. Ce constat ne m'a aidé en rien. Ou plutôt, il a souligné ma difficulté. Toutefois, ce parapluie m'a suggéré quelque chose : il m'a fait réaliser que je n'arrivais pas à effacer l'idée qu'il y a un certain nombre de pensées qui se frottent sans arrêt dans ma tête. Il m'a fait réfléchir à ce que cette découverte signifiait et m'a fait constater que je ne savais pas ce qu'elle signifiait. Peut-être était-ce parce que mes doigts étaient en train de frotter énergiquement le mur d'un bâtiment ? Je savais très bien ce que je ressentais quand je frottais un mur. Je savais aussi très bien ce que je ressentais quand quelque chose d'autre venait frotter mon corps : c'est là au moins une sensation dont je peux toujours parler d'une manière ou d'une autre. Sans doute parce que mon corps s'est frotté tant de fois à la surface de quelque chose. Parmi les organes de sens, je considère que le toucher est le plus précieux, et il était encore en bon état de fonctionnement. Pour moi, la sensation que j'éprouve en touchant une surface est fondamentale. Et voilà ce qui s'est passé : d'innombrables surfaces se sont approchées de moi puis se sont retirées. Tout ce que j'ai pu posséder, ce n'était que les surfaces, et je n'ai jamais songé à pénétrer au-dessous de ces surfaces. Je ne suis moi-même qu'une surface.

Ce qui existe sous la surface est hors de ma portée. La surface n'est jamais très épaisse. À vrai dire, elle n'a même aucune épaisseur.

Un souvenir remontant à une date encore antérieure n'était pas très différent, lui non plus. J'étais en train de percevoir les sensations que faisait éprouver à mon corps le contact avec un sol de ciment ; je les ressentais avec tout mon corps. Bon, alors, comment est-ce qu'on va retourner à ce moment-là ? Je suis sûr d'une chose : j'étais en train de monter un escalier assez raide. Une fois que j'ai prononcé cette phrase, je suis convaincu que c'est un fait certain. Je me rappelle en effet que justement, il y avait devant moi quelque chose comme un escalier, et qu'en regardant vers le sommet de l'escalier je me suis dit : *Oh là, là, c'est haut ! Comment est-ce que tu vas réussir à monter jusque là-haut ?* Ce genre de souvenir n'est pas crédible par lui-même, mais une fois qu'il est intégré à un ensemble de circonstances, on est plus ou moins obligé de le croire. Ce que je ne me rappelle pas, c'est si j'ai pris l'escalier raide ou si j'ai emprunté une rampe moins rude qui montait en tournant. Je pose ceci : *Disons que j'ai emprunté l'escalier.* J'avais le choix entre deux itinéraires pour accéder au même point, il y avait une alternative : soit prendre l'escalier direct, soit faire le détour en suivant les courbes de la rampe. Peut-être ai-je longtemps réfléchi devant l'alternative, jusqu'au moment où le choix m'est devenu totalement indifférent. Alors j'ai pu court-circuiter l'alternative, et du coup je me suis lancé dans l'escalier. C'était le soir. Le soleil se couchait. Les derniers restes de lumière de la journée étaient sur le point de s'évanouir. Moment difficile pour le soleil, et difficile aussi pour moi. À cet instant-là, lui et moi on partageait une même difficulté. J'ai essayé de me persuader que c'était de mon côté qu'elle était

plus ardue et j'ai eu envie de faire disparaître cette lumière avant qu'elle ne disparaisse d'elle-même. Alors, j'ai fermé les yeux, et quand je les ai rouverts un peu après, il faisait noir. Je ne fais partie ni des gens que l'obscurité met à l'aise, ni de ceux qui lui demandent du réconfort. Toujours est-il que j'ai commencé à monter l'escalier comme si l'obscurité me ragailardissait. C'était un escalier abrupt, et difficile pour moi à la mesure même de ce caractère abrupt. J'ai regretté mon choix aussitôt que j'ai commencé à grimper : dans l'obscurité, j'avais mal apprécié la situation. L'ennui, c'est qu'alors j'étais déjà arrivé à un point où il était aussi difficile de redescendre que de continuer à monter. J'ai esquissé un geste comme si je ne savais plus quoi faire. Partagé entre les deux directions, le haut et le bas, j'ai regardé d'un œil plein d'acrimonie cet escalier que je devais ou bien continuer à monter ou bien redescendre si je ne voulais pas rester éternellement planté là. Mais voilà qu'à ce même instant mon corps a tout à coup vacillé et est parti en l'air sous l'effet d'une force inconnue. Je ne sais pas si quelqu'un m'a poussé et si donc j'ai réellement été poussé, ou bien si j'ai dégringolé comme si quelqu'un m'avait poussé alors que personne ne m'avait poussé et que donc je n'ai été poussé par personne. Parmi les souvenirs dont j'oublie la plupart des détails, il ne me reste que ceux dont j'ai oublié jusqu'aux données qui ne sont pas des détails.

Peut-être bien que j'ai dégringolé tout seul, en ayant moi-même provoqué ma chute. Il m'était souvent arrivé de guetter une occasion de mettre fin à mes jours. Je me rappelle une anecdote en particulier. Cela se passait sur un pont métallique avec des arches faites de longerons d'acier. Je voulais grimper sur un de ces longerons pour me jeter dans le fleuve. Non, à vrai dire ce n'était pas moi, c'est un autre pauvre type qui a

ainsi causé du scandale, car ce n'est pas mon genre de causer du scandale. Moi, même si j'avais bel et bien fait une tentative de suicide, cela se serait passé très discrètement. Et puis ce n'était plus la mode, il y avait longtemps qu'on ne voyait plus se produire sur ce pont plusieurs fois par an des scandales de ce genre. Si j'ai bonne mémoire, c'est sûrement afin de prévenir les scandales de ce genre que les autorités avaient fait enduire ces longerons d'un produit très glissant qui devait empêcher les gens de grimper dessus. Eh oui ! dans l'intérêt des citoyens, lesdites autorités ont même fait attention à un petit détail comme celui-là : c'est à ça qu'elles servent, et dans ces cas-là elles sont toujours à nos côtés. Pour en revenir à mon histoire, j'ai culbuté dans l'escalier en question, puis j'ai roulé jusqu'à ce que mon corps s'arrête tout seul en suivant les lois de la physique. Je n'ai pas pu calculer son énergie cinétique pendant que je tombais, en d'autres termes je ne suis pas tombé à cause des lois de la physique, en fonction d'une énergie en laquelle j'aurais converti exactement la force qui m'avait été imposée, c'est-à-dire en faisant appel à son énergie. Car il est difficile de calculer ce genre de chose pendant qu'on est en train de dégringoler. En fait, l'endroit où je me suis arrêté de rouler n'était pas le bas de l'escalier, mais le milieu. J'ai perdu connaissance au moment même où j'ai perçu ce détail. J'ai repris conscience un moment après et j'ai constaté plus nettement ce que j'avais vaguement perçu un peu avant : il restait encore quelques marches en dessous de moi. Je les avais bel et bien ignorées. Je me suis retrouvé répandu en travers des marches. Heureusement que j'étais tombé de cette façon : ça m'a dispensé de me torturer la cervelle pour savoir en plein milieu de l'escalier si je devais redescendre ou continuer à monter. Je suis donc resté allongé sans bouger, en calquant

mon attitude sur une chose qui était devant mes yeux, sur son mouvement, ou plus exactement son immobilité : si j'ai bonne mémoire, c'était un hanneton mort. Il reposait sur sa carapace, ses petites pattes maigres bien écartées, et moi j'étais allongé dans la même position. J'ai prêté l'oreille aux pas des gens qui passaient à côté de moi comme on le fait aux pas de quelqu'un qui passe dans le couloir lorsqu'on est allongé tout seul sur un simple futon dans une chambre d'auberge inconnue. Aucun passant ne m'a tendu une main secourable, ni n'a même fait un geste pour me tendre la main : ils ne nous ont soutenus, ma souffrance et moi, qu'en nous regardant d'un œil inexpressif ou d'un air amusé. Mais je me moquais de tout ça, du manque de cœur des êtres humains. Il est sûr que dans ma vie j'ai reçu du soutien de quelqu'un, puisque plus que personne j'avais toujours besoin du soutien de quelqu'un ; et probablement aussi que j'ai apporté du soutien à quelqu'un. Mais même si c'est vrai que j'ai soutenu quelqu'un, ce n'était sûrement pas par bon cœur. Plutôt par amusement, rien que pour m'amuser. Bref, tombé à la renverse, je suis resté allongé la tête penchée sur le côté. Pas mécontent du tout, au fond. Complètement détendu, je n'ai pas résisté le moins du monde à la tentation de m'enfoncer plus nettement dans un laisser-aller qui était l'unique état définissant et résumant l'ensemble de ma situation. Je savais très bien que tant que je ne faisais rien, il ne pouvait rien m'arriver d'inquiétant. De la salive s'est mise à couler de ma bouche grande ouverte. L'envie de devenir quelqu'un d'infiniment supérieur, qui crée tant de stress chez certains, s'est manifestée dans mon cas sous la forme d'une envie de devenir quelqu'un d'infiniment nul. Une envie très forte et très tenace.

Quand j'ai eu un tant soit peu retrouvé mes esprits, je me suis mis à compter les marches restant au-dessous de moi. Il m'a semblé que c'était là un fait qui ne présentait rigoureusement aucun intérêt, et du coup, j'ai pu me concentrer dessus. C'est alors que j'ai découvert soudain une touffe d'herbe qui avait poussé dans un interstice de la marche en ciment, avec au sommet une petite fleur blanche. Comme si c'était tout à fait normal, j'ai entrepris d'arracher cette fleur : mon désir pathologique de ravager les choses qui conservent une forme intacte est réapparu. J'ai écrasé la fleurette dans mes doigts et elle est devenue quelque chose qui n'avait plus rien d'une fleur. Elle est retournée à l'état de non-fleur, de chose informe. J'ai dispersé sur le sol les miettes de la fleur écrasée. Et c'est alors que j'ai ressenti à nouveau une douleur, tandis qu'en même temps un souvenir émergeait peu à peu dans mon esprit, comme le souvenir d'une humiliation impossible à racheter. Ils étaient trois, dont un enfant muet. Ils portaient tous des vêtements d'hiver très épais. Je ne savais pas ce qu'ils étaient en train de faire là et sur le moment je n'avais aucune envie de le savoir — c'est plutôt aujourd'hui, maintenant que je n'ai plus rien à voir avec ce qu'ils faisaient là, que j'ai envie de le savoir ; et j'ai aussi envie de savoir ce que j'étais venu faire à cet endroit-là ; mais je me dis que ce n'est pas la peine de me poser une pareille question : tout ira très bien comme ça. Les ayant donc découverts, je me suis approché d'eux, mais ils ne s'en rendaient pas compte alors que je ne m'étais pas approché d'eux en me cachant. Ça signifie qu'ils étaient distraits. Par quoi ? Par des choses qui apparaissaient devant eux à leur insu. Ils ne se sont aperçus de ma présence qu'au moment où je suis arrivé juste à côté d'eux, et ils ont alors levé la tête pour me regarder. Je suis resté immobile

devant eux sans parler durant un instant. Ça m'arrive parfois de surgir comme ça devant les gens de manière inattendue, sans qu'ils sachent ce que je fabrique : j'ai eu besoin d'agir ainsi avec ceux-là avant de les aborder. Ils n'ont pas voulu m'accepter dans leur groupe. Jusque là, je n'avais aucune envie d'y entrer, dans ce groupe, je n'avais pas guetté une occasion de me mêler à eux, ça ne m'intéressait pas. Si on me demande de dire de quel côté je penche, j'ai plutôt tendance à détester les gens qui s'imposent à vous en intervenant comme ça. Ils m'observaient tout en discutant sur un sujet qui ne me concernait en rien. J'ai donc pu les écouter parler, alors qu'eux n'ont pas eu l'occasion de m'entendre parler puisque je ne faisais que contempler sans dire un mot le feu qu'ils avaient allumé. Je gardais les yeux fixés sur ce feu comme si je n'avais pas le droit de m'en approcher, mais ils m'ont fait signe de venir plus près. Ce n'est pas malgré leur interdiction que je m'en suis approché : ça m'est déjà difficile d'imaginer un comportement comme ça. Une fois près du feu, j'ai lu dans leurs yeux que mon arrivée auprès d'eux ne les gênait pas et je me suis assis. Et c'est comme ça que je suis devenu l'un d'eux, comme un membre de leur groupe. Quiconque serait passé par là par hasard aurait pu lui aussi s'intégrer à notre troupe. Plus on était nombreux, mieux ça valait ; et même d'autant mieux qu'on ne savait pas en quoi ça valait mieux. Ou plutôt non, en réalité : moins on était nombreux, mieux ça valait, et le mieux aurait même été qu'il n'y ait carrément personne là. Mais on y était, c'est un fait, parce qu'il était impossible qu'il n'y ait personne là.

Avant que je surgisse près d'eux, ils étaient en train de raconter quelque chose. Une histoire qu'ils ont interrompue du fait que j'ai surgi devant eux. À moins peut-être que leurs

échanges ne se soient interrompus de manière naturelle ? Bref, ils ont repris leur histoire que mon apparition avait interrompue ou bien qui s'était interrompue sans que mon apparition y soit pour rien. La plupart du temps, j'écoutais ce qu'ils disaient. Pourtant, de mon côté j'avais aussi envie de raconter ma petite histoire. J'avais envie de dire n'importe quoi. Ce que les êtres humains appellent en général une bonne conversation, autrement dit une de celles qui font réfléchir suffisamment longtemps chacun des deux interlocuteurs sur ce qu'on lui dit avant qu'il prenne le relais, ça n'est pas du tout mon truc. Heureusement, ils m'ont bientôt posé des questions. Ils m'ont embarqué dans leur conversation en me demandant ceci ou cela concernant ma personne. Ça ne faisait pas grand-chose, en fait : me concernant, il est impossible d'attendre grand chose. Aux questions dont je ne connaissais pas la réponse, j'ai répondu avec franchise que je ne savais pas ; dans certains cas, même si je connaissais la réponse, j'ai fait l'ignorant. Quant aux choses que j'ignorais, j'ai fait semblant de savoir, car il m'était difficile de faire autrement : lorsqu'il s'agit de parler de moi, je suis toujours comme ça. Or, à un moment où je venais de répondre quelque chose, l'un d'entre eux m'a demandé : « Vous plaisantez ou quoi ? » Qu'est-ce que j'avais bien pu leur dire ? Impossible de me rappeler. Cependant, qu'il ait dit ça n'avait rien de surprenant, car il m'arrive souvent de dire des choses extravagantes qui ne s'accordent pas avec le contexte ; je n'ai ni la capacité de lancer une conversation ni le talent de la prendre en marche ; je manque toujours certaines paroles des autres, et il m'arrive aussi d'oublier ce que moi j'ai dit. En tout cas, ils n'ont pas montré un grand intérêt pour ce que je disais. Le plus souvent, ce n'était pas moi qui parlais, et quand je parlais, ils écoutaient

à peine ; enfin, on aurait dit qu'ils m'écoutaient, alors qu'ils ne prêtaient pas vraiment l'oreille. Je suis intervenu ici ou là dans leur conversation. Le rôle que je dois tenir quand je me trouve parmi des gens est de rester tranquille, autant que possible sans parler ; c'est suffisant comme rôle pour moi, et c'est très bien comme ça. Mais il m'arrive malgré tout de temps en temps de dire ce que je pense, il m'est impossible de toujours me retenir. Leur conversation était quelquefois interrompue par une histoire à moi qui n'avait rien à voir avec eux, mais ils n'y faisaient pas attention. On aurait même dit qu'ils utilisaient ces interruptions de leur conversation pour mettre de l'ordre dans leurs propres idées. Ces gens-là étaient à la recherche d'un disparu. C'est quelque chose dont je n'avais pas voulu prendre conscience, mais dont j'ai bien été forcé de prendre conscience : c'était inévitable, puisqu'ils parlaient de ce disparu. En réalité, ce n'est pas vrai, ils parlaient seulement de pêche ! Et pourtant moi, j'avais l'impression qu'ils parlaient d'un disparu. Une fois que j'ai eu cette idée dans la tête, j'ai été convaincu que c'était moi qu'on était en train de chercher. Ou alors, j'ai pensé que la personne qu'ils étaient en train de chercher était aussi celle que j'étais moi-même en train de chercher. Mais je n'ai rien dit de tout ça à haute voix, car même si je le leur avais dit, ils ne m'auraient pas cru. À aucun moment je n'ai vu quelqu'un m'écouter vraiment. Il est certain que mon apparence ne contribue pas à me donner l'air très crédible, mais là, il était impossible que je sois la personne qu'ils cherchaient. Si ç'avait été le cas, ils m'auraient reconnu, puisque j'étais là devant eux en personne, ne portant aucun déguisement. Et il était tout aussi impossible que la personne que je cherchais soit celle qu'ils cherchaient eux-mêmes : ça ne m'arrive jamais de chercher quelqu'un —, pour quelle

raison est-ce que je chercherais quelqu'un ? L'un d'eux m'a tout de même amené à faire quelque chose. Je crois qu'il a fini par comprendre que j'étais un être mou et facile à manipuler. Comment il a pu le savoir ? Oh, c'est très facile : il suffit de jeter un coup d'œil sur moi, on voit tout de suite que je suis un être très quelconque, tout dans mon allure en témoigne. Ce qu'il m'a amené à faire était une chose simple, mais ce n'était pas une chose à ma portée immédiate : il m'a promis de me donner en récompense quelque chose que je ne me rappelle plus et qui m'a tenté. Ah ! comme je suis faible devant des avantages concrets ! Plus exactement, je fais bien ce qu'on me dit de faire. Autrement dit, je ne fais pas ce qu'on ne m'a pas dit de faire. En d'autres termes, tant qu'on ne me dit rien, je ne fais rien. Est-ce que je ne peux pas faire quelque chose sans qu'on me l'ordonne, comme on décide soi-même de faire quelque chose ? Non, ça ne m'est pas possible : je ne fais rien que je me sois dit de faire à moi-même. Mais je n'accomplis pas non plus toujours ce qu'on m'a dit de faire. Cette fois, la question de savoir de quoi il s'agissait faisait problème ; et que je le fasse ou non dépendait de cette question. Et là, il n'y avait pas de critère fixe, ça dépendait seulement de ma fantaisie. Dans ces conditions, savoir de quel travail il s'agissait n'était pas une question très importante. Alors qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis allé ramasser du bois pour alimenter le feu. J'ai jeté des branchettes dans le feu et j'ai regardé la flamme monter grâce aux branchettes que j'y avais jetées. Cette flamme m'a ému. Je ne sais pas comment elle a fait pour m'émouvoir, mais je suis sûr qu'elle y a réussi. J'ai pu ressentir mon émotion à travers les mouvements de la flamme. J'ai poussé quelque cris incompréhensibles : on m'a regardé et puis c'est tout, ils sont retournés à leur conversation. Au bout d'un moment, ils se

sont levés, je ne sais pour quelle raison, et ils ont repris leur chemin.

Ils sont partis en m'abandonnant, moi qui étais devenu membre de leur groupe. Comme la situation ne me permettait pas de leur faire une demande convenable et que j'en étais conscient, je n'ai rien demandé. J'ai perdu mon groupe et je me suis retrouvé seul. À dire vrai, ça ne me rendait pas triste d'être seul. Je m'étais séparé d'eux, mais j'allais sûrement rencontrer quelqu'un d'autre. J'étais prêt à rencontrer n'importe qui n'importe où, je n'étais pas homme à ne pas y être prêt. Au fond, qui étaient ces gens que je crois avoir vus, que je crois avoir croisés ? Qu'est-ce qu'ils étaient en train de fabriquer ? Et après, où est-ce que je suis allé, moi ? Je me pose cette dernière question en partant du principe que j'ai réellement été à l'endroit que j'ai évoqué comme étant celui où j'étais allé en même temps que celui que j'ai quitté pour me diriger ailleurs puisque je ne pouvais pas y rester éternellement. Mais ce que je ne sais pas, c'est où je suis allé après avoir quitté cet endroit-là. Je ne sais même plus si vraiment je suis allé à l'endroit où je viens de dire que j'étais allé, ni même, au cas où quelqu'un y serait allé, si c'est bien moi qui y suis allé. Il est bien certain que je suis allé dans un endroit que, faute de me rappeler quel endroit c'était, je ne peux appeler que « un endroit » — à moins que l'endroit où je suis en ce moment ne soit justement cet endroit-là où, selon mon souvenir, je suis supposé être allé. Et j'ai continué à rencontrer d'autres personnes, c'était inévitable. Et du coup eux aussi m'ont rencontré. Nous nous sommes rencontrés en tant qu'autres personnes les uns pour les autres. Car si nous nous sommes rencontrés, ça implique que nous soyons des personnes autres les uns pour les autres. Voilà une hypothèse possible ; mais

ce raisonnement peut être facilement réfuté par le fait que je pouvais tout à fait être l'un d'entre eux. J'ai l'impression que je suis en train d'employer n'importe comment l'indicatif et les pronoms personnels. C'est que j'avais presque oublié l'usage de ces catégories grammaticales, alors il me semble que je les emploie avec une extrême liberté. Pendant tout un temps, j'avais abusé de la rhétorique, j'avais fait un très mauvais usage des conjonctions, et parfois il m'était même arrivé de me soucier si peu du sens de mes phrases que je ne cherchais pas la façon correcte de m'exprimer : bref, j'avais manipulé la langue de manière singulière de telle sorte que la langue que j'employais m'avait manipulé de manière encore plus singulière.

En ce moment, je suis en train de raconter en adorant ça avec parcimonie<sup>10</sup> la seconde moitié de ma vie, surtout la fin, la partie que je préfère. Il suffit de me voir la raconter ainsi avec parcimonie pour savoir que je l'adore. Mais quel est donc cet endroit où je suis allé ? Je crois qu'au bout d'un moment j'ai rencontré un autre groupe de gens : des soldats en uniforme. De quelle époque date cette histoire ? On n'a qu'à dire que ça n'a pas d'importance. Ils étaient armés de pied en cap, en train de marcher sur les deux côtés de la route. Ils formaient deux files interminables. Je me suis dit : *On dirait qu'une guerre a éclaté !* Pourtant, je n'avais pas l'impression qu'ils étaient en ordre de bataille, et puis, je n'avais pas entendu dire qu'on était entrés en guerre. Je ne me tiens pas au courant de l'actualité politique ; et ce n'est pas uniquement sur la situation politique que je suis pas très branché, ça vaut pour ce qui se passe en général dans le reste du monde. J'ai eu bientôt vérifié

---

10. - Une même formule en coréen dit « de bon cœur » et « sans excès », ce qui fait jeu de mots.

de la bouche d'un de ces soldats qu'on n'était pas en guerre. Entre lui et moi s'est sans doute esquissé un échange de ce genre : « Est-ce qu'on est entrés en guerre ? – Tu parles d'une guerre ! » m'a répondu avec un sourire un visage fatigué. « On est en manœuvres ! » a précisé un autre visage dont l'air éreinté gommait le sourire. « Ah bon, vous êtes en manœuvres ! » J'ai compris ce qui se passait et j'ai posé une autre question : ils ont rigolé, comme pour dire que c'était n'importe quoi. Peut-être que je leur avais demandé ce qu'il y avait dans leur sac à dos qui paraissait tellement lourd ? Ils ont chanté un air militaire qui m'a donné l'impression d'être un peu mélancolique ; peut-être parce qu'ils le chantaient mollement alors qu'il doit être chanté d'un ton conquérant ? En tout cas, je l'ai entendu comme une sorte d'élégie. Ces soldats, en somme, on aurait dit qu'ils étaient en pleine retraite. Et tout à coup, voilà qu'un de ceux qui marchaient à peu près à ma hauteur s'est effondré : je vous jure que ce n'est pas moi qui l'ai fait tomber. J'ai demandé si je ne pourrais pas enfiler son uniforme et porter son sac en prenant sa place, car il me restait encore pas mal d'énergie et que même je m'étais senti en déborder au moment où je l'avais vu s'effondrer ; quelqu'un m'a répondu que ce n'était pas possible et je n'ai pas caché ma déception. Pendant ce temps, le soldat qui s'était effondré avait suffisamment repris ses esprits pour se relever, et un autre le soutenait. J'ai continué à marcher en les accompagnant. Il m'a semblé que nous étions en route pour le même endroit, que je suivais le même chemin qu'eux ou qu'ils suivaient le même que moi. Le simple fait que nous suivions le même chemin suffisait à confirmer que nous faisons route ensemble. Des paysans qui travaillaient dans une rizière ont un instant cessé le travail pour regarder notre groupe ; ils avaient l'air de

repiquer le riz, de l'eau jaillissait des pompes pour inonder la rizière. En fait, le chemin que nous avons parcouru ensemble n'a pas duré très longtemps : la troupe s'est engagée sur un sentier de montagne qui montait sec et ils m'ont laissé en plan sans se casser la tête : *Ceux-là, je n'en garderai pas souvenir longtemps ! Des souvenirs, je n'en manque pas !* J'avais à peine pensé ça que quelqu'un a surgi devant mes yeux. Il se peut que celui que j'ai cru voir ait été moi-même : il me prend facilement pour lui lorsqu'on est face à face. Il s'appelle B, ou alors D, son nom n'a aucune importance, on peut le baptiser de n'importe quelle initiale. Moi, je vais me faire un plaisir de l'appeler X. Ou plutôt : XX. Il portait un chapeau. Je l'ai vu ôter son chapeau qui lui cachait le visage. Moi aussi, je portais un chapeau, mais le mien n'avait pas la même forme que le sien : il avait l'air moins chic. J'ai eu envie d'échanger le mien contre le sien, mais il n'était pas intéressé par le mien. Avec sa bordure très étroite, le sien ressemblait un peu à une toque de jockey. Sa texture donnait l'impression du feutre, mais je ne sais pas si c'en était réellement. Sa couleur était tellement noire que je l'ai trouvée arrogante. Quant à ses autres caractéristiques, je ne m'en souviens pas. J'aimerais bien m'attarder un peu plus à la description de ce chapeau, mais je suis obligé d'arrêter là, tant pis. J'étais dans un lieu qui, si je me rappelle bien, était un champ de courses. Or, je n'ai aucun souvenir du visage de ce vieil homme. Il a soulevé son chapeau pendant un très court instant, puis l'a remis. Comment pourrais-je donner de lui une description plus complète ? Est-ce que ça m'aiderait à retrouver mon souvenir de lui ? Ça ne me dit rien de le décrire. En plus, je ne peux pas le décrire davantage tant que d'autres souvenirs de lui ne me seront pas revenus à l'esprit. Qu'est-ce qui s'est donc passé entre lui et moi ? Je pourrais inventer une

histoire en faisant comme si cela s'était réellement passé... Alors la voici. Ce monsieur âgé me demande de lui rendre service en allant chercher quelqu'un à sa place ; je lui réponds que cela me paraît être un service délicat, mais il ajoute que n'importe qui peut le faire ; à quoi je réplique que même si n'importe qui peut le faire, rien ne garantit que moi aussi je le peux ; son portefeuille est alors ouvert et quelques billets en sont retirés : une petite rémunération pour moi ; donc, j'accepte le travail. Voyons donc, où est-ce que j'ai dû aller pour faire ce qu'il m'avait demandé ? Je devais aller chez quelqu'un — et en fait je n'y suis pas allé. Ça ne m'a pas empêché de dépenser tout cet argent pour moi, sans m'en faire, pour mon plaisir ; ce n'était pas une grosse somme, j'ai eu vite fait de la dilapider en quelques jours. Il n'a pas donné signe de vie entre-temps, et je ne l'ai jamais revu depuis. Nos relations se sont arrêtées là. Quant à moi, une fois qu'il ne m'est plus resté d'argent, j'ai été obligé d'aller quelque part : il me semble que c'étaient des pâturages où broutait un troupeau de moutons dont le propriétaire m'a gentiment accueilli. Peut-être que j'ai gardé ses moutons ? Oui, ça, je m'en souviens : des heures à les regarder éperdument — jusqu'à ne plus les voir tels qu'ils étaient, ou bien ne plus les voir que tels qu'ils étaient. Mais peut-être aussi que je suis allé là-bas en tant que touriste ? En tout cas, je me rappelle avoir entendu le cri bizarre de ces animaux. Et puis, où est-ce que je suis encore allé ? Est-ce que ce ne serait pas tout simplement au bord de la mer ? Ou bien, si ça se trouve, dans une forêt ? Si c'était bien une forêt et que j'y sois resté jusqu'au milieu de la nuit parce que je n'en serais pas revenu le soir même à la tombée du jour, peut-être que j'ai passé mon temps à me débarrasser de ma peur en inventant moi-même un cri et en m'efforçant

d'ignorer le hululement angoissant des hiboux qui font trembler de peur les petites bêtes, surtout les rongeurs, avec leurs yeux grand ouverts et leurs griffes solides et acérées agrippées à une branche d'arbre. Mais dans le présent récit, disons tout bêtement que je suis allé au bord de la mer et non dans une forêt. Si je dis ça, si je fais cette hypothèse, sans doute cela présentera-t-il des avantages pour mon récit plutôt que pour moi. Oui, c'est ça : j'en suis donc arrivé à me retrouver couché sur une plage. De raconter les choses comme ça, ça me permet de m'allonger là-bas ! Est-ce que c'était une bonne saison pour s'étendre sur une plage ? Est-ce que du coup je suis resté étendu sans éprouver le moindre malaise ? Probablement que oui. Les yeux fermés, ne jetant aucun regard à rien de ce qui est déployé devant moi, je le vois en train de ne se concentrer que sur le sable que touche mon corps, sur le vent qui m'effleure et sur les rayons du soleil qui se déversent partout sur moi. Non, il ne pouvait pas rester étendu là avec l'esprit libre, il n'arrivait pas à se débarrasser du sentiment que quelque chose ou quelqu'un l'espionnait. Alors il a guetté autour de lui en faisant semblant de dormir. Et qu'est-ce qui s'est passé ? Il n'y avait pas un chat aux alentours ; en tout cas, il n'a pas noté une présence quelconque. Pourtant, il a fini par voir quelque chose qui était en train de le regarder, accroupi bien à plat. Ou plutôt non, pas dans la position accroupie, debout : c'était un chien. Sur ses pattes. Qui le regardait tranquillement. Mais ce à quoi il avait d'abord pensé en se sentant espionné, ce n'était pas un chien — et pourtant, c'était bien un chien. Il ne l'avait jamais vu auparavant, et en plus il n'en avait même jamais vu de cette race-là. C'était un animal de très grande taille, au pelage noir ; on aurait dit un chien de chasse. Il avait l'air en bonne

santé, ses poils étaient luisants. Ça n'était néanmoins pas très plaisant de croiser son chemin par hasard, il ne provoquait rien d'autre qu'un sentiment de déplaisir, je l'ai senti menaçant. Dès l'instant où j'ai perçu sa présence, j'ai eu peur. Mais ce n'était pas une peur comme celle qui provoque un certain soulagement quand elle s'est emparée de vous. Il s'est approché de moi à petits pas et je suis resté immobile en retenant mon souffle. Il fallait que je pense à autre chose. Pour me tirer hypocritement des situations graves, j'emploie en général la ruse, en commençant par m'interdire à moi-même de mesurer exactement la gravité de la menace. Je me suis rappelé qu'un jour — sans doute un jour où j'allais rendre visite à ma mère —, j'avais observé attentivement des poulpes dans l'aquarium d'un marchand de poissons au marché du village : les ventouses collées sur la vitre de l'aquarium étaient venues se coller sur mes pensées. Mais est-ce que c'était bien moi ? N'était-ce pas quelqu'un que dans mon souvenir j'avais vu en train d'observer ça ? Les deux visions se superposent mal, elles ne s'ajustent pas parfaitement l'une à l'autre. Heureusement, le chien n'est pas resté longtemps, il n'a fait que passer. Ce n'était pas un chien de chasse lancé à ma poursuite. Il est parti sans se presser, après n'avoir aboyé qu'une fois contre moi.

Le soleil tapait impitoyablement. Ce détail peut très bien être ou ne pas être une bribe de souvenir sans rapport avec le jour où j'ai croisé ce chien au bord de la mer. Néanmoins, les souvenirs de différents jours se superposent tout naturellement. C'était donc vers midi. J'étais en plein dans cette lumière au milieu de toutes les choses à l'abandon sous le soleil. Les arbres sur la colline un peu en arrière de la mer poussaient avec un entêtement d'une virulence quasiment stupide. Les vagues passaient leur temps à s'avancer puis se retirer. J'ai pensé

comme à une chose sans grande importance à l'influence que le soleil exerçait sur moi. J'ai aussi pensé à l'influence de la lune, parce que le bord où on la perçoit le mieux, même si elle ne me paraissait pas non plus très importante. Selon moi, ce qui exerce une très grande influence sur moi, ce sont deux choses : la lumière et l'obscurité. La première me fait plus ou moins éprouver de la honte, la seconde me rend plus ou moins effronté. Non, ce n'est pas exact : je ne culpabilise pas ici, je ne deviens pas non plus cynique là, il m'arrive d'avoir honte et d'être effronté aussi bien dans l'obscurité que dans la lumière. Pourtant, là, ce n'était pas de mon effronterie que j'avais honte ; si j'avais honte, c'était pour une autre raison, même s'il était certain que c'était sans fondement : j'avais l'impression que les vagues s'avançaient et se retiraient en fonction de ma respiration, chaque fois que j'inspirais et que j'expirais plutôt qu'en fonction de l'attraction lunaire. J'avais sans doute tort de penser comme ça, mais c'est comme ça que j'avais envie de voir les choses. En gros, le mouvement du flux et du reflux m'est apparu comme un spectacle insupportable. J'ai cherché dans ma tête un autre spectacle susceptible de compenser ce spectacle insupportable, mais tout ce que j'ai trouvé, c'est un autre spectacle insupportable qui le complétait : un grand ciel bleu sans aucun nuage. Je suis donc resté étendu là, réduit à un état de totale impuissance, et j'étais heureux de pouvoir me voir ainsi répandu avec cette allure impuissante. Ce plaisir-là était plus pur du fait qu'il était imprévisible. Non, c'est faux : ce moment qui dans ma tête était celui de midi n'était pas en fait celui de midi, c'était l'approche du crépuscule. La quantité de lumière que je croyais en train d'augmenter était en réalité en train de diminuer sans arrêt. C'est alors que quelque chose près de moi sur la plage a attiré mon regard : un poisson

qu'une vague avait amené là était resté sur le sable à se démener. Je me suis traîné jusqu'à lui. Je jure que ce n'était pas pour l'attraper et le manger, car dévorer tout cru un poisson entier comme ferait un chat, ce n'est pas mon truc. Ce n'était pas non plus pour le remettre dans l'endroit où doit se trouver un poisson par malheur sorti de l'eau : je voulais seulement le regarder un peu crever. Or, juste au même moment, une petite fille est apparue près de moi sans que je sache d'où elle sortait. Elle avait l'air d'avoir environ cinq ans ; ou peut-être un peu plus ? En tout cas, telle qu'elle était, il était difficile de dire si elle faisait plus jeune ou plus vieux que son âge. C'était une fillette, un point c'est tout. Je ne voyais pas sa maman, qui aurait dû la tenir par la main ou marcher juste derrière : peut-être était-elle en train d'arriver, là-bas au loin, en tenant la main de son papa ? Ça n'avait pas l'air d'être une petite fille sans maman ni papa : elle était habillée de vêtements très jolis et bien propres. Est-ce que ce qui l'intéressait était le poisson moribond ou moi qui étais également moribond ? J'ai oublié de lui poser cette question importante, j'aurais pu lui demander lequel des deux spectacles lui plaisait le plus. Comme elle regardait avec attention le poisson en train de crever, on aurait bien dit qu'elle s'intéressait au poisson ; mais comme elle me regardait avec la même attention moi qui étais aussi mourant, on pouvait également penser que c'était à moi qu'elle s'intéressait. Cependant, j'ai senti que son attention à l'égard de chacun de nous deux n'était pas tout à fait la même. Si on me demandait de préciser en quoi c'était différent, j'en serais parfaitement incapable. Il se peut qu'elle m'ait regardé au seuil de la mort avec la curiosité qu'elle avait ressentie à l'égard du poisson au seuil de la mort. Après nous avoir regardés l'un après l'autre en train de mourir, elle s'est mise à

chanter une chanson dont les paroles étaient bizarres : « *Il y a là un chat en train de mourir.* » J'ai dit aussitôt que ce qui était en train de mourir à droite n'était pas un chat mais un poisson, et que ce qui était en train de mourir à gauche n'était pas un chat mais un être humain. Elle ne m'a pas écouté. Elle a enchaîné des paroles comme ceci : « *Un chat mort est un chat qui pleure, un chat qui pleure est un chat qui dort, un chat qui dort est un chat malade, un chat malade est un chat qui rit, un chat qui rit est un chat mort, un chat mort est un chat fou, un chat fou est un chat qui pleure, un chat qui pleure est un chat qui dort...* » J'ai répété que je n'étais pas un chat, et que ça, c'était un poisson et pas un chat ; qu'il n'était pas un chat, comme je n'étais pas un chat ; que je n'étais pas plus un chat que ce poisson-là n'en était un. J'ai crié ça à tue-tête ; je braillais tellement fort que moi-même j'ai pris conscience du fait que je braillais plus qu'il n'était nécessaire. Elle m'a regardé comme quelqu'un qui n'a pas envie de discuter. Ce regard dirigé vers moi ne me plaisait guère, car à cette façon d'avoir l'air conciliant se mêlait une autre expression, celle qu'on prend quand on a affaire à un imbécile. Je me suis senti imbécile et j'allais même baisser le nez, mais je me suis retenu. Submergé de honte, j'ai eu envie de détourner son attention sur un autre centre d'intérêt, mais je n'ai pas trouvé un moyen qui me convienne, alors j'ai utilisé le moyen habituel —, que j'aime bien utiliser, même s'il ne m'enchante guère. J'ai demandé à la fillette si par hasard elle avait quelque chose du genre bonbon, quelque chose de bon à sucer. Je sentais que si je suçais un bonbon, cela me ferait oublier ma douleur. Ou plutôt non, pas l'oublier : la trouver moins amère. J'ai précisé que même si c'était un bonbon qu'elle avait déjà un peu commencé à sucer, ça m'était égal ; sinon, ça pouvait n'être même pas un bonbon, pourvu que ce

soit quelque chose qu'on puisse sucer comme un bonbon. Elle n'a pas eu l'air de comprendre, il a fallu que je fasse le geste de sucer. Je n'avais aucune envie de prononcer de nouveau le mot « bonbon », alors que je pouvais le prononcer sans aucun problème, et que je n'aurais eu qu'à le prononcer tout simplement. Malgré tout, elle ne comprenait toujours pas ce que je voulais dire ! Je me suis dit : *Eh bien ! voilà une petite fille moins intelligente qu'elle n'en a l'air !* Je lui ai fait signe de s'approcher de moi. J'ai fouillé dans mes poches pour savoir si j'avais quelque chose pour gagner sa sympathie, mais tout ce qui m'est tombé sous la main a été un couteau, ce qui ne m'a pas semblé une bonne trouvaille pour gagner sa sympathie. La fillette était justement en train de venir tout près de moi, ne manifestant aucune hésitation à s'approcher. J'ai pensé : *Eh bien ! voilà une enfant qui n'a peur de rien ! Ou alors, elle est vraiment naïve ?* Car c'est une chose extrêmement dangereuse de s'approcher de moi, en tout cas jusqu'à être à portée de ma main.

Entre-temps, le poisson continuait à crever. En tenant mon buste notablement relevé —, enfin je n'ai fait tout au plus que redresser mes épaules en m'appuyant d'un bras sur le sable —, j'ai mis la main dans une de ses poches à elle, sans toutefois palper son corps puisque ce n'était pas là mon objectif. Il n'y avait rien dedans. J'ai fouillé l'autre poche : il y avait quelque chose, que j'ai sorti. C'était une enveloppe de bonbon, un bout de papier plastifié. Vide. Sur le point d'essayer de sucer au moins l'enveloppe, j'ai laissé tomber : pas facile de penser que je suçais un bonbon, de me donner l'impression que je suçais un bonbon, en ne suçant qu'une enveloppe vide. Tout le temps que je l'ai fouillée, la fillette est restée tranquille, comme si elle comprenait tout à fait ce que je faisais. Mais à quoi est-ce qu'une gamine pouvait s'attendre ?

Entre-temps, le poisson avait fini par crever. Il avait quitté ce monde pendant que je ne le regardais pas, de sorte que j'ai manqué le spectacle de sa mort. Je me suis dit : *À cause de cette gamine, j'ai raté le spectacle ! Il ne me reste plus qu'une chose à faire : mourir à mon tour.* Mais la gamine voulait partir, comme s'il n'y avait plus rien qui retienne son intérêt. J'ai réfléchi : *Est-ce que je la laisse partir, ou non ? Est-ce que je lui permets de partir ou est-ce que je lui permets de rester à côté de moi ?* Je me suis demandé ce que ça lui ferait que je reste à côté d'elle ou que je disparaisse d'à côté d'elle, alors que l'un comme l'autre lui serait sans doute complètement égal. Elle s'éloignait de plus en plus pendant que j'étais absorbé dans cette réflexion. J'ai eu beau l'appeler, elle a continué à s'éloigner, et j'ai continué à l'appeler. À la fin, je lui ai crié de m'apporter des bonbons si elle en trouvait, mais je n'ai pas eu l'impression qu'elle avait compris ce que je disais. Elle est partie en chantant sa chanson de tout à l'heure. Pendant un moment, j'ai chanté moi-même la chanson qu'elle avait chantée. J'ai retrouvé ma bonne humeur du fait que j'étais en train de répéter à mon tour sans arrière-pensée un de ces airs qu'on répète automatiquement en y faisant à peine attention. Et puis une autre idée a soudain pris possession de mon esprit et j'ai arrêté de chanter.

Quand la fillette a eu complètement disparu de ma vue, je me suis mis à creuser un trou dans le sable comme si je n'attendais que ce moment. En fait, je n'avais pas attendu qu'elle s'en aille pour commencer à creuser. J'ai fait ça sans intention particulière, je n'avais aucun objectif en l'entreprenant, mais à mesure que je creusais, mon objectif est peu à peu devenu très clair : le trou était pour moi. J'avais l'impression que ce n'était pas moi, mais quelqu'un d'autre qui le creusait. Autrement dit, que c'était *lui*, cet autre, qui

s'était mis à le creuser à ma place. Au bout d'un bon moment, le trou a été terminé et il s'est allongé dedans. Puis il a ramené petit à petit du sable sur son corps. Ça lui a pris longtemps. Quand il s'est arrêté, son corps n'était pas tout à fait couvert de sable, mais presque. Alors il a pu considérer qu'il était enterré dans le sable. Il a même imaginé que c'était sa tombe. Il n'y avait rien d'aussi facile à faire et il a jugé qu'en plus, telle qu'elle était là, c'était une tombe assez confortable. Il est resté étendu sans bouger : c'est moi qui l'obligeais à rester comme ça. Et c'est moi, étendu là sans bouger, qui ai fermé les yeux. Ainsi étendu, je sentais le soleil, la force du soleil. À vrai dire, pas exactement : ce que j'ai senti a été quelque chose d'autre. J'ai senti le sable ruisseler sur mon corps qui remuait sans que je m'en rende compte, et en même temps je sentais mon corps à travers ce sable en mouvement. Tous mes sens étaient concentrés sur le sable : il se mouvait sous mes sens comme quelque chose de vivant et à travers lui je sentais bien que je n'étais pas aussi vivant que lui. Et je prenais plaisir à me rappeler un homme dont j'avais fait connaissance peu avant. Il ne ressemblait à personne qui soit interné à cet endroit-là. Il ne manifestait aucune réaction à quoi que ce soit d'extérieur, ses réactions procédaient uniquement de son être intérieur. De temps en temps, sa bouche, en général solidement bouclée, s'ouvrait pour laisser échapper quelques mots. Lorsque je lui posais les mains sur les épaules, il pleurait, et par là laissait apparaître un aspect de lui que je n'appréciais guère. Il possédait quelque chose qu'il considérait comme son trésor : des photos. Des photos très anciennes, en général en noir et blanc, et pas mal abîmées. On y voyait des choses très diverses : un tiroir légèrement entrouvert d'où débordaient des dossiers ; une bouilloire avec l'eau en train de bouillir ;

une autre bouilloire, toute cabossée, traînant par terre ; un fauteuil pivotant ; un chou flétri, des chenilles, des machines, des vis, des vaisseaux sanguins, un chat crevé... Il y en avait aussi une qui montrait un couteau et une fourchette en train de couper en deux un œil de mammifère dans une assiette. Sur toutes ces photos, il était impossible de trouver un être humain. Lui, quand il en avait le temps, il faisait défiler sous ses yeux ses photos, une à une, en murmurant : « Ce chou, là dans l'ombre, était en train de se dessécher lentement sans même s'en rendre compte. Il m'est arrivé parfois de me rendre à la retenue d'eau de cet hiver-là et d'imaginer des scènes qui peuvent se passer l'hiver près d'une retenue d'eau. » Au cours de cet hiver-là, il n'a cessé de se dessécher progressivement, comme le chou qu'il avait lui-même photographié. Il avait aussi un crayon, qu'il maintenait taillé très pointu de manière obsessionnelle ; j'avais peur qu'il ne se creve les yeux avec ce crayon pointu qui était taillé pointu juste ce qu'il faut pour crever des yeux. Mais en guise de se crever les yeux, il écrivait des choses sur un bout de papier qu'il avait retiré d'un tiroir. Voici ce qui était écrit :

*Quoi que ce soit, il existe seulement en moi ce qui n'existe pas dans ce qui n'existe pas, ce qui n'existe pas dans les nuages du ciel qui n'existent pas dans les prunelles de la vache qui n'existe pas dans la prairie verte qui n'existe pas dans le paysage.*

Je ne comprenais pas ce que tout ça voulait dire, et je ne le comprends toujours pas aujourd'hui. Et pour ce qui est d'être incompréhensible, une phrase comme la suivante l'était tout autant :

*Si un matin en me réveillant je découvrais sur mon lit un pélican debout sur ses pattes avec sa poche de gorge retombant mollement et que je tende une main pour vérifier si c'était vraiment un pélican et qu'alors il déploie ses larges ailes, et si à cet instant j'imaginai soudain que je m'envolais pour l'accompagner jusqu'à l'endroit le plus éloigné que je puisse atteindre mais que pourtant la main qui avait touché ce corps découvre que ce n'était pas un vrai pélican mais une peluche en forme de pélican et qu'alors j'attende avec ma peluche qu'un vrai pélican apparaisse pour l'emporter...*

Je ne comprenais rien à tout ce charabia. Mais telles quelles, tout incompréhensibles qu'elles étaient, ces histoires ne me faisaient pas problème... Oui, à propos de cet homme-là j'ai beaucoup de bons souvenirs. Je l'ai vu mort. Ou plutôt non, je l'ai d'abord vu à l'agonie et je l'ai donc vu totalement, sans rien manquer : quand il était en vie, quand il était en train de mourir et quand il a été mort.

Ç'aurait dû paraître bizarre que de tels souvenirs surgissent tout à coup dans ma mémoire, et pourtant ça n'a pas été le cas. C'était dans la tête de qui ? Et c'était l'histoire de qui ? C'était la pensée fictive de qui ? Et c'était l'histoire fictive de qui ? En me rappelant encore d'autres souvenirs, je me suis replongé dans les pensées, heureuses ou non, que ces souvenirs évoquaient. Ça m'amusait de retrouver certaines de ces pensées. Mais juste à ce moment-là, j'ai cru avoir entendu quelque chose s'écrouler, alors j'ai tendu l'oreille, puis je n'ai plus rien entendu. Je prête tellement l'oreille à mes propres mensonges ! Voilà, c'est tout. Je suis resté étendu là sans bouger. C'était inévitable. Sur ces entrefaites, le crépuscule rouge créé par le soleil couchant a commencé à me tomber dessus, à s'étaler sur ma tombe, et un affolement incompréhensible m'a envahi.

J'avais envie de provoquer un cataclysme et de me trouver au centre même de ce cataclysme. Je me suis détesté avec toute l'agressivité que j'étais capable de manifester à mon propre égard. Et finalement, je suis resté là sans bouger. Sans rien faire. Je ne sais pas comment il m'a été possible de rester ainsi sans bouger : j'ai pu ainsi rester sans interruption dans l'état où je me trouvais tant qu'il n'a pas été question d'améliorer cet état. Dans quelle position je me trouvais au dernier moment, cela n'est pas clair : j'étais peut-être debout ? De fait, ce n'était pas le bon endroit pour rester couché ou assis. Et pourtant, ce n'était pas non plus le bon endroit pour rester debout ! Alors je suis resté sur mes pieds dans une position indécise. En réalité, loin d'être assez profond pour qu'on y enterre quelqu'un, le fameux trou était à peine assez profond pour qu'on y enfonce les pieds jusqu'aux chevilles. J'ai examiné mon corps sous tous les angles, avec une intense concentration : j'avais l'impression que mon sang ne circulait pas bien. Apparemment, les autres organes étaient encore capables d'accomplir leurs fonctions —, à l'encontre de ce que j'attendais. Je suis resté longtemps sur mes pieds dans le trou, ou dans un autre endroit dont je pensais que c'était un trou. Ça m'était déjà arrivé plusieurs fois de rester comme ça longtemps debout, même ailleurs que là ; je reste longtemps debout sans bouger jusqu'à ce que quelqu'un vienne me dire d'aller ailleurs, et là je vais ailleurs. Mais personne n'est venu m'adresser la parole pendant que j'étais planté dans ce trou peu profond et j'ai dû rester debout planté là. C'est à ce moment que quelque chose a commencé à me mordiller sans arrêt. Impossible de savoir ce que c'était. Ça me démangeait tellement que je me suis mis à me gratter comme un fou. Peu à peu, la démangeaison s'est calmée, jusqu'à disparaître complètement —, comme si elle

n'avait jamais existé. J'ai pu alors me consacrer à autre chose. Autrement dit, me consacrer à une autre pensée en dehors de celle que m'avait imposée cette démangeaison. Je me suis mis à penser à mon état et à la situation des choses aux alentours. Je n'y comprenais absolument plus rien. Je n'arrivais pas à savoir ce que c'était que tout ça, ce que ça pouvait être, ou au moins si même c'était vraiment quelque chose. Voilà tout. J'ai pu alors me contenter de récapituler toutes mes pensées, comme ça. Un point c'est tout.





## TABLE

AVANT-PROPOS .....	5
« PIERROT LUNAIRE » .....	13
UNE PROMENADE .....	69
PERDU DANS LA FORÊT .....	107
L'ÉLEVAGE DE MOUTONS .....	155
LA CHENILLE DE LA PIÉRIDE DU CHOU .....	191
DIVAGATIONS .....	217



Chez le même éditeur

COLLECTION MICRO-FICTIONS

KIM AË-RAN  
*Cours papa, cours !*

KIM JUNG-HYUK  
*La bibliothèque des instruments de musique*

EUN HËE-KYUNG  
*Qui a tendu un piège dans la pinède par une journée fleurie  
de printemps ?*

YI TAE-JUN  
*Les cerisiers du Japon*

COLLECTION ROMANS

YI IN-SEONG  
*Sept méandres pour une île*

APPLE KIM  
*Mina*

- À paraître 2<sup>e</sup> semestre 2013 -

COLLECTION MICRO-FICTIONS

KIM AË-RAN  
*Ma vie dans la supérette*

KIM JUNG-HYUK  
*Bus errant*

L'ouvrage a été imprimé par  
la Nouvelle Imprimerie Laballery

ISBN 978-2-36727-007-4  
N° d'impression :  
Dépôt légal : Septembre 2013

Imprimé en France

Diffusion-Distribution  
Le Seuil-Volumen



241, chemin Saint-François  
13710 Fuveau  
[www.decrescenzo-editeurs.com](http://www.decrescenzo-editeurs.com)



